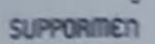

11f
LE MAGAZINE DE L'HOMME MODERNE
lui
ENTRETIEN AVEC ALAN PAKULA LE METTEUR EN SCENE DU "CHOIX DE SOPHIE"
EVA COMME UNE REINE AUX SEYCHELLES
ANNE PARILLAUD NUE
M 2044 - 231 - 11 F



On nous a signalé qu'un imposteur se présentant sous le nom de Patrick Laroux ou Leroy et d'autres noms encore, se faisant passer pour le responsable des éditions Photo, Lui, Playboy, prétend être chargé par notre Groupe d'effectuer une recherche de mannequins ou de photographies de nus. Nous précisons que nous n'avons entrepris aucune recherche de ce genre et que la personne qui se recommande de notre Groupe nous est totalement étrangère et sera poursuivie.

LUI est une publication Filipacchi éditée par Presse-Office, Société Anonyme au capital de 757 500 F. 775668536 B RC Paris. Rédaction : 65 Champs-Elysées, 75008 Paris. Administration, Service de Ventes : 63 Champs-Elysées, 75008 Paris. Téléphone : 256.72.72. Service Abonnements : 99 rue d'Amsterdam, 75008 Paris. Téléphone : 280.68.55. Correspondance : Boîte postale 67-08 75380 Paris-Cedex 08. Télex : UEM 290294 F. Adresse télégraphique : FLIPACCHI Paris. Publicité : REGISCOPE, 133 Champs-Elysées, 75380 Paris - Cedex 08. Téléphone : 720.71.89. Dépôt légal : 1er trimestre 1983. Distribution N.M.P.P. Composition : Bussière A.G., Imprimerie Didier : 77440 Lizy-sur-Ourcq. Abonnement (12 numéros) : France 110 F. Etranger 168 F. règlement à l'ordre de Presse Office, Lui, par chèque bancaire, mandat-lettre ou chèque postal (3 volets). CCP 20.802.77 M Paris.



MENSUEL N° 231 AVRIL 1983/11 F/ALLEMAGNE 6,50 DM/BELGIQUE 81 FB/CANADA 2,50 $/ESPAGNE 175 PTAS/GRANDE-BRETAGNE 1,20 £/HOLLANDE 6 FL/ITALIE 3800 L/SENEGAL 600 F CFA/SUISSE 5 FS/U.S.A. 2,50 $

lui

Directeur de la rédaction
JEAN DEMACHY

Rédacteur en chef
JEAN-PIERRE BINCHET

Rédacteurs en chef adjoints
FRANCIS DUMOULIN
(mode et rubriques pratiques)
JOSETTE MILGRAM
(révision et « Ça marche pour eux ! »)

Service artistique
ANNE-MARIE CASSE

Directrice de la publication
ANNE-MARIE PERIER-BARROIS

REDACTION
ASSIA DRIDI *(mannequins)*, GISELE FRANCHOMME *(mode, shopping)*, ISABELLE BAILHACHE-MOREAU *(shopping)*, YANNICK LE GOUEZ *(dessinateurs humoristiques)*, XAVIER BOURI *(assistant à la maquette)*.

COLLABORATEURS
VASSILIS ALEXAKIS, JEAN-MICHEL BARRAULT, ALPHONSE BOUDARD, MARC BREDEL, ESTHER BURKHARD, JACQUES-LOUIS DELPAL, PIERRE DEMERON, YVES DESMARES, ELIANE GEORGES, EVANE HANSKA, RENAUD DE LABORDERIE, MARIE-GISELE LANDES, PAUL LEFEVRE, RAOUL MILLE, JEAN-PIERRE RICHARD, JEAN ROLIN, JEAN-MICHEL ROYER, MORGAN SPORTES, LOUIS VALENTIN, JON WINROTH.

PHOTOGRAPHES
JAMES BAES, ANDRE BERG, MIREILLE DARC, JEFF DUNAS, FRANCIS GIACOBETTI, FRANK GITTY, VLADIMIR HELD, CHRISTIAN MARTIN, PATRICE PASCAL, RICHARD SCHROEDER, OTTO WEISSER.

ILLUSTRATEURS
PATRICK ARLET, ROMAIN DARNAT, CORENTIN, JEAN LAGARRIGUE, MICHEL LECONTE, LERMITE, ALAIN LESAUX, NICOLLET, H. CUADRADO, GABRIEL PASCALINI, TOMI UNGERER.

DESSINATEURS HUMORISTIQUES
BLACHON, BRIDENNE, GUERRIER, HOVIV, LASSALVY, LAVILLE, PAT MALLET, REISER, SERRE, SINE, TETSU, TREZ.

publications filipacchi

COMITE DE DIRECTION
DANIEL FILIPACCHI *(président)*, FRANK TENOT *(vice-président)*, MARC DEMOTTE, JEAN HOHMAN, REGIS PAGNIEZ, GERALD DE ROQUEMAUREL, PHILIPPE SECHET, ROGER THEROND.

SERVICES GENERAUX
ALAIN PLOUVIER, *administrateur, assisté de* CLAUDE OSCHNER, *chef des services comptables*, JEAN-PAUL BRIAND, *contrôleur de gestion*, MICHELE DEROCHE, *coordination des achats*, CLAUDE ACAEL, *assistante de direction*, FRANÇOISE JARRY, *secrétariat général*, NATHALIE CHAUMET, *directeur du personnel*, THIERRY BRUSSET, *abonnements*, CHARLES NIVIERE, *service photos*, MICHELE DUFFORT, *archives-photos*, JACKIE FINOT, *revente*, DIDIER DERVILLE, *directeur des études*, HELGA DAUKSCH, *fabrication et* PASCAL REMY, *planning fabrication*, LILIANE DOUDAT, *voyages*.

SERVICES COMMERCIAUX
AMAND RASCOL, *directeur commercial, assisté de* PHILIPPE DOYET, *inspection des ventes*, GUIDO FRASCA *et* JOSE ESTEVE, *stocks*.

PROMOTION
YVES CHANEL, *promotion radio et spectacles*, DIDIER LE VERT, *coordination*, CATHERINE MARTIN, *salons*.

PUBLICITE : REGISCOPE
PATRICK ROUSSELLE, *directeur*, GERARD LEFEVRE, JOCELYNE SMADJA, BRUNO SARI, *chefs de publicité*, CLAUDE BLANVILLAIN, *fabrication*, JACQUELINE ILLAT, YVETTE HUART, *exécution*, MICHELE ESDOURRUBAIL, *documentation et secrétariat*, THIERRY AVEL, *justificatifs*.

JUSQU'AU BOUT AVEC ALAN PAKULA

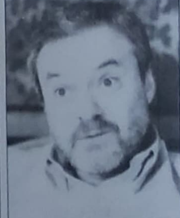
CONVERSATION DÉTENDUE AVEC LE METTEUR EN SCÈNE DU CHOIX DE SOPHIE

Si Le choix de Sophie représente son neuvième film, il est le premier dont il signe le scénario. Il en est aussi le réalisateur et le co-producteur. Fasciné par le livre de William Styron, Alan J. Pakula en a acquis les droits bien avant qu'il ne devienne un succès mondial. Pakula s'est attelé à la mise en scène sur le tard, à quarante ans, mais il était déjà assistant au service des dessins animés de la Warner à vingt et un ans, et deux ans plus tard, assistant du directeur de production de la Paramount. Dans la foulée, il produit lui-même. En 1968, il met en scène Pookie, avec Liza Minelli. Et enchaîne avec Klute et Jane Fonda, puis deux films politiques : A cause d'un assassinat (1974) avec Warren Beatty, et Les hommes du président (1976) avec Robert Redford et Dustin Hoffman. S'inscrivent ensuite Le souffle de la tempête (Jane Fonda), une comédie : Merci d'avoir été ma femme (Burt Reynolds, Jill Clayburgh) et Une Femme d'affaires (Jane Fonda). Remarquable directeur d'acteurs — la plupart de ses comédiens ont reçu des oscars d'interprétation ou ont été « nommés » — Alan J. Pakula a fui Hollywood pour vivre anonyme à New York. Il a parlé longuement à Jean-Pierre Richard du Choix de Sophie, de Meryl Streep, du star system, de la course au succès et de... l'angoisse de la célébrité.

Lui Le choix de Sophie, film que vous avez produit, mis en scène et adapté d'après le best-seller de William Styron, sort en France au moment où l'opinion publique est complètement traumatisée par l'affaire Klaus Barbie. Or, Sophie est elle-même une rescapée d'Auschwitz où ses deux enfants ont péri. Nathan, son amant, est un jeune juif hanté par le nazisme sous toutes ses formes... Est-ce que la presse et le public ne vont pas penser que la sortie de votre film a été programmée en fonction de cette sinistre actualisation ?

Alan J. Pakula Tout d'abord, je tiens à vous signaler que je n'ai aucun contrôle sur les dates de sortie de mes films. Cela dépend uniquement de la distribution. Déjà, lorsque j'ai tourné Les hommes du Président, William Safire, qui travaillait autrefois comme conseiller de presse à la Maison-Blanche, du temps de Nixon, et qui est actuellement au New York Times, m'a accusé, au cours d'une émission de radio, de sortir mon film à une période où cela pouvait avoir une influence politique sur la nomination des candidats pour la course à la Maison-Blanche !... Cela était, bien entendu, complètement faux, d'autant plus que la Warner Brothers, qui est un groupe financier extrêmement pragmatique, finançait d'un côté Les hommes du Président et, parallèlement, par le biais de son département éditions, avait avancé une énorme somme au président Nixon pour s'assurer l'exclusivité de ses mémoires ! Comme vous le voyez, aucun calcul politique là-dedans. Tout ce qui comptait pour eux, c'était l'argent et le succès... Je n'ai pas plus le contrôle de la sortie du Choix de Sophie aujourd'hui que pour Les hommes du Président à l'époque. C'est ainsi que la sortie de mon film dans votre pays au moment où se déroulent ces événements sociologiques et politiques peut effectivement (Suite p. 8.)






DELICATESSEN
Stranger in the night.*
Fresh COLD CUTS
Catering
Occasions
Delicious HOT & COLD SANDWICHES
HOT COFFEE CHOCOLATE TEA ...to go
MAIN ST.
© PUBLICIS
Renault 18 American
SÉRIE LIMITÉE FRANÇAISE.
*Une étrangère dans la nuit. Elle est du genre plutôt charmeur. Smoking gris argent et noir. Chromes style américain. Intérieur hollywoodien. La Renault 18 American est une série limitée française (5200 véhicules) fabriquée sur une base Renault 18 GTL.
RENAULT préconise elf

« Moi, durant tous ces massacres, ces déportations massives, j'étais un teenager pour lequel seuls comptaient ses examens et les sourires d'une fille blonde... »

(Suite de la page 5) donner l'impression d'une opération concertée !

Lui Et quelle va être votre réaction ?

Pakula J'attends avec intérêt. Intérêt et curiosité... Vous savez, je ne connais pas bien les Français. Si cela se passait aux Etats-Unis, je pourrais éventuellement essayer de prévoir les réactions des gens, mais ici, je ne me rends pas compte. Pas du tout... Je n'ai jamais passé plus de deux semaines d'affilée en France. C'est pour cela que je suis probablement la personne la moins qualifiée pour prévoir la manière dont le public français accueillera Le choix de Sophie en ce moment. Quand j'ai commencé l'adaptation, ce qui m'a le plus concerné était toute la partie se déroulant dans les camps de concentration. Je suis un juif américain. Première génération. Mes parents sont arrivés de Pologne avec mes grands-parents, il y a quatre-vingts ans. Mon père avait six ans. Je suis né en 1928... La génération d'Anne Frank ! Mais moi, durant tous ces massacres, ces déportations massives, j'étais un teenager pour lequel seuls comptaient la réussite à ses examens et les trop rares sourires d'une fille aux longs cheveux blonds avec laquelle tous les copains à la Junior High School essayaient de sortir ! Très loin du génocide, comme vous le voyez... Et je me suis demandé : de quel droit, toi, qui as vécu la petite existence égoïste et choyée d'un Américain moyen de dix-neuf ans, prétends-tu décrire ces horreurs dont tu étais si loin ? Et en tant que juif, je me sentais plus de responsabilités qu'un autre. Je n'avais pas le droit d'exploiter tout cela... Il y avait un autre côté de l'histoire qui me touchait profondément, c'était la culpabilité, ce sens de la faute qui fait partie intégrante du personnage de Sophie. Une création typiquement juive, la culpabilité, non ? Venue en droite ligne de l'Ancien Testament.

Quand j'ai lu Le choix de Sophie pour la première fois, je me suis assimilé à Stingo, le jeune Américain moyen qui veut faire carrière dans la littérature et qui tombe amoureux de ce couple fou que forment Sophie et Nathan. J'avais le même âge que lui à cette époque. Moi aussi je rêvais d'écrire. Moi aussi, je serais tombé amoureux de ce personnage déconcertant et plein de charme. Moi aussi, j'aurais été séduit par la folie superbe de Nathan. Puis, au fur et à mesure que j'entrais dans l'histoire, je me suis identifié à Nathan, jeune juif de classe moyenne, comme moi ! Et j'ai été fasciné par cette ambivalence du personnage qui veut passionnément sauver Sophie et, en même temps, la détruire... La somme de ce qu'il y a de bon et de mauvais en nous, poussé jusqu'au paroxysme ! Jusqu'à la mort... Le tout sous l'œil du jeune Stingo qui assiste à ce ballet maléfique avec un sentiment mitigé de jalousie, de désir et d'amour.

Lui L'œil de Stingo, c'est la caméra ?

Pakula C'est la caméra, le spectateur, vous, moi. Tout le monde est Stingo ! C'est l'image de l'enfant qui aime et admire son père, qui est érotiquement amoureux de la femme de ce père et qui rêve de la séduire, de la lui voler. Il pense, le jour où enfin il fait l'amour avec elle, qu'il a gagné, qu'il a réussi à surpasser le père, qu'il a quitté enfin son enveloppe d'enfant, mais en final, c'est Nathan qui l'emportera, d'une manière fatale ! Je pense que c'est la plus subtile combinaison de « ménage à trois » qu'on ait jamais imaginée...

Lui Le personnage de Nathan est absolument superbe dans son étourdissant numéro de paranoïa. J'ai eu le sentiment de découvrir un futur De Niro. Où l'avez-vous trouvé ?

Pakula Kevin Kline était un comédien de théâtre connu que j'avais vu dans une pièce où il m'avait séduit : Les pirates de Penzance. Quand j'en ai parlé aux producteurs, ils ont haussé les épaules. Ce type (Suite page 36.)



Vous avez tout, voici le reste...

LA DÉFONCE DU CONSOMMATEUR

LUI A TABLE

Au quarantième top, j'attendais toujours; au centième, mon assiette demeurait vide... Il y a dix-huit mois, je dénonçais les lenteurs de Guyvonne, en précisant que les plats-tortue m'avaient étonné par leur qualité. Je suis retourné rue de Thann (près du parc Monceau) pour y dîner, sans mon sac de couchage. Courage récompensé! Jugement chrono : à l'exception d'un rognon fugueur, arrivée d'assiettes normale. Jugement papilles : hormis les desserts, travaillés, fins... et fades, au goût de la clientèle «moyenne-évoluée» qui ne peut vivre sans son susucre crémeux, tout mérite la mention très bon ou excellent; la cuisine est délicate et cependant nette au goût, originale sans se vouloir étonnante. J'ai particulièrement aimé l'effeuillé de cuisse et d'ailerons de caneton confits, la raie sous ses deux préparations, accompagnée de choux verts ou de blancs de céleri (ne pas permuter les couleurs!). Et j'ai trouvé la carte alléchante dans son ensemble. Retenez le nom de Guy Cros, un chef propriétaire travaillant bien depuis longtemps, mais dont je pense qu'il se détache nettement du peloton; envahissez son restaurant, au demeurant vite plein, la gentille salle à manger n'étant pas grande. L'addition oscille autour de 450 francs à deux, service et vin aimables compris : rien à redire. **Guyvonne** 14 rue de Thann, 75017 Paris. Tél. : 227.25.43 et 755.88.46.

Ma rubrique dérape déjà dans la louange visqueuse. Petite déglingue avant d'agiter mon encensoir, avec une parenthèse plutôt maussade. Je suis passé chez Bofinger, dont on m'avait annoncé la résurrection, aussi plausible que celle de Maxim's. Beau décor rétro, c'est connu, service débordé le soir de mon passage, bruits d'assiettes et de conversations inhérents à tous locaux de cette dimension. Choix... de deux bières, si j'ai bien compté (les cousines Mutzig et Heineken, vive la



1 2 3 4 5 6 7 8

1 Téléphone d'urgence En cas d'accident ou d'agression, il suffit d'appuyer sur le mini-boîtier portable pour qu'il appelle automatiquement 4 numéros programmés. 42 numéros en mémoire. 3 200 francs. Téléphone Store, 68 rue de Rivoli. 75001. 697.01.50.

2 Thermomètre buccal à courbe imprimante. En prime, réveille-matin musical ! 850 francs. Médical Computer, 108 av. Victor-Hugo, Boulogne.

3 Batterie électronique. Révolutionnaire, permet de jouer, d'enregistrer et de composer 4 000 rythmes programmables. Adaptable chaîne hi-fi, ampli ou casque. Piles ou secteur. Mattel. 1 200 francs. Futur, 53 avenue de la Grande-Armée, 75116. 501.93.57.

4 Thermo-colorimètre. Indispensable aux pros pour mesurer la température-couleur d'une source lumineuse. Minolta. 5 000 francs. Fnac. Minolta France : 780.73.40.

5 Système d'alarme pour Bmw. Enferme le voleur dans la voiture une fois qu'il a démarré ! Sirène extérieure et cassette annonçant à l'occupant : « Vous êtes dans une voiture piégée ! ». Tapette Jcg. 5 500 francs (pose comprise). Garage du Bac, 2-4 rue Lavoisier, 94430 Chennevières. 576.33.33.

6 Balle de tennis Coca-Cola. 75 francs. Bernard Carant pour Bathroom Graffiti, 22 rue Madeleine-Michelis, 92200 Neuilly. 745.85.25.

7 Le premier avion à ailes repliables. Hoffmann H 36 Dimona : 200 km/h. Décollage sur 200 m, consommation 12 l à l'heure, autonomie 1 000 km. Plié : 9 m × 2 m. Visible au prochain salon du Bourget. Schroeder Aviation, 14 rue Dahlias, 57200 Sarreguemines. (87) 98.52.59.

8 Platine portable. Se branche sur ampli et enceintes ou casque. 1 930 francs. Dune, 12-14 rond-point des Champs-Elysées, 75008.

brasserie !), vins d'Alsace énumérés sur la carte sans mention de viticulteurs, ou de propriétaires-négociants, ou de qui que ce soit, édelzwicker normalement quelconque, à la limite du tiédasse. La tarte à l'oignon et la quiche se laissent manger, le haddock est bon, la choucroute banale, l'addition correcte... à cinq centimes près (395 francs et 5 centimes à trois : impossible d'arrondir ?).

Brasserie Bofinger 5-7 rue de la Bastille, 75004 Paris. Tél. : 272.87.82.

Bing ! Repas raté chez Jacques Cagna, il y a près de deux ans, déception non signalée dans cette rubrique : je n'aime pas esquinter les bons lorsqu'ils sont malades et que la brigade trébuche. Bang ! Masqués, les cinq cents inspecteurs du Michelin font une descente chez Cagna et lui arrachent une étoile (il en portait deux, il se retrouve pas plus étoilé qu'un shérif). Ça sent le roussi rue des Grands-Augustins, le client renâcle, le Delpal s'esquive... Ayant le sens du devoir, je suis retourné chez Cagna à l'hiver finissant. J'ai découvert une salle totalement métamorphosée, plus élégante, plus harmonieuse, un tantinet précieuse et attendant des embellissements printaniers. J'ai aussi, j'ai surtout trouvé Cagna dans une forme rare, plutôt « deux étoiles et demie » (écrivant ces lignes, je n'ai pas le Michelin 83 en main). Il fonce dans le modernisme en gardant les pieds sur terre, nuance les nuances et fait exploser les goûts, tire des feux d'artifice avec ses pétoncles et ses rougets, panache somptueusement poissons de mer, de rivière et riz basmati, s'encanaille avec un succulent civet de joues de cochon au madiran, avec un moins convaincant bœuf en daubière. Desserts extra : le chocolat ressemble à du chocolat, l'émincé de pommes chaudes est aussi léger que cannellisé. Très belle carte des vins, dont la rubrique Bourgogne doit beaucoup à Guy Renvoisé, vrai connaisseur de la région. Sans folie vineuse, avec une bonne bouteille, compter 600 francs à deux.

Jacques Cagna 14 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. 326.49.39.

Mieux vaut tard que jamais... J'ai découvert le Quai des Ormes deux ans après que Marianne et Georges Masraff se soient amarrés à une courte encâblure de l'Hôtel de Ville (ils arrivaient de Trébeurden). Installé sur deux étages, leur restaurant est élégant, spacieux : un décor sobre et frais sans chichis, un bon confort, des tables joliment dressées et bien séparées (j'ai un faible pour le premier étage et son ornementation de treillis). Des raviolis aux champignons sauvages et du gâteau de foie blond agrémenté d'un coulis de cerfeuil à la poêlée de ris de veau et au navarin de sole et langoustines, la cuisine est ultra-légère, intelligente, respectueuse des produits. Faisant la part belle aux poissons — elle est océane pour plus d'un tiers —, la carte se lit avec plaisir, et tente. Comme tentent les deux menus, très bien composés et raisonnablement facturés... Déjà fort à la mode, d'ambiance parisienne dans le bon sens du terme, le Quai des Ormes me séduit par sa cuisine autant que par son cadre. Il arrive qu'un plat se fasse attendre, jamais aussi longtemps que chez Guyvonne l'autre été... ou chez Conticini il y a deux mois.

Au Quai des Ormes 72 quai de l'Hôtel-de-Ville, 75004 Paris. Tél. : 274.72.22.

Souvent sur la longueur d'ondes de Gault-Millau, je me lance d'autant plus facilement sur leurs traces que le sage Michelin accroche une étoile au restaurant qui les enthousiasme. J'attendais de l'étoilé Conticini une cuisine « qui fait des étincelles, parfumée, légère, fraîche, pleine de saveur ». Et j'ai attendu, tout court, attendu, attendu, sur une chaise très dure, très dure... C'était un samedi soir ; le plaisant bistrot au décor vaguement jardin d'hiver, un rien pénombreux, était bourré : je ne pense pas que la chaise ramollisse en semaine, mais je crois être tombé sur le mauvais jour.

MOTS CROISEROTIQUES PAR ROGER LA FERTE

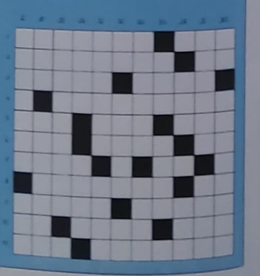
HORIZONTALEMENT

1 La femme l'apprécie quand il est bien monté, mais il encourage également à se livrer au plaisir solitaire. Le garant de la vertu nipponne. 2 Ne tient pas toujours compte des prescriptions de l'ordonnance. Il nous met tous dedans. 3 Ce n'est pas le fruit du pêcher. Période durant laquelle le bois de Boulogne s'anime. 4 Bien prise en main, son petit bout grossit. 5 Le cocu et la Butte. Cri du Christ. C'est à cause d'eux qu'Esaü ne put plus jouir. 6 Blonde que les Anglais font mousser. Débroussaille le mont. Epelé : à transformer. 7 Suscita les convoitises masculines. Coït interrompu. 8 Ne plus vivre à la colle. Symbole chimique. 9 Participe à des sauteries où l'homme est souvent exclu. Motif d'insatisfaction. 10 Tout le monde et personne. Cher aux Ebroïciens. La poche des eaux. 11 Demi-mouche. Fait le poids.

VERTICALEMENT

I Ne sait plus très bien à quel sein se vouer. Son univers est peuplé de fesses. II Eclipsée par Oyo. Places d'armes. III Quand la queue s'allonge. IV Une des Cyclades. Parfois plus appréciée que la cuisse. V Rendre les pénétrations plus faciles. Fit maintes fois ses preuves. VI Cliché négatif. Se découvre en entrant. Rayonnait sur le Nil. VII Plaisir plus ou moins onéreux où le service est compris. Station thermale de Hongrie. VIII Sujette à certaines déviations. C'est tout naturel. IX Mot de la fin. Tranche de vie. X Conseil de souteneurs. Relança le patron. XI Un certain nœud. Utilisé pour s'envoyer en l'air.

(Solutions page 167.)



La carte hivernale m'est apparue plutôt nouvelle cuisine des années soixante-dix, répétitive sur la Saint-Jacques, trop méli-mélo d'huîtres et de foie gras. Contournant les spécialités démodées de se vouloir à la mode ou d'une vaine préciosité, j'ai commandé et apprécié des plats relativement simples, la cassolette de coquillages, le filet de lingue, le petit confit, avant de grimacer sur un gâteau-accident victime de la fièvre du samedi soir. Paradoxalement, et peut-être parce que les guides m'influencent, ce repas interminable m'a agacé plus que déçu : il témoignait malgré tout du métier et du talent d'un excellent cuisinier... débordé, dont le répertoire n'est, dans l'ensemble, pas le mien. Service aimable et vin peu mémorable compris, j'ai payé 414 francs, pour deux : une addition modérée.

Conticini 4 rue Pierre-Leroux, 75007 Paris. Tél. : 306.99.39.

Construit pour l'Exposition universelle de 1889 et relié à la gare par une passerelle maintenant désaffectée (elle avait été édifiée « pour la commodité des voyageurs de 1re classe »), l'hôtel Concorde Saint-Lazare s'enorgueillit d'un hall superbe, classé par les Monuments historiques, et d'une très insolite salle de billards. Sous les 324 chambres de ce mastodonte quatre étoiles, le Café Terminus a été redécoré dans un style néo-1900 plaisant. De 12 h à 23 h, sans interruption, ce très indépendant restaurant d'hôtel propose une carte assez courte, intelligente et aimable, mêlant aux classiques grillades quelques sages spécialités modernes bien réalisées et un ou deux bons plats rustiques (je me suis régalé du pot-au-feu, après avoir apprécié la poitrine d'oie fumée sur feuilles de chêne). Très raisonnable, l'addition : autour de 130 francs par personne, avec un pinot noir ou un sancerre.

Café Terminus Concorde Saint-Lazare, 108 rue Saint-Lazare, 75008 Paris. 294.22.22. *Jacques-Louis Delpal.*

9 Eurosignal. Dassault. Quel que soit l'endroit où vous vous trouvez en Europe, il est possible de vous joindre par un appel sonore et lumineux. 6 905 francs h.t. ou en leasing. Store Impex, 232 bd Pereire, 75017 Paris. 574.00.00. Et Agences Télécom.

10 Raquette de tennis en plaqué or. Mirage Gold de Fila. Moyen panier, alliage d'aluminium. 4 500 francs. Tunmer, place Saint-Augustin. 522.75.80.

11 La plus belle R5 de l'année. Carrosserie « acier » brossé verni. Intérieur cuir. Nombreuses options. Série limitée et numérotée. A partir de 75 000 francs. Automobiles Laurence, 21 rue Mademoiselle, 75015. 727.01.65.

12 Table de cockpit pliante. Caillebotis de teck. Epaisseur pliée : 5 cm. De 4 500 à 6 500 francs. Casamare, 9 rue Saint-Jean-d'Angely, 06300 Nice. (93) 89.05.98.



13 Stores en sérigraphie. Série de 8 : Marilyn, tennis, motel, piscine, plongeuse, Coca-Cola, etc. 120 × 230. 800 francs. Remember Marilyn, rue des Canettes, 75006 Paris. Tél : 354.71.17. Munier, 87 avenue Niel, 75017 Paris. Fabricant : Hors-Séries, 4 rue Chabanais, 75002. 296.63.55.

14 Porte ski roulant. A fixer au bout des skis pour les tirer derrière soi. Skirou, 98 francs. Athletic Attic, 34 ter rue Molitor 75016. 743.02.46.

15

16



15 Super platine. La plus belle platine est... française ! Design et performances poussées. 80 kilos. Possibilité 3 bras. Kalista Amc. 45 000 francs avec régulation électronique. Soljett, 187 av. du Maine, 14. 540.64.19.
16 Stylo paralysant. Le gaz agit 20 minutes sur l'agresseur. Parastyl, 110 francs. Grands magasins.

17

18

19

17 Déshumidificateur. Absorbe en permanence l'humidité. Utilisable partout, très économique. Exhumid (2e d'une série de 5). 1 600 francs. Mutandis. J. Cuissard, Prunay en Yvelines 78660 Ablis. 484.04.26.
18 Mètre optique de poche. Pour mesurer électroniquement de 0 à 8 mètres selon le principe du sonar. Optimini meter, 965 francs. Immediat, 25 rue Feydeau, 75002. 296.58.58.
19 Votre guitare sur mesure. Ou faites-vous faire la guitare de Johnny Hallyday ! Tantra. M. Jimenez, le Haut du Bois. Bp. 2, 56580 Bréhan. (97) 38.91.76.

LUI A LA CAVE

Dans la famille Rollet, on est vigneron depuis deux siècles et demi à Saint-Emilion et propriétaire de plusieurs domaines dont le château Pinasse. Situé dans l'Entre-deux-Mers à Juillac sur la rive gauche de la Dordogne, il est composé de vingt hectares sur coteaux. Le sol est argileux sur un calcaire très dur, tout comme à Saint-Emilion. L'encépagement aussi est semblable : 45 % de merlot, 45 % de cabernet-franc et seulement 10 % de cabernet-sauvignon.

C'est Jean-Pierre Rollet, cinquante-quatre ans, ancien élève, à l'université de Bordeaux, du célèbre professeur d'œnologie Emile Peynaud, qui s'occupe de la vinification. La récolte est égrappée (les tiges des grappes éliminées à 100 % par machine), mais non foulée. Cela veut dire qu'environ 8 % des baies restent intactes et donnent une petite touche de fruité et de fraîcheur — provenant de la fermentation à l'intérieur des baies — à l'ensemble du vin. La fermentation démarre doucement à 24° pour finir une semaine après à 29°. Une semaine de macération achève l'extraction de tanin et de couleur avant l'écoulement des cuves. Le vin vieillit 14 mois en cuve jusqu'à la mise en bouteilles.

Le château pinasse 1981 provient d'une grande année dans le Bordelais et montre sa parenté avec Saint-Emilion. D'un beau rouge rubis, le nez est très fruité mais il a déjà de l'élégance et un bouquet complexe de violettes, de pruneaux, de tabac et de... crayon taillé. En bouche, il est très franc, glissant, et bien équilibré avec un bon support tannique. Le goût persiste bien en bouche. Quoique déjà prêt à boire, il peut se garder sans problème deux ou trois ans de plus. Pour les lecteurs de Lui, exclusivement et pendant deux mois : 19,70 francs la bouteille (236,40 Ttc, franco par 12). **Vignobles Rollet** Bp. 23, 33330 Saint-Emilion. *Jon Winroth.*

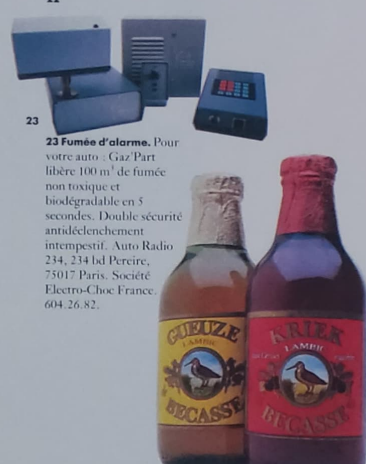


20 21 22

20 Briquet Volkswagen. 150 francs. Tinta China pour J. Dereux, 23-25 rue du Cherche-midi, 75006. 548.48.17.

21 Radar-recul. Pour faire marche arrière sans problème : Back Boy vous indique sur votre tableau de bord le nombre de mètres restant. Auto Accessoires, 66 avenue de la Grande-Armée, 75017. 574.74.74.

22 Radar anti-cambrioleur. Le plus performant des systèmes. Trois semaines d'autonomie en cas de coupure de secteur, sirène auto-protégée, auto alimentée. Relié à un transmetteur téléphonique à trois numéros programmables. Agréé Ptt. 12 000 francs. Space 3, 81 rue de Courcelles, 75017. 380.72.85.



23 24



25

23 Fumée d'alarme. Pour votre auto : Gaz'Part libère 100 m³ de fumée non toxique et biodégradable en 5 secondes. Double sécurité antidéclenchement intempestif. Auto Radio 234, 234 bd Pereire, 75017 Paris. Société Electro-Choc France. 604.26.82.

24 Bières bruxelloises. La Bécasse : une « gueuze » lambic fameuse, une « Kriek » rose cerise, très chic. Au Bon Marché, 4 × 25 cl : 14 francs. Caves King Henry, 44 rue des Boulangers 75005 Paris : 9 francs les 37 cl.

25 Chaussures de ski. Racing Killy Trappeur, amortisseurs Flex System. 900 francs. Au Vieux Campeur, 329.12.32.

LUIBRAIRIE

DES FEUILLES DANS LA BOURRASQUE, PAR GABRIEL GARCIA MARQUEZ (GRASSET)

Voici enfin traduit le premier roman du dernier prix Nobel de littérature, publié en 1955 à Bogota. Ce livre porte en germe Cent ans de solitude : le village mythique et misérable de Macondo, la nostalgie des temps anciens, la solitude des êtres abandonnés et l'atmosphère magique d'une écriture poétique. Quant à la technique du récit, elle sera reprise par l'auteur dans L'automne du patriarche : un chassé-croisé de trois monologues autour d'un mort et la lente reconstitution de la personnalité de ce dernier. Un livre intense, écrit d'un jet, nuit après nuit, dans la salle de rédaction d'un journal, et laissé en gage de paiement au portier de l'hôtel où le jeune écrivain de vingt-deux ans habitait... Une époque dont Garcia Marquez parle aujourd'hui « avec compassion », car il était alors persuadé que ce premier livre était « sa seule chance » et qu'il n'écrirait « plus rien de toute sa vie ».

LA PRISE DU POUVOIR PAR HITLER (1928-1933), PAR PAUL-MARIE DE LA GORCE (PLON)

Alors qu'on « célèbre » le cinquantième anniversaire de l'arrivée au pouvoir de Hitler, un conseil : lisez cette remarquable enquête historique sur la genèse du nazisme. Comment cela a-t-il pu exister ? Comment la brillante et raffinée république de Weimar a-t-elle fait le lit de la barbarie ? Paul-Marie de La Gorce suggère quelques réponses : la lâcheté des uns, l'absence de résistance organisée des autres et la résignation de la majorité. Car, quand il est nommé chancelier, Hitler n'est pas majoritaire dans le pays. Deux mois après son arrivée au pouvoir et lors des dernières élections libres qui eurent lieu avant la chute du IIIe Reich, les nazis n'obtinrent que 43 % des suffrages. Un livre indispensable qui nous dit aussi comment une crise économique exceptionnelle peut entraîner une catastrophe politique.

BERLIN, LE CIEL PARTAGE, REVUE AUTREMENT (SERIE MONDE, N°1)

L'Allemagne encore à la une : Berlin





26 · 27 · 28 · 29 · 30

26 Vélo turbo. Sur mesure, avec double fourche qui augmente de 15 % la puissance. Idéal pour la montagne et contre la montre. 9 kilos. 7 290 francs. Cycles Cnc, 148 rue du Fg-Saint-Denis 75010. 343.34.98.

27 Le premier livre qui parle. Une révolution dans l'apprentissage de la lecture : le texte codé reproduit les sons. En vente Noël 83. Entre 400 et 500 francs. Texas Instruments. Renseignements : 946.97.12.

28 Lance-balles de ping-pong. Pour s'entraîner seul grâce à l'ordinateur qui programme le jeu et la vitesse de la balle. Ce Matic Robot. 7 660 francs (sans balles). Fnac Sport, Forum des halles 75001. 261.81.18.

29 Jean avec poches-sac détachables. Jean reporter, 400 francs, Renoma. 129 bis rue de la Pompe, 75116. 727.13.79.

30 Skis de fond de compétition. Réglage de la dureté du ski en fonction de votre forme et de la neige. 930 francs. Vieux Campeur, Fnac Sport.

1933-1983 ou cinquante ans d'Histoire d'une ville symbole. De la splendeur de la république de Weimar au Mur, en passant par la capitale du IIIe Reich, de Marlène Dietrich à Nina Hagen, de Döblin et de Brecht à Rudi Dutschke et Fassbinder, Berlin concentre la mémoire de l'Europe. Pas d'amnésie possible dans cette ville coupée en deux, déchirée entre l'Est et l'Ouest, capitale de la douleur du monde. Ville close et de transit, nid d'espions et refuge des travestis, zone militarisée et espace de l'utopie alternative, Berlin danse sur un volcan. Berlin viva la muerte. Emblème de la schizophrénie moderne, mais qui garde sur chaque pierre les dorures de sa légende et les stigmates de sa malédiction. Berlin, centre du monde, capitale purulente, que déchire, obscène, une béante cicatrice. Un travail collectif passionnant.

JE TUE A LA CAMPAGNE, PAR PAUL CLEMENT (SERIE NOIRE)

Critique littéraire au Point, romancier, Jacques-Pierre Amette écrit aussi des romans policiers. Voici (après Exit) son second polar publié dans la célèbre Série Noire sous le pseudonyme de Paul Clément.

Un artisan ébéniste breton, qui lit Le Monde, écoute Debussy et fume des Lucky Strike, est gravement brûlé au visage à la suite d'un accident de la route. Il décide de retrouver le chauffard à l'origine du drame et de se faire justice. Mais tout est déjà cassé en lui...

Pour les amateurs de vrais romans d'atmosphère et aussi de contes philosophiques.

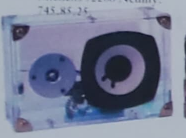
LE ROYAUME DES MOUSTIQUES, PAR PAUL THEROUX (CALMANN-LEVY)

Un homme, dégoûté de ce qu'est devenue l'Amérique, « un ulcère de charognards enragés, de millionnaires criminels et de dégénérés moraux », décide que cela a assez duré. Il plaque tout et, avec femme et enfants, part pour la jungle des tropiques, là où « rien n'a changé depuis le commencement du monde ». Un vrai paradis terrestre qu'il n'aura de cesse de remodeler à sa façon, selon ses critères bien personnels. Inutile de dire que l'échec sera total et que l'utopie tourne-

31 Jumelles photographiques. Format 110, mise au point automatique, objectif 100 mm, ouverture à 5/6, 2 533 francs. Par correspondance : Cometer K France, 41 La Canebière, 13001 Marseille. (91) 90.21.11.

32 Walk-man. Sony Wm7. Autoreverse, Dolby, télé commande. 1 750 francs. Equaliseur adaptable sur n'importe quel walk-man, 570 francs. Revendeurs Sony.

33 La 1re micro-chaîne transparente miniaturisée Ampli tuner à cassette autoreverse, digital, 2 × 40 watts. 25 × 16 × 12 cm. 10 000 francs + 1 500 francs par enceinte néon. Bathroom Graffiti, 22 rue Madeleine Michelis 92200 Neuilly. 745.85.25.





31

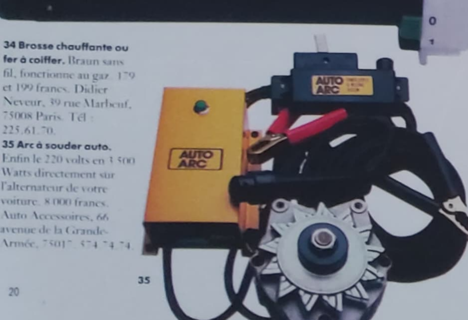
32

33

34

34 Brosse chauffante ou fer à coiffer. Braun sans fil, fonctionne au gaz. 179 et 199 francs. Didier Neveur, 39 rue Marbeuf, 75008 Paris. Tél : 225.61.70.

35 Arc à souder auto. Enfin le 220 volts en 3 500 Watts directement sur l'alternateur de votre voiture. 8 000 francs. Auto Accessoires, 66 avenue de la Grande-Armée, 75017. 574.74.74.



35

ra à la tragédie. La plage sauvage de la côte du Honduras restera ce qu'elle a toujours été : le royaume des moustiques. Une fable grinçante, contre l'illusion écologique, et un roman d'aventures picaresque. Peut-être ce livre contribuera-t-il à mieux faire connaître en France un romancier très célèbre outre-Atlantique...

LA MARCHE DE RADETZKY, PAR JOSEPH ROTH (LE SEUIL)

Publié en 1932, ce roman, qui raconte l'effondrement d'un empire millénaire, celui de la monarchie autrichienne, entre les années 1880 et 1914, est sombrement prémonitoire : à travers l'histoire d'une famille, les von Trotta, c'est à la mort d'une société que nous assistons. En 1914, l'empire autrichien est totalement figé dans ses rites et ses archaïsmes : autour de Vienne, ville mythique, grande métropole artistique, avant-garde de la décadence, il n'y a rien que des districts déserts, des villes de garnison où l'histoire s'est arrêtée, des âmes mortes dans des paysages vides. C'est là que se prépare la chute, et que s'enracine aussi le nazisme (Hitler était autrichien). Joseph Roth ne s'y est pas trompé qui s'exile dès 1933. Une écriture du silence et de la nostalgie, d'un clacissisme éblouissant. Un chef-d'œuvre.

TEMPETE SUR LA VILLE, PAR MAXIME GORKI (STOCK)

Il y a, dans les archives de Stock, des trésors qui revivent grâce à la Bibliothèque cosmopolite, une des meilleures collections de littérature étrangère actuelles. C'est le cas de ce roman de Maxime Gorki, écrit en exil à Capri en 1910, après que l'écrivain ait activement participé à la révolution ratée de 1905. Dans une petite ville de l'immense empire tsariste, un meurtre divise la communauté. D'un côté, les notables et les commerçants. De l'autre, les faubourgs pau- (Suite page 24.)

CHEF-D'ŒUVRE DE L'ART FLAMAND.



LUIBRAIRIE

(Suite de la page 20.) vres de la cité. A travers une histoire simple et des personnages frustes, Gorki nous décrit une société qui craque dans ses fondements.

A l'image du tonnelier dont les coups de marteau lancinants résonnent dans toute la ville, la violence dérisoire, que met ici en scène celui qui sera l'écrivain officiel de la nouvelle République soviétique, en annonce d'autres, autrement plus radicales.

Antoine de Gaudemar.

HISTOIRE DU HAVANE, PAR ZINO DAVIDOFF (DANIEL BRIAND)

Contrairement à une légende machiste et tenace, les cigarières n'ont jamais roulé les cigares sur leur cuisse... quant à rouler autre chose, voyez plutôt Carmen. Zino Davidoff, sans être un briseur de rêve, préfère la réalité nue.

Terroirs, plantations, crus, récolte, sélection des feuilles, fabrication, il raconte tout par le menu. Tripe, sous cape, cape. De A à Z, jusqu'à la présentation dans ces boîtes claires ornées d'étiquettes-chromos qui sont autant de créations d'art populaire.

Sans oublier les innombrables bagues dont ce livre nous donne une panoplie étonnante.

Cours magistral (rien de ce qui concerne le cigare ne vous sera désormais étranger) appuyé par des illustrations en couleurs flamboyantes.

WHO'S WHO IN FRANCE, EDITION 83-84 (LAFITTE)

Rude coup de collier pour l'équipe de Who's who in France à l'issue du changement de registre de mai 81. Un bon nombre de leviers de commande sont passés dans d'autres mains. Et le Who's who, qui se veut un reflet fidèle de la société française dans ce qu'elle comporte de citoyens qui comptent et, bien sûr, de brillants sujets, a dû incliner la barre à gauche et mettre en fiches une cohorte de nouveaux venus, nouveaux promus sortis de l'ombre.

L'édition 83-84, qui vient de paraître, propose donc une remise à jour précieuse, et aussi un passionnant trombinoscope.

VIDEO POUR LUI

LES CHIENS DE PAILLE *De Sam Peckinpah, avec Dustin Hoffman et Susan George (1971). Vhs, Beta. Thorn Emi Video.*

Déjà dans Chantage à la drogue (1968) et L'ange ou le démon (1970), Susan George s'affirmait comme la cible des libidos autoritaires. C'est sans doute cet élément de son personnage qui amena le metteur en sang du cinéma hollywoodien à lui confier le rôle de la poutre centrale dans les Chiens de Paille. Sa froide sensualité, soulignée par quelques coups de caméra allusifs, échauffe les mâles frustes et frustrés d'un village. Résultat : un viol collectif en bonnes et dues formes où les victimes ne sont pas qui l'on croit. Si rien ne lui est épargné, elle n'économise pas la santé de ses partenaires et prend, en tous sens, les choses en main. Loin de nous toute velléité d'apologie du viol, mais avec cette séquence désormais historique les fantasmes les plus universels trouvent leurs contents.

SUPERVIXENS *De Russ Meyer, avec Shari Eubanks, Usbi Digart, June Mack (Sinfonia Films). Couleur, Vf, 106 mn. Vhs, Betamax, (sur commande) V2000.*

Ah, ça, seins : le Meyer des mondes ! A tous les œdipiens complexés mais pas aveugles, à tous les sevrés récalcitrants, à tous les mythos du téton, les michetons du tétin et mités du laitage, bref, à tous : ce monument aux mères est pour vous. Russ Meyer, maître incontesté et inventeur des « nudies », ne pouvant dénuder plus avant ses modèles, accentua reliefs et volumes charnus pour pallier l'inextensibilité des surfaces exhibées. Une manière comme une autre de démontrer que les surfaces corrigées ne sont pas toujours des peaux de chagrin. Mais grande est la diversité des bouts et des couleurs, et le casting de ce film a tout prévu : la salopette pète quand la tendent les rondeurs black et beautiful de June Mack; il faut voir Darlene Grey, et laisser l'effet sphère; et applaudir des deux mains Francesca Kitten Natividad — lorsque son buste crie « il n'y a qua la maille qui m'aille » — et d'une main dès que ça se démaille...

Erectman et Chatriant.

L'IMMOBILIER DE lui

Pour tous renseignements concernant cette rubrique RÉGISCOPE Tél. 720.71.89 Poste 60-43

IL AVAIT L'ÉTOFFE D'UN GRAND SÉDUCTEUR.

Grand amateur de cinéma, il avait remarqué que même les plus grands séducteurs ont besoin d'accessoires. Aussi, dans les grandes manœuvres de charme, il cumulait les rôles de jeune premier, de metteur en scène et d'accessoiriste. C'est pourquoi il avait choisi les caleçons dits américains : les "Style City" de chez Eminence (la version française est nettement supérieure à l'originale). De fines rayures bleues, vertes ou oranges lui permettaient des interprétations sobres et classiques. Leur confort lui assurait une élégance décontractée : coupe boxer, ceinture élaborée, finitions parfaites. Il était l'homme qui aimait les femmes, et il gardait le charme discret de la bourgeoisie.

GGK



LUI A LA BANDE



HISTOIRE MONDIALE DE LA BANDE DESSINEE (PIERRE HORAY)

Vous connaissez Astérix en France, Tintin en Belgique et Superman aux Usa. Mais que savez-vous de la bande dessinée japonaise ou finlandaise ? Cette belle encyclopédie grand format vous démontrera de façon historique que la Bd est bien l'art universel par excellence.

LES CELTIQUES, PAR HUGO PRATT (CASTERMAN)

On avait oublié que Corto Maltese, l'aventurier vénitien à l'anneau d'or dans l'oreille, avait aussi des origines celtiques. Il s'en souvient ici dans un luxueux album grand format enrichi d'aquarelles du maître. Un concerto pour harpe et nitroglycérine qui entraîne le héros le plus taciturne de la Bd, de Brocéliande à Stonehenge, à la rencontre de Merlin l'Enchanteur.

« YEAH ! », PAR EDIKA (FLUIDE GLACIAL)

Edika est peu connu et pourtant son graphisme agressif et son humour dévastateur ramènent Reiser et Wolinski au rang des images d'Epinal. Un découpage très cinématographique fait référence aux burlesques américains : voici les Marx Brothers des années quatre-vingts. C'est le délire total.

LE GEANT QUI POSAIT DES QUESTIONS, PAR WASTERLAIN (DUPUIS)

Bien sûr, vous allez penser que c'est une histoire pour enfants. Alors tant mieux, parce qu'avec cette aventure du docteur Poche vous allez retrouver l'émerveillement des grands albums de votre jeunesse. Wasterlain est la seule grande révélation venue de Belgique (le pays de Tintin et Spirou) depuis longtemps. Son récit vous entraîne sur la lointaine planète des chats qui livrent aux chiens une guerre sans merci dans un décor ressemblant à notre Moyen Age. Tournez les pages et rêvez !

UNE EDUCATION ALGERIENNE, PAR GUY VIDAL ET ALAIN BIGNON (DARGAUD)

Lorsque l'un des scénaristes les plus ingénieux de la bande dessinée rencontre un jeune dessinateur élève de Forest et Pichard : voici une chronique de la guerre d'Algérie en forme de portrait-souvenir.

Pas de crapahutage claironnant ni de distanciation politique : simplement la vie quotidienne de types paumés engagés dans un conflit qui les dépasse. Vous en étiez peut-être.

LA MEILLEURE FAÇON DE TUER SON PROCHAIN, PAR JEAN-CLAUDE CLAEYS (ALBIN MICHEL)

L'album le plus curieux de l'année : ce n'est pas une histoire à suivre mais une suite de tableaux hyperréalistes qui magnifient le noir et blanc du vieil Hollywood, pour rendre hommage aux maîtres du roman criminel de l'après-guerre. De Hammett à Chandler en passant par Irish, un clin d'œil au polar ou les vrais hommes portent le chapeau mou et les dames des voilettes.

BRANLE-BAS DE COMBAT, PAR JACQUES TERPANT ET LUC CORNILLON (HUMANOIDES ASSOCIES)

Préfacé par le vieux routier de Hollywood, Samuel Fuller, un album qui a le parfum des films de guerre en technicolor de série B. Des sous-marins de l'Atlantique à la jungle du Pacifique, tous les poncifs des récits héroïques soigneusement détournés. A lire au second degré avant de crier au militarisme.

L'HEURE DU SERPENT, PAR FRANÇOIS BOURGEON (GLENAT)

Un must ! Après avoir eu les honneurs d'Apostrophes, voici le quatrième volume des Passagers du vent, aventures au XVIIIe siècle sur fond de traite des nègres.

Les dames y enlèvent volontiers leur chemise, les tortures sont raffinées et les abordages sanglants. Si vous êtes snob, il existe un tirage de tête avec dos toilé doré au fer, édition numérotée et signée, à 195 francs...

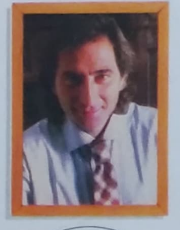
Jean Chatel

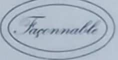
Tombez la veste façon Façonnable

Etre bien. Bien ensemble. Bien dans ses vêtements. Tout Façonnable est là. Pas seulement dans la coupe d'un blouson, la matière particulière d'un pantalon, l'humour d'un nœud papillon. Non : le plus souvent, on porte Façonnable pour "l'esprit" de la maison.

Aujourd'hui, c'est Albert Goldberg qui veille au respect des traditions. Ses lignes parfois hardies, son parti pris de décontraction enrichissent l'héritage que les Goldberg, tous tailleurs, se sont transmis de père en fils. Un patrimoine peu ordinaire. On y trouve à la fois un goût prononcé pour la belle ouvrage, des principes de rigueur et d'authenticité, le savoir faire des "façonniers" d'autrefois.

Cette année encore les hommes en Façonnable seront bien. De l'imperméable à la cravate, la "façon Façonnable" demeure une référence pour tous ceux qui, avec un vêtement, choisissent une façon d'être.





Billard Caro Paris

GOLFE POUR LUI



Si l'on tient Saint-Andrews, Ecosse, pour La Mecque des golfeurs, les Bahamas pourraient bien être leur paradis. Il y fait beau, il y fait chaud, les golfs y sont nombreux et admirables, de dessin, de difficultés plus ou moins prononcées, d'entretien et d'agrément. Les Bahamas comptent sept cents îles dont une dizaine seulement accueillent les touristes. Les amateurs ont le choix entre seize golfs. Des golfs qui, non loin des côtes de Floride (quatre-vingts kilomètres au plus près) voient évidemment défiler une majorité d'Américains. Pour nous, c'est un peu plus loin et un peu plus exotique. Direction Nassau, via New York ou via New York et Miami (le vol direct Paris-Nassau par la Pan Am n'existe plus depuis six mois).

On atterrit à Nassau et l'on se pose au Nassau Beach Hotel ou à l'Ambassador Beach. Les plages (beach) s'étalent presque sous vos fenêtres. Avec bar, snack, steel-band, matelas, chaises longues et serviettes éponge. En face de l'Ambassador — qui se double d'un casino Playboy, bunnies et tout — et à deux pas du Nassau, l'Ambassador Beach Golf Club vous tend les bras. C'est le plus ancien golf des Bahamas. Créé en 1926, il a été réaménagé récemment. Il s'agit d'un 18 trous, par 72, de 6 190 mètres. Très plat (on a surélevé les départs), ses fairways sont étroits. Le trou numéro 14, un par 5, bat des records de longueur : quelque 540 mètres... Bouquets d'arbres ici et là et surtout obstacles d'eau brutaux (13 au total).

A la pointe ouest de l'île, regardant vers Andros où Hemingway aimait à pêcher le gros, le South Ocean Beach and Golf Club s'épanouit, endroit volontiers sophistiqué. Il s'agit d'un 18 trous, par 72 de 6 130 mètres, dessiné par Joe Lee. Fairways isolés, obstacles d'eau sérieux, vastes bunkers de sable blanc et fin... Greenfee autour de 10-12 dollars. Voitures électriques en option. Cette île de New Providence, dont Nassau est la capitale-phare, compte deux autres golfs : le Lyford Cay Golf Club et le Coral Harbour Golf Club.

Il suffit de passer le pont du nord et l'on marche sur Paradise Island où le Britannia Beach Hotel, palace géant, se double d'un casino réputé qui entend faire la pige à Las Vegas. Le Paradise Island Golf Club est un superbe 18 trous, par 72, de 6 400 mètres. Avec un trou numéro 5 — par 3 — dont le green, installé pratiquement en surplomb de la mer et des rochers, ceinturé de cocotiers, apparaît comme l'une des cartes postales les plus évocatrices de la formule "It's better in the Bahamas". Greenfees de 8 à 12 dollars (suivant la saison). Auto électrique obligatoire (15 dollars).

Au nord de New Providence, Grand Bahama et Freeport, résidence secondaire des Américains de Floride. Ici, la chaîne des hôtels Princess a créé un « complexe golfique » complet, avec notamment les parcours Emeraude (par 72 de 6 395 mètres) et Rubis (par 72 de 6 399 mètres), tous deux gérés avec le sourire par le pro Gary Slatter. Emeraude a été conçu par Dick Wilson, Rubis par Joe Lee. Les grandes compétitions se déroulent sur l'un et sur l'autre. En ce qui concerne votre... swing, il convient de le surveiller particulièrement sur le 16 d'Emeraude : Count Basie, qui habite là, is watching you... Deux parcours admirables et différents, percés tous deux dans une végétation tropicale dense... Pour les clients de l'hôtel, le greenfee varie de 5 à 8 dollars (été ou hiver), pour les non-clients, de 7 à 12 dollars. Le « golf package » (hôtel + accès au golf) tourne autour de 100 dollars pour 7 jours en été et 6 jours en hiver. La location d'auto électrique est obligatoire (12-14 dollars)... Pro shop remarquable.

Deuxième étape intéressante de Grand Bahama, le Lucayan Golf and Country Club. Un 18 trous, par 72, de 6 235 mètres, dessiné par Dick Wilson. Les fairways sont bordés par une forêt tropicale impénétrable : les balles perdues ne se retrouvent pas. Un terrain qui ne ressemble pas aux autres : il est vallonné. Pieds en pente — à l'écossaise — greenfee de 7 à 10 dollars (suivant saison). Kart obligatoire à 12 dollars. Plaisant club house. Pro shop intéressant. Il y a quatre autres parcours à Grand Bahama.

A l'écart de ces golfs raffinés, sur l'île d'Abaco où un petit avion vous déposera, vous découvrirez Treasure Cay. Abaco semble en dehors des grandes routes (mais il y a des vols quotidiens de Miami, Fort Lauderdale et West Palm Beach, par Bahamas Air ou autres) et son aéroport rustique peut vous faire croire à une erreur de navigation... Mais, au terme du voyage, le Treasure Cay Beach Hotel est accueillant et relax. La plage est là, derrière; la marina est en face et le golf dans le voisinage. Dessiné, là aussi, par Dick Wilson, il fait 18 trous, par 72, et développe 6 400 mètres, avec de longs par 5 de 500 mètres et plus. Des buissons de fleurs, des fontaines pour la soif, du soleil et du vent. Palmiers, lacs, rien ne manque à ce golf situé en lisière de ce qui est en passe de devenir une luxueuse zone résidentielle.

L'idéal, on l'a compris, c'est de passer une douzaine de jours en s'amusant à faire des sauts de puce. De Nassau à Grand Bahama, de Grand Bahama à Abaco, puis à Eleuthera. Retour à Nassau ou à Miami... Golfs de prestige ou de grand tourisme, ils sont tous réussis et peu encombrés. On peut jouer partout sans complexe. Et puis, si l'amertume point, la plage est là qui rafraîchit les idées. Sable blanc, mer turquoise. Pour changer, un peu, du vert gazon.

Tous renseignements **Office du Tourisme des Bahamas** 9 bd de la Madeleine, 75001 Paris. Tél. : 261.61.30.

J.-P. Binchet.

« Meryl Streep : ses origines sont "Wasp", le contraire de Sophie. C'est là qu'on voit qu'elle est une grande comédienne !... »

(Suite de la page 8.) était un acteur de théâtre, d'accord, mais il ne fallait pas mélanger les gens de Broadway et les professionnels du cinéma... J'ai dû me battre ! Je crois également que Kevin est une des futures stars de ce métier. Et, loin de créer un antagonisme avec Meryl, s'est installée une complicité qui s'est révélée formidablement constructive tout au long du film.

Lui Il fallait, pour rendre crédible le personnage envoûtant, fragile et finalement assez monstrueux de Sophie, une comédienne qui accepte de prendre de sacrés risques ! Pour une star confirmée comme l'est maintenant Meryl Streep, cela n'a pas posé trop de problèmes ?

Pakula Non. Elle a été formidable et a pris, effectivement, beaucoup de risques ! Elle a vraiment joué le jeu à fond en oubliant complètement son image de star.

Lui En France, on a découvert Meryl Streep dans la série de télévision Holocauste. Maintenant, on la retrouve en jeune rescapée d'Auschwitz, parlant difficilement l'anglais. Elle est réellement juive polonaise ?

Pakula (Il rit) Pensez-vous ! Elle a pris des cours de polonais et d'allemand pendant deux mois pour les besoins du film. En réalité, elle est née dans le New-Jersey, de parent gallois et hollandais. Elle a fréquenté Vassar, l'université réservée aux jeunes Américaines de la bonne société... Ses origines sont tout à fait « Wasp » (White Anglo Saxon Protestant), le contraire de Sophie. C'est là que l'on voit qu'elle est une grande comédienne ! Andrej Wajda qui la connaissait pour l'avoir dirigée au théâtre en Amérique, m'a dit un jour en Pologne : « Cette fille peut parfaitement jouer une Polonaise. »

Lui On la croirait sortie effectivement d'un film de Wajda !

Pakula Oui. Elle est complètement entrée dans la peau de Sophie. Elle a joué là un personnage qu'elle n'avait jamais abordé, en étant infiniment plus accessible, plus quotidienne...

Lui Le personnage opposé à celui de La maîtresse du lieutenant français, où elle était au contraire complètement désincarnée et inaccessible...

Pakula Une sorte de fantôme que l'on ne pouvait pas toucher ! Là, elle a créé avec ses deux partenaires, qui n'avaient pas l'expérience de la caméra, des rapports d'affection, presque d'amour, que l'on ressent dans le film. Elle les a formidablement mis en confiance pour finir par avoir l'air d'être portée par ce double amour qu'elle entretient...

Lui Une sorte de fièvre de la séduction... Cela semble être un des moteurs que l'on retrouve souvent chez vous, mêlé à une fascination pour l'auto-destruction.

Pakula C'est vrai que je suis fasciné par le délicat équilibre qui existe en chacun de nous entre l'appétit de la vie et l'attirance vers l'auto-destruction... Un caractère commun entre Sophie et le personnage que jouait Jane Fonda dans Klute. C'est l'histoire d'une fille extraordinairement éclatante et vivante qui se dégrade par une sorte de haine d'elle-même qui la mène à l'auto-destruction ! C'est également une femme obsédée par un besoin de séduire qui devient obsessionnel. C'est là que je pense que le côté sociologique et le côté politique sont étroitement liés parce que cette séduction est finalement au service d'un pouvoir. De son pouvoir... J'en ai beaucoup parlé avec des psychiatres et c'est passionnant. Une seule prostituée a eu en moyenne plus de relations sexuelles avec des hommes que n'en ont trente femmes durant leur vie entière. Mais, plus que cela, c'est une femme qui vit du sexe et qui ne ressent pas son sexe ! Elle est même terrifiée à l'idée d'éprouver une jouissance, car elle sait qu'alors, elle perdrait son contrôle. Vous voyez que c'est un film qui traite du pouvoir. Tant que cette femme sent les hommes jouir alors qu'elle reste froide et insensible, elle est la gagante. C'est sa revanche sur les hommes pour tout ce qu'ils lui ont fait subir.

Lui Pour elle, l'orgasme est une preuve de faiblesse.

Pakula Bien sûr. J'ai parlé avec des prostituées. Chez toutes, j'ai ressenti cette notion de pouvoir, plus ou moins clairement exprimée. Imaginez une fille qui a eu une enfance souvent pauvre, au milieu d'une tribu de frères et de sœurs, un père indifférent ou odieux. Un jour, elle se retrouve dans une chambre en face d'un médecin, d'un juge, d'un banquier, bref d'un type qui, à ses yeux, a toujours représenté le notable, l'homme important et pour lequel elle va être, l'espace d'une demi-heure ou une heure, le centre du monde. Elle est la plus grande star du monde, elle est tout ce qu'elle n'a jamais été enfant...

Lui Elle a le pouvoir.

Pakula Oui. Elle domine. Elle est la star. Et ça, cette notion de domination, de pouvoir sous toutes ses formes, est quelque chose qui me passionne parce que je crois que c'est une maladie typiquement américaine.

Lui Vous croyez que vous en avez l'exclusivité ?

Pakula (Il rit) Disons que c'est un privilège du monde occidental depuis que nous sommes entrés dans l'ère post-industrielle.

Lui C'est pour aborder ce syndrome de puissance sous son aspect politique que vous avez tourné Les hommes du Président ?

Pakula Curieusement, je ne considère pas Les hommes du Président comme le plus politique de mes films. On y traite davantage d'un problème de société que du cas Richard Nixon qui est un symbole, plus qu'une cible, dans ce film. Le sujet est de démontrer comment le journalisme peut fonctionner aux Etats-Unis dans une situation particulièrement grave. Mais derrière le film que j'ai tourné, il y a une formidable trame dramatique que je n'ai pas utilisée dans ce film et que j'espère bien traiter un jour : quel est le mécanisme psychologique qui pousse un journaliste, ou plus exactement un reporter, à risquer sa (Suite page 40.)

LA PUISSANCE ET LA GLOIRE



NOUVEAU MOTEUR GTI
1800 cm^3

La puissance, elle l'avait en naissant et ses admirateurs ne s'y sont pas trompés. Ils ont salué ses performances, reconnu ses qualités, adoré son brio. Aujourd'hui, son nouveau moteur 1800 cm^3 révèle une plus grande puissance et surtout une remarquable souplesse.

Une nouvelle cylindrée de 1,8 l, une vitesse de pointe de 183 km/h* et une accélération de 0 à 100 km/h en 9,2 secondes pour la puissance ; une amélioration du couple (+ 1,3 Mkg) obtenue à 1500 tr/mn plus bas pour la souplesse, le silence et le plaisir.

Mais la GTI 1800 affiche avec arrogance un parfait équilibre entre sa nouvelle puissance et la sécurité d'une remarquable tenue de route. Grâce à des freins à disques ventilés à l'avant avec double circuit de freinage, à sa direction auto-stabilisante et à sa traction avant.

Elle ne s'arrête pas là. La Nouvelle GTI 1800 a de plus l'insolence d'une étonnante sobriété (5,9 l de super aux 100 à 90 km/h, 7,7 l à 120 km/h et 10,6 l en ville). Avec ce tempérament de feu et ce moral de vainqueur, rien d'étonnant si la GTI est devenue une idole pour les amoureux de la belle mécanique. Rien d'étonnant si on la remarque dans la rue, si on s'arrête pour la regarder, détailler son équipement sport, et si on envie l'heureux propriétaire qui s'assoit à son volant et qui, dans un instant, va déchaîner ses 112 ch et faire rugir ce moteur puissant. Rien d'étonnant si les 3 lettres GTI sont devenues magiques... Cette faculté de faire rêver, peu de voitures l'ont eue dans l'histoire de l'automobile. Cela porte un nom : cela s'appelle la gloire.

Garanties : par contrat 6 ans : carrosserie contre les perforations intérieures dues à la corrosion (consultez votre concessionnaire pour en connaître les modalités). 12 mois : pièces et main-d'œuvre, sans limitation de kilométrage. Garanties valables dans les 750 points de service V.A.G. du réseau Volkswagen et Audi.

NOUVELLE GOLF GTI VOLKSWAGEN.

* Sur circuit fermé. Modèle représenté : GOLF GTI 64.400 F. Peinture métallisée, roues spéciales et vitres teintées en option. Tarif au 2.11.82. Année modèle 83. ** Normes UTAC.

« Dès mon premier succès à Hollywood, elles m'ont regardé avec un vrai intérêt, comme si elles me découvraient... J'étais devenu désirable ! »

(Suite de la page 36.) vie, à passer ses jours et ses nuits à traquer le mensonge, la malhonnêteté, la combine dans les hauts lieux de notre société ?

Lui Vous ne pensez pas, sans faire de parallèle entre notre noble métier et la prostitution, qu'il y a là également un sentiment de toute puissance quand on révèle qu'un grand de ce monde a agi comme le dernier des voyous ?

Pakula Cela procède d'un mécanisme de puissance, c'est vraisemblable, mais je crois qu'il faut creuser plus loin. Dans l'enfance... J'ai passé trois ou quatre mois au Washington Post à inviter des gars à boire des verres pour discuter de tout ça... On m'appelait le psychanalyste du Post !

Lui Ça doit être dur d'interviewer des interviewers ?

Pakula A la fin, je faisais partie des meubles... Mais j'ai appris des choses étonnantes. Il y a des gars qui font ce métier pour réhabiliter l'image d'un père trop faible ou pour se venger d'une injustice dont ils ont été victimes à l'âge de dix ou douze ans ! Ça, c'est un sujet que j'aimerais explorer un jour.

Lui Vous voulez toujours démonter les mécanismes qui poussent un être à aller plus loin ?

Pakula Oui. C'est une démarche qui me fascine. Elle est tellement intégrée à notre époque ! C'est l'Amérique qui a exporté cela vers le reste du monde occidental. On a besoin de se fabriquer une identité par son travail, donc par sa réussite, parce que la famille n'est plus suffisante comme identité ! Je me souviens, la première fois que j'ai eu un succès comme producteur à Hollywood, il y avait un dîner et des femmes qui me connaissaient depuis des années sans me remarquer me regardaient brusquement avec un vrai intérêt, comme si elles me découvraient. J'étais non seulement devenu un homme qui comptait, mais j'étais désirable. Je sentais que j'étais devenu séduisant d'un seul coup. Je pense très profondément que le succès est lié au sexe d'une manière évidente. Si un jour, un Saint-Laurent invente un parfum nommé « Succès » que l'on se colle derrière l'oreille, cela devrait faire un malheur ! Le succès, c'est le plus grand aphrodisiaque du monde... Mais que c'est dangereux à manipuler !

Lui Vous voulez dire que, souvent, on a tendance à confondre succès et pouvoir, et que cela corrompt ?

Pakula Oui, mais je pense que quelque chose corrompt encore plus que le pouvoir, c'est la célébrité.

Lui A propos de célébrité, vous faisiez partie du petit groupe d'intellectuels internationaux invité par François Mitterrand et Jack Lang. Qu'en avez-vous pensé ?

Pakula Si on considère qu'il y a de fréquentes rencontres entre politiciens qui discutent entre eux des importants problèmes du monde et qu'il n'existe aucune rencontre d'intellectuels de tous les pays, cela me paraît une bonne idée, surtout si cela doit devenir un rendez-vous ponctuel, mais je considère cette réunion un peu comme un survol. Je ne sais pas si on peut résoudre beaucoup de problèmes en vingt-quatre heures !... Je pense que l'on a besoin de deux jours pour faire connaissance et trois pour travailler. Là, il y a eu une réunion générale le matin. On devait être cent cinquante ! L'après-midi, on nous a séparés en trois groupes qui, chacun, avait un thème de débat sous la direction d'un président. Le nôtre était John Kenneth Galbraith. Mais, je dois dire que se retrouver assis dans une salle de classe, avec toutes ces nuques d'élèves devant soi, cela vous faisait faire un sacré bond en arrière. Simplement, les nuques en question étaient souvent grises et appartenaient à tout ce qui compte dans le cinéma, la littérature ou l'économie dans le monde occidental ! Je pense que l'idée est intéressante dans sa forme, mais qu'elle demande à être modifiée quant à son application. Des groupes plus restreints. Des tables rondes pour remplacer les nuques par des visages. Plus de temps... Pour quelle raison votre gouvernement a organisé cela, je l'ignore... On m'a dit que vous alliez avoir des élections ?

Lui Quand on est en période électorale, on peut dire que tout est politique.

Pakula Je ne connais rien à la politique française. J'ai entendu dire que ce colloque était organisé pour donner un écho maximum aux déclarations de Jack Lang sur l'impérialisme culturel des Etats-Unis devant un parterre d'intellectuels américains. C'est possible mais, à mon avis, ce n'est pas le problème. Je ne m'intéresse pas aux motivations mais au but. On a vu tellement de mauvaises choses faites au nom de bonnes causes et vice-versa ! Je suis un Américain pragmatique et seul compte le résultat. Mais à propos de pragmatisme américain, je lisais cette nuit votre interview de Garcia Marquez dans ce même journal et je riais tout seul parce que tout ce qu'il dit sur sa frustration face à la discipline de pensée des Français cartésiens et à cet amour de l'abstraction, correspondait exactement à ce que nous ressentions tous durant ce week-end du colloque. Ce besoin, cette fascination même, de tout classifier selon un système cartésien est plus éloignée de nous que le fait de parler des langues différentes ! Et en lisant cette interview, je me suis dit qu'on aurait dû en donner communication à la conférence parce que tout le monde se serait reconnu.

Lui Cela aurait pu être rigolo de distribuer Lui à tous ces fleurons de l'intelligentsia internationale ! Cela dit, quelle était l'attitude de tous ces invités qui se retrouvaient mêlés à la Sorbonne et qui souvent ne se connaissaient que de réputation ?

Pakula J'avais le sentiment que ces écrivains, ces metteurs en scène, acteurs ou économistes connus se regardaient en ayant tous le sentiment de faire partie d'une élite et le fait de reconnaître autour d'eux des visages célèbres les confortait dans cette sensation. Je suis un personnage suffisamment considérable pour que le gouvernement français m'invite (Suite p. 45.)

"L'instant fou de ma course folle."

"Seul, j'ai ouvert pour mes amis du Coq Sportif le premier Marathon Royal de l'Atlas. Seul, j'ai traversé 40 km de désert, de rocaille et de sable. Coup de tête? Peut-être. Coup de cœur? Certainement. Mais j'ai foncé: il fallait que ce coup de folie soit un coup de maître. Pour cela, avec les spécialistes Le Coq Sportif, j'ai soigné ma préparation physique jusqu'à courir tous les jours 2 heures et plus. Je testais à cette occasion leurs nouveaux équipements de l'année et, s'ils connurent tous les enfers, ce fut toujours sans broncher. Ainsi pour le Marathon Royal, équipement royal: chaussures anti-choc Dynatec ultra-légères mais très stables, maillot aéré pour mieux évacuer la transpiration, short légèrement échancré pour une aisance maximale.

6 heures du matin, plein désert, et soudain plein soleil. Alors, surgit de ma foulée ce rythme inconnu, total et envoûtant: accord parfait avec ce décor de rêve. Ainsi, je ne sais plus bien jusqu'où, j'ai couru, couru, couru... de plaisir. Je pensais, je crois ne plus jamais m'arrêter."

Le Marathon Royal de l'Atlas se déroulera au mois d'octobre 1983.

Renseignez-vous en écrivant à: Le Coq Sportif. Marathon Royal de l'Atlas 21, rue de Cherbourg. 67100 Strasbourg.

le coq sportif



«Respect aveugle du mérite reconnu par les media ! »

(Suite de la p. 40.) à cette conférence, devait penser chaque participant... Bien sûr, ils étaient contents de rencontrer à cette occasion des personnages brillants pour échanger leurs idées, mais je crois qu'avant tout, dominait la notion d'élitisme. Nous étions des gens choisis parmi les meilleurs ! Des élus. Et cela crée un comportement différent. Je trouve que c'est très dommage.

Lui Vous voulez dire que vous ne teniez pas le même langage que si vous vous étiez retrouvés devant un bar quelconque en buvant une bière ?

Pakula Sûrement pas. C'est la démonstration de ce que je vous disais : la célébrité est encore plus corruptrice que le pouvoir ! Le fait est que des gens qui font des métiers publics sont poussés par une névrose. Ils ont tous de bonnes raisons pour atteindre ou tenter d'atteindre cette célébrité. Mais ce qui me gêne, c'est que l'on se dit que l'on mérite d'être reconnu dans la rue parce que l'on fait tel ou tel métier. Ça, c'est odieux, parce que l'on ne reconnaît pas de la même manière le type qui va peindre un mur. Ce mur restera dans l'état où il est pendant des siècles si ce type ne vient pas, parce que moi, je suis absolument incapable de le peindre ! Ce n'est plus un rapport d'argent, comme c'était le cas autrefois, c'est le besoin de se sentir meilleur, même si ce n'est pas vrai. Je vois mon cas. J'ai de nombreux cousins qui sont très admiratifs parce que mon nom est dans les journaux alors que certains d'entre eux sont très bons dans leurs jobs, peut-être meilleurs que moi dans le mien ! Je pense que c'est très américain, ce respect aveugle du mérite quand il est reconnu par les media.

Lui Peut-être parce que, dans votre pays, plus qu'ailleurs, la presse sous toutes ses formes représente une puissance presque magique — voir Les hommes du Président —, et puis il y a aussi le fait que vous faites un métier cher... Que vous manipulez des millions. Combien a coûté Le choix de Sophie ? (Suite page 46.)





« Il y a une différence énorme entre faire son travail et en parler. C'est comme raconter comment on fait l'amour. »

(Suite de la page 45.)

Pakula Entre douze et treize millions de dollars. On a un peu dépassé, disons qu'il faut rajouter un million et demi. Cela donne du côté de dix milliards et demi de centimes, ce qui actuellement est le prix moyen pour un film tourné à Hollywood. Beaucoup dépassent les vingt millions de dollars ! C'est effectivement peut-être un facteur, mais je crois que le respect de la célébrité est plus fort que celui de l'argent. Moi-même, j'en suis dupe. Je suis fasciné que vous soyez assis en face de moi, avec votre magnétophone en train de m'écouter. Peut-être que je dis des choses parfaitement stupides, mais vous faites semblant de ne pas le remarquer !

Lui Je vous promets de vous prévenir !

Pakula (Il rit) Je vous remercie. Mais il y a un autre côté assez terrifiant dans ce métier, c'est ce que je vais faire entre le 1er mars et le 8 avril où je vais me balader autour du monde, de Mexico au Japon, en passant par l'Australie, puis l'Afrique du Sud et à nouveau l'Europe avec la France et l'Angleterre, pour le lancement du Choix de Sophie. Et je sais que je vais passer mon temps à parler, parler, parler uniquement de mon film ! Dans un sens, je sais qu'il y a là une sorte de satisfaction égoïste, et d'un autre côté, à la fin de la journée, on éprouve un certain dégoût de soi-même... Vous vous rendez compte combien de fois je vais dire : « J'ai fait cela ou j'ai fait ceci » ! Ce n'est pas la même fatigue que l'on éprouve après une journée de tournage ou une journée passée devant sa machine à écrire, qui est une bonne fatigue, car même si ce que l'on a fait n'est pas bon, on a essayé de créer quelque chose. Là, ce que je vais faire, c'est vraiment un boulot de vendeur et chaque soir, je sais que je me dirai : « Mon pauvre vieux, tu peux vraiment être fier de toi ! » Il y a une différence énorme entre faire un travail et en parler. C'est comme si on racontait comment on fait l'amour ! On peut décrire la chose d'une manière purement technique, mais il y manque l'essentiel...

Lui Quelque part, vous vous trahissez.

Pakula Exactement, vous trahissez votre travail. Vous le minimisez, vous le laminez au fil des interviews à tous ces journaux, magazines, radios ou télévisions auxquels on doit raconter son film et ce qu'on a tenté d'y mettre. Ce que j'ai à exprimer, je l'ai mis dans mon film !

Lui Ce n'est peut-être pas le côté le plus plaisant, mais cela fait partie du système dans lequel vous êtes entré. Le côté « service après-vente » de l'œuvre quand elle a coûté un certain nombre de millions ! La mécanique du succès...

Pakula Il y a des cas où cette mécanique peut prendre des proportions dramatiques. Il y a des gens, qui, après la première euphorie, se réveillent quelques semaines plus tard ayant retrouvé les mêmes peurs, les mêmes anxiétés, les mêmes doutes qu'avant. Plus fort qu'avant parce qu'ils pensent avec angoisse au lendemain. Leurs problèmes sont collés à leur peau, pour toujours. Ils sont murés par leurs angoisses au milieu de la foule et tous les succès du monde n'y pourront rien changer.

Lui Vous pensez que de plus en plus de gens sont seuls au milieu de la foule ?

Pakula Bien sûr. Regardez tous les jeunes gens qui se promènent avec un walkman sur les oreilles, marchant au rythme d'une musique qu'ils sont seuls à entendre ! On s'y est habitué, mais c'est terrifiant. Ça coupe toute communication. J'ai entendu parler d'un projet qui est déjà mis au point et qui, peut-être, sera commercialisé demain : c'est une électrode que l'on vous greffe sur le cerveau et qui vous permet de recevoir un film que vous voyez défiler devant vous, sans aucun écran. Directement dans votre tête. Vous imaginez les soirées composées de tous ces gens qui regardent chacun un film différent ?

Lui C'est pour bientôt ?

Pakula J'espère que (Suite page 51.)



« En Californie, si vous ne respirez pas le bonheur par tous les pores de votre peau, vous n'êtes pas crédible, vous risquez même de passer pour un mauvais citoyen ! »

(Suite de la page 46.) non. Mais les gens de notre génération se débattent maladroitement contre tout ce qui leur échappe dans le siècle. Par exemple, ils ont peur de l'ordinateur qui, pour moi, n'est pas plus angoissant qu'une machine à laver. Ils cherchent à les rendre rassurants, à leur donner une apparence familière... Un jour, j'ai eu la vision de quelqu'un ayant l'horrible idée de placer un ordinateur dans un ridicule meuble anglais du XVIIIe pour l'intégrer à son univers. Les pauvres ordinateurs à qui on prête une âme, ils ne sont que le reflet de notre société qui les a inventés ! Il y a longtemps que, pour les enfants, ils sont devenus des meubles comme les autres, aussi inoffensifs qu'un écran de télévision. C'est la même sensation que j'ai connue quand j'habitais la Californie avec les palmiers. Avant, pour moi, ces arbres n'existaient que dans les films et puis, à force d'en voir tous les matins en ouvrant les volets, ils ont perdu tout exotisme. C'est le cas des ordinateurs pour les enfants d'aujourd'hui !

Lui Et vous avez quitté la Californie parce que vous vouliez que les palmiers redeviennent exotiques ?

Pakula Vous savez, la Californie est un univers à part où le fait de ne pas avoir l'air heureux vous rend subversif. Si vous ne respirez pas le bonheur par tous les pores de votre peau, vous n'êtes pas crédible, vous risquez même de passer pour un mauvais citoyen américain !

Lui On a l'impression de vivre sur un gigantesque plateau de cinéma où tout le monde est beau, bronzé et souriant.

Pakula Oui. C'est la société américaine poussée à son paroxysme... Je crois que j'ai surtout quitté Hollywood pour New York parce que je trouvais que ma vie sociale et ma vie professionnelle interféraient un peu trop. Tous les gens qui font des films finissent par ne plus se recevoir qu'entre eux. C'est un cercle fermé. On ne voit plus la vie. Je pense que les metteurs en scène plus jeunes qui vivent à Hollywood puisent davantage dans les souvenirs qu'ils gardent des films qu'ils ont vus ou dans leur imagination d'enfant que dans la vie. Derrière des hommages volontaires à des hommes de cinéma qui les ont marqués, il y a beaucoup d'hommages inconscients... Je n'ai rien contre, mais il me semble qu'un film, de même qu'un roman ou n'importe quelle œuvre d'art, doit être le reflet de la vie. Ce qu'ils font est souvent le fruit de références, de souvenirs des films qu'ils ont aimés. Ils voient la vie en réflexion sur un écran !

Lui Vous voulez dire que leur approche est totalement différente de la vôtre ?

Pakula Non. Je veux dire que nous avons des imaginations différentes. Mais ce que je trouve remarquable chez Steven Spielberg, c'est que, bien qu'il soit attaqué par beaucoup de gens qui l'accusent de faire du commercial, son imagination est formidablement proche de celle de centaine de millions de gens ! Il joue le jeu de ses fantasmes. Il ne cherche pas à tricher et à chaque fois qu'il réalise un film, il se fait plaisir. C'est un superbe artisan de cinéma. Il a un authentique génie populaire. D'autres ont essayé de faire le même style de films parce qu'ils pensaient qu'ils réussiraient commercialement. Cela n'a jamais marché ! Parce que lui est sincère.

Lui C'est donc pour voir vivre les gens que vous avez décidé d'habiter New York ?

Pakula Disons pour voir vivre d'autres gens que ceux qui font des films. Les amis que j'ai maintenant ne sont pas nécessairement dans le cinéma. Je n'ai jamais autant parlé à Francis Coppola qu'à la conférence organisée par Jack Lang ! Parmi les metteurs en scène je vois très souvent Sidney Lumet, Arthur Penn, Sidney Pollack. Mais beaucoup de mes amis ne sont pas des metteurs en scène. Je vois souvent William Styron qui est devenu un ami. Je fréquente beaucoup d'écrivains ou de gens qui sont très loin du monde du cinéma. J'ai envie de réaliser des films intimistes, plus proches de la vie telle qu'elle est vécue que de la vie telle qu'on décide de la montrer. Je suis passionné par les témoins d'une époque spécifique, comme c'est le cas pour Le choix de Sophie. Je crois que j'ai atteint un stade où j'ai maintenant envie de regarder derrière moi et d'essayer de comprendre tous les mystères qui restent à la traîne...

Lui Grande ambition !

Pakula Je sais que ce que je dis est dangereusement prétentieux mais n'allez pas imaginer que j'ai envie de me cantonner dans de sombres drames psychologiques. Cela peut très bien donner une comédie ! Simplement, je pense qu'il y a des œuvres que l'on considère comme ratées qui renferment infiniment plus de talent que d'autres qui ont été saluées comme des succès !

Lui Vous n'allez pas me dire que vous avez décidé de fuir le succès !

Pakula N'allons pas jusque là. Mais j'ai envie de prendre mon temps, réfléchir, écrire... Vous savez, j'ai toujours voulu être metteur en scène, mais j'ai commencé par le métier de producteur. J'ai réalisé mon premier film à quarante-deux ans. C'était Pookie, avec Liza Minelli. Maintenant, à plus de cinquante ans, je viens d'écrire mon premier scénario : c'est l'adaptation du Choix de Sophie. Le temps qui me reste, je veux l'utiliser à essayer de répondre à plein de questions... A avoir une approche plus subjective de mon métier.

Lui Maintenant vous avez envie d'écrire vos prochains films, non ?

Pakula C'est vrai que l'écriture me passionne et que, si je le peux, si j'ai suffisamment de talent, j'écrirai mes prochains films moi-même. Le choix de Sophie m'a donné ce courage. (Il rit) Cela, dit, après vous avoir livré mes nobles ambitions, vous lirez dans un journal que je vais réaliser La guerre des Etoiles n° 4 ! Mais non, je ne le crois pas...

Propos recueillis au magnétophone par Jean-Pierre Richard.



NOUVELLE :
QUI ORDINE... PAIE LES POTS CASSÉS...

Il est de son temps, l'ordinateur fait partie de sa vie. Il en joue avec brio. Un jour, c'est fatal, l'ordinateur lui joue un tour à sa façon...

ORDINA**TUEUR**

Sitôt éveillé, ce matin-là, Georges n'eut qu'une hâte, s'installer au pupitre de

Il effleura la touche et fit apparaître sur l'écran la silhouette de Jesse Owens, un champion légendaire, et sa propre silhouette au troisième couloir...

son nouvel ordinateur, livré la veille au soir. Il l'avait placé au pied de son lit, pour ne pas le quitter des yeux. Comme font les enfants avec leurs jouets neufs.

Il faut dire que Georges avait toujours été passionné par ces instruments qu'il connaissait depuis sa naissance. Le boulier électronique suspendu à son berceau fut la première image qu'il parvint à percevoir. L'école maternelle qui l'avait accueilli plus tard fut pour lui une sorte d'Eden peuplé d'écrans, de claviers, de touches de toutes les couleurs. En tapotant çà et là, c'est grâce à eux qu'il avait appris à lire, à faire ses premières additions. Sans qu'il eut à utiliser une plume ridicule, son B.a.-Ba maladroit s'inscrivait en lettres lumineuses. Et toute la littérature du monde avait ensuite défilé sous ses yeux, en caractères jaunes sur fond bleu.

Mais alors que la plupart de ses condisciples, une fois leurs études terminées, avaient pris en horreur ces machines, Georges, tout au contraire, leur avait voué une sorte d'affection. Bien plus, il s'était attaché à étudier leur histoire depuis les origines. Sa vidéothèque contenait à peu près tous les ouvrages qui leurs avaient été consacrés.

Il connaissait par cœur les noms de ces explorateurs géniaux qui, de découvertes en découvertes avaient contribué à leur évolution. Niklaus Wirth, par exemple, qui avait inventé le langage "Pascal" que Georges utilisait depuis sa prime jeunesse.

Il n'ignorait pas pour autant le Cobol et les progrès accomplis par les Chips, les Puces, les Bytes ou le Ram-Rom. Quant aux mémoires "à bulles", il jonglait littéralement avec elles. Durant ses heures de loisir, Georges visitait les antiquaires, les brocanteurs. Il découvrait d'antiques machines grêlées de rouille. La plupart, nées avant l'ère de la miniaturisation, étaient aussi monstrueuses que des armoires normandes. Si bien qu'elles envahissaient peu à peu son studio. Le soir venu, il les mettait en marche l'une après l'autre. En flattait les touches. Caressait les écheveaux de fils comme on le fait d'une chevelure. Les diodes clignotantes lui semblaient aussi superbes qu'un ciel d'été. Il s'endormait alors, bercé par ce ronflement qui emplissait la pièce, tendre et léger comme une respiration aimée.

Mais c'était le tout dernier modèle que Georges contemplait à cet instant du bord de son lit. Modèle qui serait d'ailleurs périmé dans quelques semaines ou quelques mois. Les générations de computers se succèdaient, en effet, à un rythme de plus en plus rapide. Qu'importe, les caractéristiques de celui-ci convenaient à Georges. Et il en frôlait déjà le clavier du plat de la main, à la façon d'un pianiste se disposant à faire des gammes. Il eut, cependant, un instant d'inquiétude lorsqu'il aperçut à l'angle du pupitre un petit insecte qu'il reconnut aussitôt. Traînant un abdomen rebondi, rouge, piqueté de taches bleues. Pourvu d'une tête en forme de vrille, encadrée par deux pinces coupantes, ce lointain descendant des termites, apparu il y a quelques années, ne se nourrissait que de matières plastiques et de composants électroniques. Georges supprima la bestiole puis, après avoir démonté la carrosserie de l'appareil, se livra, fébrile, à un examen minutieux. Armé d'une lampe torche qu'il tenait de son grand-père, il scrutait les moindres recoins et ne découvrait aucun hôte indésirable.

Rassuré, Georges décida de commencer sa journée par une séance de jogging. Jogging un peu particulier puisqu'il avait choisi de courir un cent mètres en compagnie de quelques sprinters célèbres. Il effleura la touche "Simulator" et fit apparaître sur l'écran la silhouette fuselée de Jesse Owens — un champion légendaire qu'il avait découvert dans une encyclopédie de l'athlétisme. Il l'installa au premier couloir avec, à ses côtés, Benny Ray Smith, Jim Hines, Charlie Greene, Steve Williams qui avaient détenu, eux aussi, le record du monde. Enfin Georges fit apparaître sa propre silhouette au départ du troisième couloir. Encadré par de tels champions, il avait quelque chance, pensait-il, de réaliser une estimable performance. Le starter donnait alors le départ et, sur l'écran, les six silhouettes s'ébranlèrent à longues foulées. Le rayon laser, qui interprétait à la fois les contractions musculaires de Georges et son rythme cardiaque, fit son office. Dès les premiers cinquante mètres, il apparut qu'il ne possédait pas la forme olympique... et malgré ses efforts, il terminait largement distancé. Toute honte bue, Georges se promit de ne se mesurer désormais qu'à des recordmen juniors ou, pire... à des recordwomen. Recordwomen! Recordwomen! répététait-il. Car, à ce mot, il venait d'évoquer Sylvia. Sa recordwoman personnelle, en quelque sorte... Il l'adorait.

Elle se trouvait pour quelques jours encore à Saint-Tropez. Petit port autrefois fameux qu'englobait aujourd'hui l'agglomération niçoise. Georges composa le code de Sylvia, appuya sur la touche "Space", et le rayon se lança à sa recherche. En quelques dizièmes de secondes, il la découvrit. Elle apparut sur l'écran, féline. Nue comme les filles de Lui. Ses jambes effilées, interminables, s'allongeaient sur le sable. Et Georges sourit en apercevant la petite cicatrice qui avait laissé sur son genou droit une mince ligne blanche. Car elle était hâlée jusqu'à l'extrême pointe, turgescente, de ses petits seins ronds. Dès qu'elle eût perçu le signal de Georges, Sylvia écarta de sa main la longue mèche brune qui masquait presque complètement la moitié droite de son visage. Elle baissa la tête. Ce regard en dessous, elle le savait, faisait pétiller les nitescences de ses yeux de fauve. « Tu me manques beaucoup, tu sais » soupira-t-elle. Elle y ajouta, comme par distraction, une moue amoureuse qui fit apparaître entre ses lèvres roses un petit bout de (Suite page 158.)





ANNE PARILLAUD

Elle était apparue
sur la pointe des pieds
dans l'Hôtel de la plage,
de Michel Lang.
Puis du bout des lèvres
dans Girls, de Just Jaeckin.
Silhouette déliée fugitive,
trop vite entrevue,
mais assez présente
pour qu'on ait envie d'en voir,
d'en savoir davantage.
Ravissant visage
de rêve inscrit
à jamais sur le fameux
écran noir
de nos nuits blanches.
Deux petits tours
et puis s'en serait allée
Dieu sait où si Alain Delon,
l'œil à l'affût,
ne l'avait distinguée et élue.
Et Anne Parillaud,
qui avait jusque-là envisagé
le cinéma sous les traits
d'un aimable passe-temps
ou d'une récréation plaisante,
plongea coup sur coup.
Le cinéma avait une âme,
le cinéma
avait un maître : Alain Delon.
Un tir groupé :
Pour la peau d'un flic
et Le battant.
Films durs, films âpres,
films d'hommes où la jolie
fleur s'épanouit.
En vedette. Et, miracle,
déjà star.







DOCUMENT DU MOIS

Dans la Pologne rouge de Jaruzelski, tout n'est pas rose, forcément. Mais la résistance s'est organisée. Et quelques petits malins aussi. Comme partout, des circuits parallèles se sont mis en place, des marchés noirs fleurissent. Avec plus ou moins de réussite. Lui est allé voir ce qui se passe sous le manteau à Varsovie et ailleurs.

LA POLOGNE SOUS LE MANTEAU

A Poznan — cinquième ville de Pologne —, on vous montre, sur les hauteurs du parc de la Citadelle, des bicoques auxquelles il manque presque toujours quelque chose pour donner une impression de confort ou d'achèvement. Des murs en parpaing sans revêtement, des ouvertures béantes, un pan de toit sans couverture dont la charpente ne résistera pas aux rigueurs de l'hiver. Même quand la maison est terminée, quand la cheminée fume et quand une Mercedes, de préférence diesel, stationne devant le perron, il est rare que l'on n'aperçoive pas une grand-mère emmitouflée remuant la terre d'un jardinet miteux pour en extraire quelques tubercules. Parfois, des canalisations qui ne mènent nulle part, des bétonnières rouillant entre quatre murs interrompus à mi-hauteur, témoignent péremptoirement de la fermeture prématurée d'un chantier. C'est là, dans ce décor inachevé, que vivent côte à côte, en frères ennemis liés par une communauté de privilèges et une réciprocité de combines, les cadres de la nomenklatura locale et les débrouillards du secteur privé.

Avant que Solidarité, durant la brève période de son existence légale, ne vint y mettre le nez, ce quartier connaissait une grande animation. A

Gros trafics et petites combines dans le dos de Jaruzelski.


PAR JEAN ROLIN

A cinquante dollars la passe à Gdansk (cent à Varsovie), soit deux à quatre mois d'un salaire moyen, la prostitution est l'activité la plus lucrative de Pologne !

coups de fausses factures, de certificats de complaisance, de matériaux détournés, de travail au noir, les profiteurs du régime s'y faisaient construire en un tournemain ces maisons mal-foutues, flanquées de clapiers et de carrés de choux, qui ne vous font sourire que si vous avez depuis longtemps perdu l'habitude de vous tasser à trois générations dans un deux-pièces-cuisine. Le syndicat plaça quelques boules dans ce jeu de quilles : sous sa pression, on dut ouvrir quelques enquêtes, mettre au jour quelques scandales — et à l'ombre quelques combinards trop ostensibles. D'où ces ébauches prématurément tournées ruines, ces maisons auxquelles il manquera toujours un toit, ce qui n'empêche pas les voisins, plus heureux ou plus malins, de vivre bien au chaud à l'abri du leur... Depuis l'instauration de l'état de siège, pour se donner une image de rigueur, le gouvernement prélève de temps à autre dans ce milieu quelques boucs émissaires. Bien que l'Etat donne lui-même l'exemple de tels procédés — par exemple en revendant au prix fort, avec la mention « Bon pour les enfants », une sorte de chester gratuitement fourni par un organisme étranger au titre de l'aide alimentaire —, il livre en pâture à l'opinion quelques responsables du commerce d'Etat convaincus d'avoir recyclé des marchandises dans le privé, quelques fonctionnaires complaisants ou quelques trafiquants du marché noir. La télévision s'appesantit sur d'horrifiantes images de tripots clandestins démantelés par les fins limiers de la milice : gros plan sur la roulette et le tapis vert jonchés d'énormes coupures. (Puis le même programme enchaîne sur des photos de pin-up dans des poses lascives, et le téléspectateur, endormi par le ronron du commentateur, croit qu'il s'agit cette fois d'une saisie de littérature pornographique, opérée peut-être dans le même repaire de la débauche. Eh bien pas du tout, tant il est vrai qu'en Pologne il ne faut jamais se fier aux apparences : ces gaudrioles sont tout ce qu'il y a de plus officielles, démocratiques et populaires, elles ornent le nouveau calendrier mis en vente dans tous les kiosques, et lancé par une campagne télévisée qui en France ferait peut-être avaler leurs cravates à pois aux pères-la-pudeur du grand parti des travailleurs. Il y a donc, en Pologne, des gens qui gagnent assez de fric pour le flamber à la roulette, et qui, pour la plupart, ressortissent ce qu'il est convenu d'appeler "l'initiative privée". Mais à quoi bon gagner de l'argent, dans un pays où apparemment il n'y a rien à acheter ? Va pour les devises, avec lesquelles on peut se procurer à peu près tout ce qui est inavouable autrement : non seulement du Chanel N° 5, des collants Dim, des cigarettes américaines, de la bouffe, du bordeaux et du champagne dans les magasins Pewex, mais des pièces de rechange pour le matériel agricole et des appartements clés en mains. Il court à ce propos une étrange histoire à Gdansk, le grand port de la Baltique, la ville de Lech Walesa et des chantiers Lenine : lorsqu'il y a quelques années, on mit en vente les appartements, payables en devises, d'une tour toute neuve, ils furent raflés en un rien de temps par les prostituées, nombreuses dans cette ville portuaire, et les seules à disposer de dollars en quantités suffisantes. A raison de cinquante dollars la passe à Gdansk — cent à Varsovie —, soit de deux à quatre mois d'un salaire moyen au taux réel du zloti, la prostitution est certainement de très loin l'activité la plus lucrative en Pologne. Mais que peut-on faire avec des zlotis, même de montagnes de zlotis ? Il y a bien des denrées contingentées dans le commerce d'Etat — ainsi la viande et la charcuterie (2,5 kilos par mois et par personne), le beurre (500 grammes), le sucre (1,5 kilo) l'alcool (1/2 litre), la lessive (300 grammes), le savon (100 grammes) et quantité d'autres produits, depuis les chaussures jusqu'à l'essence —, que l'on peut généralement se procurer à des prix astronomiques au marché noir. Au bazar Rozyckiego, dans le quartier de Praga, à Varsovie, on trouve aussi du canard ou des œufs à sept ou huit fois leur prix dans le commerce d'Etat, des cassettes des Pink Floyd ou de Ac/Dc à 600 zlotis, des jeans à 5 000 zlotis, des vestes de mouton retourné de 60 à 80 000 zlotis, soit de six à huit mois d'un salaire moyen. A Poznan, où se tient chaque week-end, au bord de la Warta, un grand marché de véhicules d'occasion, on peut acheter une Cx diesel de 1979 pour deux millions et demi de zlotis, soit près de vingt ans d'un salaire moyen... La possession d'une grande quantité de zlotis permet aussi d'arrondir les angles d'une existence autrement pleine d'aspérités : par exemple en arrosant le portier qui vous refuse par principe l'entrée d'un restaurant, le milicien qui à tout hasard menace de vous retirer le permis — ou, plus grave, votre licence de taxi — sous prétexte d'un douteux excès de vitesse, ou le pompiste qui, du coup, oubliera de tamponner votre carte de rationnement. Autrement, les riches en zlotis ont toujours la ressource de flamber, dans les quelques lieux où il est possible de se donner l'illusion du luxe en jetant l'argent par les fenêtres. Chaque grande ville compte ainsi deux ou trois restaurants où, sous les plafonds à caissons, les massacres de cerfs et les lustres de pacotille, on peut claquer en une soirée un mois de salaire moyen en bâfrant un chateaubriand moëlleux montés sur canapé, en buvant d'honnêtes vins hongrois, du champagne roumain, ou un horrible mousseux embouteillé à Nancy et étiqueté Soir de Paris. Quelquefois l'ordinaire est relevé d'un spectacle ollé-ollé empruntant au répertoire le plus classique du genre : nuits de Chine, harem en folie, ou même de pseudo-écolières à jupes plissées, cartables et petites nattes, se déshabillant intégralement avec toutes sortes de simagrées dont on ne saurait dire si elles excitent beaucoup les spectateurs. Dans (Suite page 74.)



DARIO MORALES: TOUT FEU, TOUT FEMMES

Peintre et sculpteur né en Colombie et installé à Paris depuis 1968, Dario Morales a toujours manifesté un appétit d'ogre pour les formes féminines. Obsédé par la beauté, amoureux des femmes, de toutes les femmes, il les déshabille des yeux, les caresse du regard, les jauge, les soupèse, les tâte. Pour mieux les recréer, les modeler, et les coucher dans ses toiles, les pétrir dans la glaise et rester ainsi en leur compagnie, tête-à-tête de tous les instants. Femmes faciles, consentantes, prêtes à l'outrage, ou femmes lointaines, inaccessibles, il les aime toutes et elles passent toutes entre ses mains. Créateur inspiré, poursuivi, pourchassé, habité, hanté par ses modèles, Morales a exposé récemment à la Galerie Aberbach, sur Madison Avenue à New York, et vient également de planter son décor au Musée d'Art Moderne de Bogota. Les lauriers de la gloire nimbent le front de notre artiste, érotique comme Degas, sensuel comme Rodin…



120 F

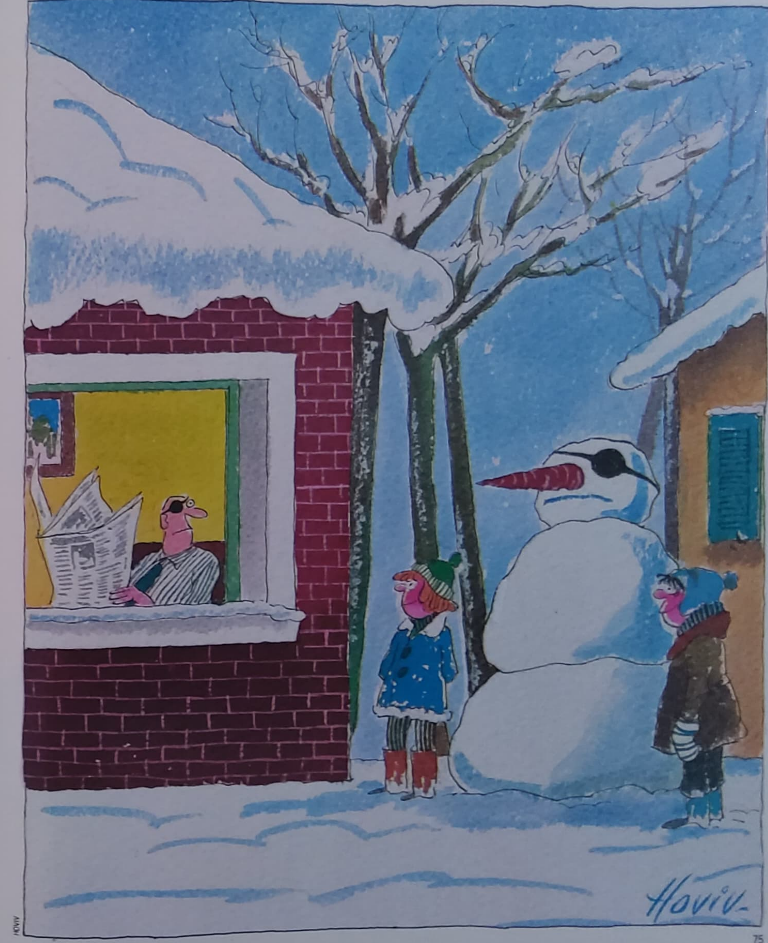
Les cheminots, aux applaudissements du public, ont détourné un wagon de porcs destinés à l'Urss pour le remplacer par un wagon de cailloux...

(Suite de la page 66.) l'intervalle de ces exhibitions, généralement, un couple de chanteurs de charme roucoule pour inviter les dîneurs à des danses digestives. Pour comble, toutes ces misères évoquent irrésistiblement la province américaine, la poésie du samedi soir dans une sous-préfecture en Alaska. A Varsovie, le night-club de l'hôtel Europejski propose l'un des spectacles les plus délicieusement ringards, et le dancing Kongressova l'un des plus rigolos. Tout le charme du spectacle, à Kongressova, vient de ce que ces caleçonnades vous sont présentées dans un décor grandiose, parmi les ors et la pourpre, au sous-sol de ce vertigineux palais de la Culture et de la Science offert par Staline au peuple polonais, et voué en principe aux célébrations prolétariennes. Enfin, toujours à Varsovie, le comble du chic, sous l'état de siège, c'est de s'offrir un zeste de dissidence légale. A la périphérie de la ville, en face du Trianon du roi Sobieski, le restaurant-cabaret de Wylanow affiche ainsi l'une des anciennes stars de la contestation aujourd'hui réduite à ce rôle assez poignant de bouffon officieux : devant un inoffensif public de nouveaux riches, Pietrzak brocarde chaque soir le système dans les limites que ce système lui impartit, ce qui ne l'empêche pas d'être souvent drôle ou grinçant, qu'il raconte la célèbre histoire du casse au musée d'Auschwitz — le seul endroit en Pologne où l'on trouve en grandes quantités des chaussures d'enfants —, ou comment il fut assez bête pour revenir des Etats-Unis après l'instauration de l'état de siège.

Dans ces hauts lieux de la vie nocturne, un observateur averti, reconnaît aisément les "privés" à un certain mauvais goût ostentatoire — qui contamine aussi bien les sapes des messieurs que les permanentes des dames —, à des façons de m'as-tu-vu qui contreviennent à toutes les règles polonaises de la bienséance. Ces privés, condamnés par le système à proliférer dans les marges, traînent d'ailleurs après eux, sauf exception, une réputation assez fâcheuse de profiteurs de guerre. Officieusement, deux millions de personnes environ émargent au secteur privé, non compris les paysans. Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ? En gros, associés ou non à des capitaux étrangers, ils bouchent tant bien que mal les trous d'une économie étatisée particulièrement spongieuse, et incapable de satisfaire les besoins de la population.

A Poznan, la rue Polwiejska offre en raccourci un panorama de leur activité. Dans les cours, des petits ateliers équipés de bric et de broc fabriquent toutes sortes d'articles disparates que l'on retrouve, sur la rue, exposées dans des vitrines également exiguës : du mobilier, de la vaisselle, des lampes, des vêtements — parfois traîtreusement estampillés de labels Levi's ou Wrangler —, des robes de mariées, des ustensiles de cuisine, des produits alimentaires un peu sophistiqués, du moins au regard de critères polonais, comme le ketchup ou les jus de fruits, des jouets rudimentaires (Mickey et Donald d'une facture un peu gothique, soldats de plomb, tanks en bois, Rubik's cubes de fabrication artisanale dont les rouages doivent se gripper dès le troisième usage), des effigies du pape en bas-relief, des pièces de rechange pour automobiles cousues-main, et même de l'art nègre tel qu'on le conçoit en Posnanie. Toutefois ces ateliers et ces échoppes ne représentent que la partie émergée de l'"initiative privée". Car dans cet univers en trompe-l'œil, d'où le chômage est officiellement banni mais où presque personne ne peut vivre de son salaire, quantité de gens exercent un second métier, au noir, en plus de leur activité officielle ou au sein même de cette activité : les ouvriers sortent du matériel de l'usine — notamment des outils — pour le revendre aux paysans ou le leur échanger contre des vivres ou de la gnôle, les mineurs qui ont des facilités pour se procurer de l'équipement électro-ménager, écoulent des réfrigérateurs ou des machines à laver, les ingénieurs assurent en douce le service après-vente de ces équipements, les restaurateurs ou les commerçants étatisés détournent de la viande pour la refourguer au détail, et ainsi de suite. Quant aux médecins qui, dans les hôpitaux — où les soins sont en principe entièrement gratuits —, gagnent des salaires de misère, ils se rattrapent en faisant de la clientèle à domicile, en acceptant les cadeaux en nature de malades reconnaissants. Voire, pour les moins scrupuleux, en se faisant payer en espèces pour prodiguer des soins de meilleure qualité. Ainsi une intervention chirurgicale un peu délicate, officiellement gratuite, peut-elle en fait revenir à plusieurs dizaines de milliers de zlotis. A l'instar de ce que l'on observe dans les économies de tiers-monde, le bricolage, le détournement, le court-circuitage, sont tellement universels qu'il est au bout du compte impossible de tracer précisément les limites de l'initiative privée, qui dans son acception la plus large recouvre simplement les multiples aspects du système D : les cheminots qui, aux applaudissements du public, détournent un wagon de porcs à destination de l'Urss pour le remplacer par un wagon de cailloux, le professeur de faculté qui pratique dans sa salle de bains l'élevage intensif de fox-terriers (de vingt-cinq à trente mille zlotis le chiot avec pedigree sur le marché de Poznan), l'étudiant qui en quelques semaines récolte plusieurs centaines de milliers de zlotis en organisant des projections pirates d'Emmanuelle sur vidéocassettes, font-ils ou non partie du "secteur privé" ?

Ce qui est certain c'est que l'état de siège, en chassant des universités les étudiants mal-pensants, en privant de leur emploi ouvriers, ingénieurs, journalistes ou professeurs soupçonnés de conserver des liens avec le syndicat dissous, a considérablement grossi les rangs du secteur privé : aujourd'hui, il n'est pas rare en Pologne (Suite p. 148.)



HOVIV



Lady Do: le "clou" de Trafalgar

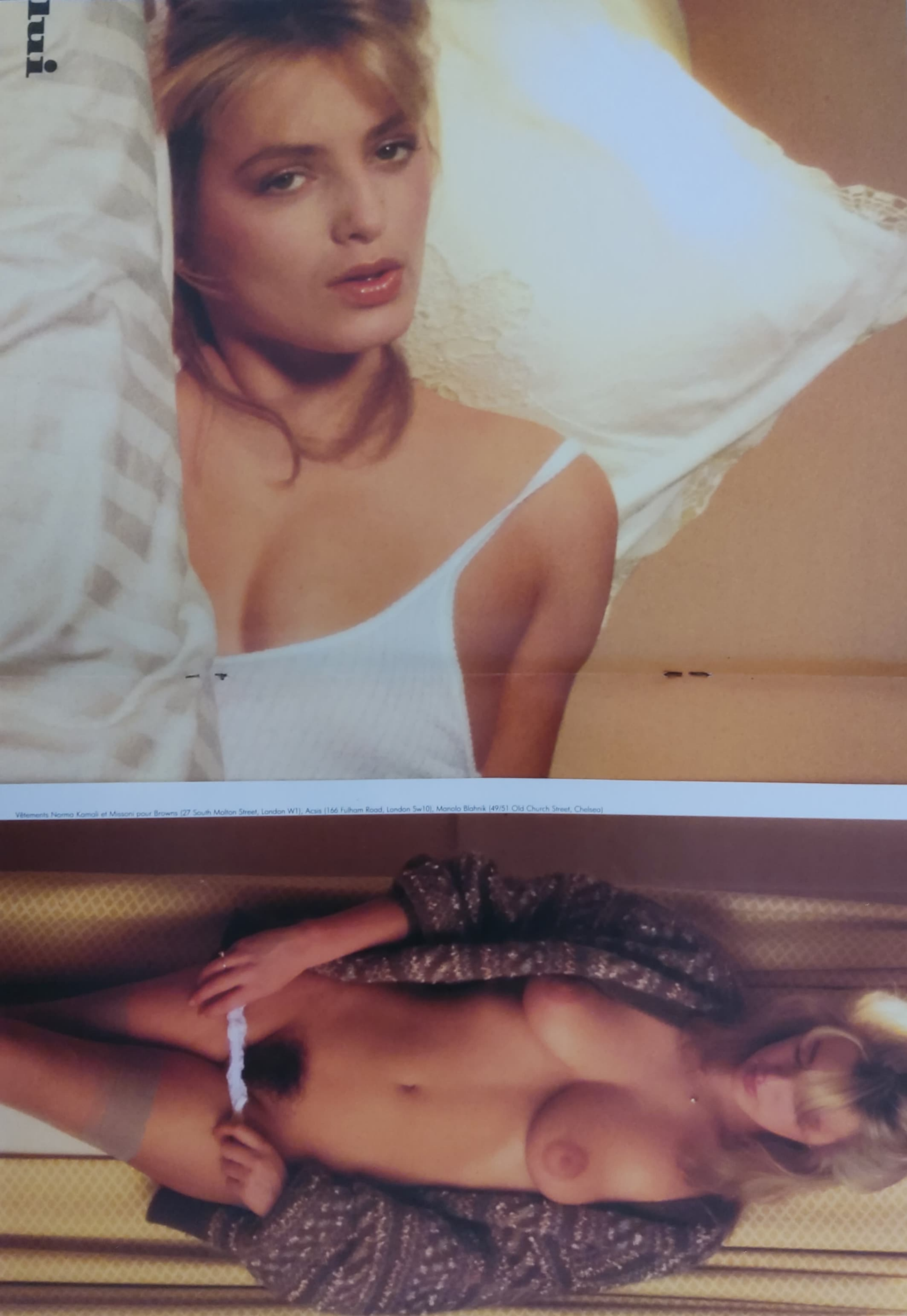
Secrétaire à Buckingham, c'est déjà le pied à l'étrier, pour Lady Do. Elle n'est évidemment pas encore aussi célèbre que son illustre (presque) homonyme. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir à son actif quelques émeutes entre Trafalgar et Piccadilly…











Vêtements Norma Kamali et Missoni pour Browns (27 South Molton Street, London W1). Acsis (166 Fulham Road, London Sw10). Manolo Blahnik (49/51 Old Church Street, Chelsea)

Un jeune homme va voir son médecin et dit :
« Docteur, l'un de mes amis a couché avec une fille douteuse. Il a peur d'avoir attrapé un herpès ou une maladie de ce genre. Mon ami est très inquiet. Que doit-il faire ? »
Le médecin répond :
« Ouvrez votre braguette et montrez-moi votre ami ! »



Le patron demande à sa nouvelle secrétaire :
— Connaissez-vous la différence qu'il y a entre une salade niçoise et une pipe ?
— Non, dit la fille.
— Alors, allons déjeuner !

Après un accident de la route, un homme subit une longue opération. Le chirurgien qui assiste à son réveil, dit :
« J'ai une mauvaise nouvelle et une bonne, pour vous. La mauvaise nouvelle d'abord : je vous ai amputé des deux pieds. »
L'opéré blêmit, gémit, puis dit :
« Et la bonne nouvelle ? »
— Votre voisin de chambre voudrait acheter vos chaussures.

Au Paradis, Jésus rencontre un vieil homme triste, affalé sur le sol. Il s'approche de lui et dit :
« Tu es ici au Paradis. Tu devrais être heureux. Qu'est-ce qui ne va pas ? »
Le vieil homme explique :
— Sur la Terre, j'ai perdu un enfant, un garçon, alors qu'il était encore jeune. Je pensais pouvoir le retrouver au Paradis…
— Quel était votre métier ? demande Jésus.
— Menuisier, dit l'homme.
— Papa ! s'écrie Jésus.
— Pinocchio ! s'exclame le vieil homme.



SOURIEZ-LUI

Connaissez-vous l'histoire du sadique qui a offert à Ray Charles des billets pour aller voir Marcel Marceau ?



Au café, un client observant son whisky-on-the-rocks, dit :
« Tiens ! un glaçon avec un trou au milieu ! »
Son voisin de table remarque :
« Qu'est-ce que ça a d'étonnant ? J'en ai bien épousé un. »

Chez le psychanalyste, une patiente décrit un rêve :
— Et alors, la tour Eiffel m'est apparue…
— Symbole phallique, dit le médecin. La tour Eiffel, c'est le phallus…
— Qu'est-ce qu'un phallus ? demande la dame
— Eh bien, dit le psychanalyste, le meilleur moyen de vous l'expliquer, c'est de vous en montrer un.
Le médecin ouvre sa braguette…
— Ah bon, dit la patiente, c'est simplement une bite en plus petit !

Question : Quelle différence y a-t-il entre un mari et un amant ?
C'est le jour et la nuit !

Un touriste américain obtient une audience auprès du pape. Au cours de l'entrevue, il demande :
« Connaissez-vous l'histoire des deux Polonais qui… »
Le Saint-Père l'interrompt :
« Mon fils, dit-il, je vous rappelle que je suis moi-même polonais… »
Le touriste réfléchit et dit :
« Dans ce cas, je vais vous la raconter très len-te-ment. »



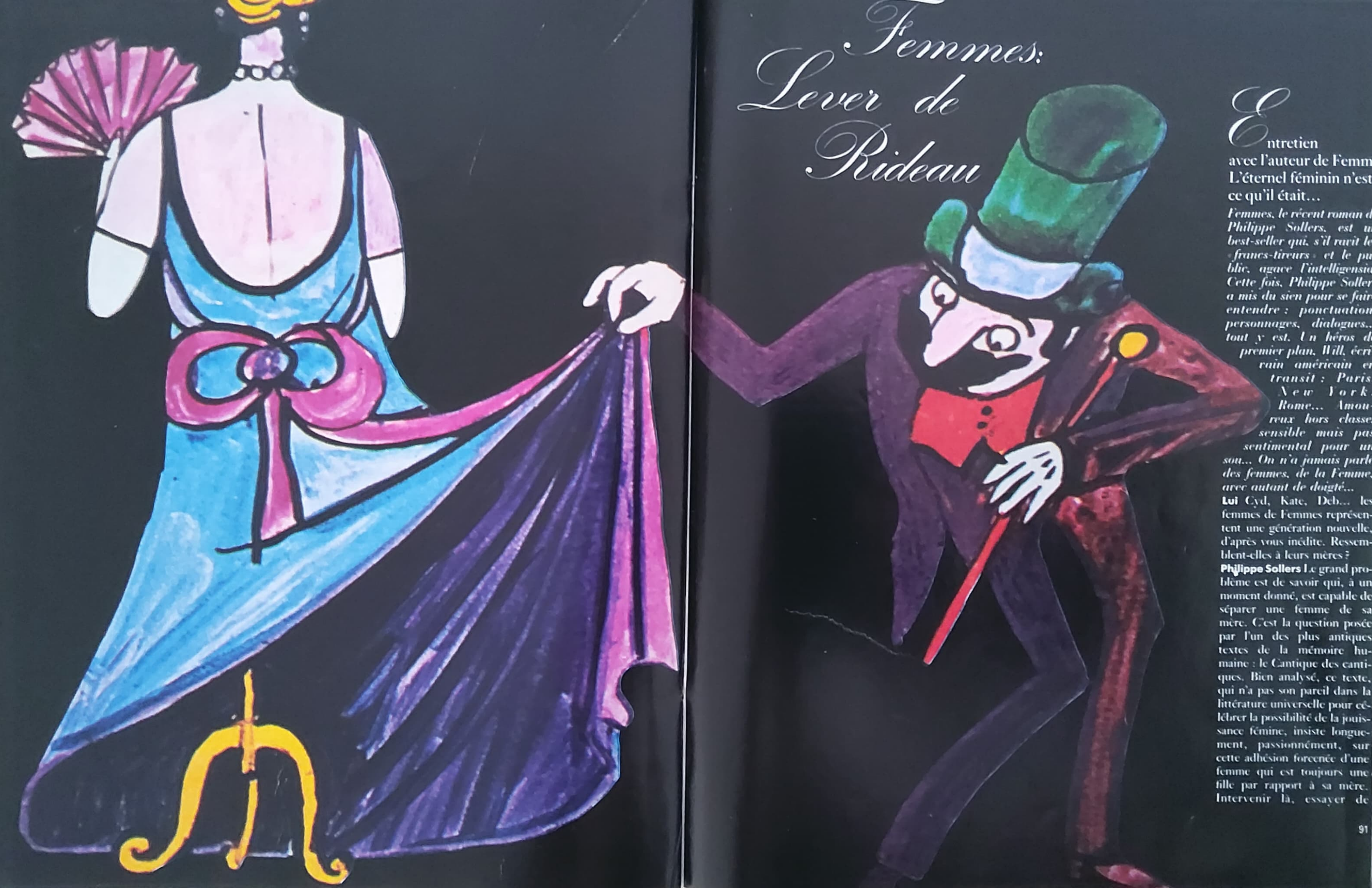
Dans un bar, un Belge et un Français regardent à la télé le journal de 23 h. Le premier reportage montre une femme, au premier étage de la tour Eiffel, qui menace de se suicider en se lançant dans le vide.
— Je te parie 500 francs, dit le Belge, qu'elle ne va pas sauter.
— Pari tenu, dit le Français.
A peine le Français a-t-il parlé que la femme saute et s'écrase au sol. Le Belge sort un billet de 500 francs et le tend au Français qui refuse, disant :
— Non, c'est pas la peine. J'ai triché. J'ai déja vu ce reportage au journal de 20 h.
— Moi aussi, dit le Belge, mais je n'aurais jamais cru qu'elle saute une nouvelle fois trois heures après !

Question : Quelle différence y a-t-il entre un homme et une femme ?
Réponse : La différence entre… et sort.

Chers lecteurs, souriez-nous. Envoyez-nous vos meilleures histoires drôles, à condition qu'elles soient inédites. Lui vous adressera un chèque-sourire de 50 francs pour chaque histoire publiée. Au cas où nous recevrions deux histoires identiques, seule la première exprimée, le cachet de la poste faisant foi, sera primée.

EMPLACEMENT REISERVE

COMME PREUVE DE LA VIRGINITÉ DE L'ÉPOUSE, DANS CERTAINS PAYS ARABES, APRÈS LA NUIT DE NOCE, L'EXPOSITION DU DRAP... AVEC LES TRACES DE SANG DE LA DÉFLORATION...
EXCUSEZ-NOUS MAIS ON A EU LA CHIASSE !
REISER



Femmes: Lever de Rideau

Entretien avec l'auteur de Femme
L'éternel féminin n'est
ce qu'il était…

Femmes, le récent roman d Philippe Sollers, est u best-seller qui, s'il ravit le « francs-tireurs » et le public, agace l'intelligensia Cette fois, Philippe Sollers a mis du sien pour se fair entendre : ponctuation personnages, dialogues... tout y est. Un héros d premier plan, Will, écrivain américain e transit : Paris New York Rome... Amoureux hors classe, sensible mais pas sentimental pour un sou... On n'a jamais parlé des femmes, de la Femme, avec autant de doigté...

Lui Cyd, Kate, Deb... les femmes de Femmes représentent une génération nouvelle, d'après vous inédite. Ressemblent-elles à leurs mères ?

Philippe Sollers Le grand problème est de savoir qui, à un moment donné, est capable de séparer une femme de sa mère. C'est la question posée par l'un des plus antiques textes de la mémoire humaine : le Cantique des cantiques. Bien analysé, ce texte, qui n'a pas son pareil dans la littérature universelle pour célébrer la possibilité de la jouissance fémine, insiste longuement, passionnément, sur cette adhésion forcenée d'une femme qui est toujours une fille par rapport à sa mère. Intervenir là, essayer de

« Tout le monde sait aujourd'hui que les femmes sont brutales, efficaces, précises...et que les hommes sont empêtrés dans des niaiseries ! »

une fille par rapport à sa mère. Intervenir là, essayer de couper ce cordon ombilical-là, c'est toute l'aventure.

Lui La famille? Le Cantique des cantiques se passe dans une famille...

Sollers Bien entendu. Mais il s'agit désormais de savoir comment vivre un vertige vertical en dehors de toutes les familles humaines. Pour vivre ce vertige, il faut couper les deux sexes de toutes leurs racines. Au navigateur imprudent, bonne chance!

Lui Cette perspective, c'est ce qui s'annonce ou ce que vous souhaitez?

Sollers Cette perspective ne s'annonce pas vraiment. Parce qu'au lien vraiment immémorial entre une fille et sa mère, qui elle-même deviendra mère en ayant une fille à son tour, à cette espèce de grande filiation à travers le temps et la reproduction de l'espèce, succède un nouveau réglage, c'est-à-dire la possibilité pour les femmes de choisir librement le moment où elles vont devenir mère. Et Femmes est le livre qui décrit cette mutation. Jamais les femmes n'ont eu à leur portée comme aujourd'hui la possibilité concrète, technique, technologique, chimique, d'intervenir directement dans cette affaire, disons depuis dix ou quinze ans, d'une façon un peu retardée pour la France mais déjà complètement marquée aux Etats-Unis.

Une femme à un moment ou à un autre, dans les tripotages qu'elle subit ici et là de la part des hommes ou d'autres femmes, peut choisir... le fait qu'elle va donner vie à un être humain. C'est ça la grande révolution moderne, et c'est pour cela qu'il faut s'étonner que personne ne nous en parle. Les romanciers devraient tous être sur le coup. Or, de quoi nous parlent-ils? De choses et d'autres... pas de ça! Donc l'interrogation que je pose à travers ce roman, c'est que chacun et chacune décrivent l'expérience suivante : qu'aujourd'hui dans la société développée dans laquelle nous sommes, le moment où la continuation de l'espèce va être décidée peut être un moment entièrement voulu comme tel. Or, si c'est un moment entièrement voulu comme tel, il représente le pouvoir des femmes, de plus en plus, mais d'une façon extraordinairement pathétique. Pour l'espèce humaine en général, c'est la mise en vie, c'est-à-dire la mort future d'un corps humain.

Est-ce que quelqu'un est conscient à ce moment-là que donner la vie, c'est donner la mort à quelqu'un? Faire exister quelqu'un pour sa mort... C'est ça, je crois, le drame moderne par excellence qui traverse absolument tous les appartements de toutes les grandes villes occidentales.

Lui Ce pouvoir des femmes, ça coïncide avec la disparition du père?

Sollers Ce qui est passionnant, c'est d'observer les femmes. Une force les meut, les agite, en dehors de toute autre considération. Une force qui est au-delà du langage, une force qui vient, pour ainsi dire, d'ailleurs. A travers les diverses péripéties érotiques qu'un homme peut vivre avec une femme et Dieu sait qu'elles peuvent être pimentées, il ne peut à un moment ou à un autre qu'écouter dans une femme la nécessité physique, sans justification. Vous savez qu'on est à l'époque où finalement l'origine de l'univers se laisse entrevoir comme une sorte d'explosion primordiale, qu'on appelle le big bang. On tourne ainsi autour de ce problème des forces fondamentales qui assurent à cet univers indéfiniment en expansion sa cohérence. Vous avez la gravitation, l'électromagnétisme, la force forte et la force faible — la force faible, en anglais "weak", d'où les fameuses particules W qui sont les bosons intermédiaires et qu'on vient d'étudier récemment. Eh bien si on arrivait à formuler une théorie générale qui unisse cette gravitation, cet électromagnétisme, cette force forte et cette force faible, on aurait enfin une théorie générale de tous les phénomènes physiques. Nous sommes au moment où, après des millénaires de mystification et de bla-bla, les femmes apparaissent comme nécessités de cette force. Et nous pouvons essayer, pour qui en a le courage, de les regarder en face. C'est ce que j'ai tenté dans ce livre : de regarder leur nécessité atroce et sublime qui consiste à répondre d'une force fondamentale mettant les corps en vie et les mettant à mort. Pour cela, pour les observer, il nous faut un narrateur qui n'ait pas froid aux yeux. Or, les narrateurs modernes, à part Faulkner sans doute, sont timides. Je les trouve en retrait de ce qui est en train de se dévoiler. Je trouve que les écrivains ne font pas leur travail, que les romanciers sont exotiques et provinciaux. Qu'il y a comme une bizarre castration universelle du récit. Peut-être est-ce voulu par la mise en place dévoilée de cette force physique? C'est dommage pour la littérature. C'est-à-dire pour la vérité.

Lui Will, le narrateur, est un homme singulier : il court autant de risques que les autres hommes au contact des femmes; toutefois, il vit en totale liberté, il ne se sent jamais coupable, il refuse d'entrer dans le jeu de la psychologie. Ni culpabilité ni angoisse. Que risquent donc les hommes au contact de ces femmes?

Sollers Les hommes sont très en retard. Ce qui leur arrive est normal. Ils sont empêtrés dans leur mère, eux aussi, et d'une façon encore plus dramatique que les femmes. Etre la mère d'une femme ou la mère d'un garçon, ce n'est pas la même chose. De même être le père d'une fille ou le père d'un garçon. Tous ces rôles qui ont été longtemps confondus se distinguent les uns des autres. Je trouve que les femmes sont maintenant très en avance mais qu'elles ne peuvent pas le dire. C'est ça qui m'intrigue : elles sont très en avance dans la réalité, très supérieures sur le plan du réalisme; mais dès qu'elles parlent, c'est quelque chose d'autre qui surgit, un voile, un déguisement idéologique ou « poétique ». Tout le monde sait aujourd'hui que les femmes sont brutales, efficaces, précises... et que les hommes sont empêtrés dans (Suite page 100.)



BRIDENNE



Des vêtements simples et de bon goût, pour veiller aux grains et parer aux embruns. Pour ceux qui chalutent ou bien chahutent du cap Gros-Nez à la baie des Dépassés.

CHALUT LES COPAINS !

(A gauche) Veste lin imperméabilisée Daniel Hechter, 1 150 francs; chemise Viyella Hollington, 295 francs; pantalon toile « 11 342 », 560 francs Halles Capone. *(Au centre)* Gilet toile + gilet matelassé Laplaud, 880 francs, Go Sport, Bon Marché; chemise Viyella Hollington, 295 francs; pantalon « Fishing » Daniel Hechter, 420 francs. *(A droite)* Gilet double face Daniel Hechter, 840 francs; Chemise Viyella Hollington, 295 francs; pantalon Daniel Hechter, 420 francs.







2 *(A gauche)* Manteau

(A droite) Pul

1 *(En haut, à gauche)* Pull irlandais pure laine Wellwear, 660 francs,
Abercombie, Fitch, Jacques Dereux; Salopette Lafont, 164 francs, Samaritaine; chaussettes laine Dd, 50 francs, Grands Magasins.
(Au centre et à droite) Salopettes Lafont, 164 francs, Samaritaine; chemises « Itinéraire » de Cacharel, 170 francs, Grands Magasins; chaussettes Dd.
lin huilé Marcel Laissance, 1 750 francs; écharpe Holligton, 200 francs; pantalon flanelle laine Cacharel, 410 francs, Galfa Club, Galeries Lafayette;
chaussettes laine Hot Sox, 50 francs, Abercombie, Fitch, Jacques Dereux.
(A droite) Le même qu'à gauche, avec pull irlandais rouge de Wellwear, 650 francs, Abercombie.
3 *(A gauche)* Pull irlandais, 540 francs. *(Au centre)* Veste irlandaise, 650 francs.
irlandais tricoté main, 750 francs, Hollington, Opox Rapax; chaussettes Dd, 95 francs, Grands Magasins; Salopettes Lafont, 164 francs, Samaritaine.
4 *(A gauche et au centre)* Veste Kabig (blanc et bleu), Castelbajac, 2 185 francs, Galfa Club, Galeries Lafayette; chemises « Itinéraire »
Cacharel, 170 francs, Grands Magasins; jeans Americanino, 219 francs, Gang.
(A droite) Chemise drap Castelbajac,
895 francs, Galfa Club, Galeries Lafayette; jeans Americanino, 219 francs, Gang; Concertina, Paul Beuscher.



(A gauche)
Ensemble Cerruti,
veste toile
imperméabilisée mat dos,
col cuir, 3 950 francs;
sweat-shirt
maille coton écru, 690 francs;
pantalon toile bleu, 500 francs.
(Au centre)
Ensemble Cerruti,
blouson toile
imperméabilisé mat,
empiècement cuir épaule, 1 950 francs;
tee-shirt coton mastic,
350 francs,
gilet cuir avec revers, 2 950 francs;
pantalon toile bleue, 500 francs.
(A droite)
Ensemble Cerruti,
gilet sans manches
toile imperméabilisée mat,
col capuche roulé, 1 500 francs;
combinaison zippée
toile imperméabilisée mat verte,
1 850 francs.
Cerruti, Popard,
Halphen, Hyppolyte.
Casquette de l'île d'Yeu, 55 francs;
chaussettes,
Hot Sox, 55 francs;
galoches Aux Armes de Bretagne,
340 francs,
Savetier de Rungis.
(Adresses page 167.)

« Quatre-vingt-dix pour cent des hommes sont désormais des pseudo-femmes. Il faut le savoir... »

(Suite de la page 92.) des niaiseries. En amour, les hommes sont littéraires. Les femmes sont commerciales. Or quand elles parlent, elles deviennent littéraires parce que le commerce réel n'avance qu'à travers un voile littéraire... mais elles n'y croient pas une seconde. Ce que j'admire le plus chez les femmes : leur réalisme. J'essaie de correspondre à leur réalisme.

Lui Deux voies s'offrent au héros de Femmes. La première, l'abstinence sexuelle; il la repousse. En revanche, la seconde, la dépense sexuelle, insensée et sans affect, il la joue à fond. Mais est-ce que tout n'est pas leurre dans cette affaire : aussi bien le piège sentimental que la mécanique sexuelle, sa répétition ?...

Sollers Je crois que les hommes sont en face d'un choix radical. Soit ils sont féminisés : la plupart. Et ils deviennent les toutous du matriarcart planétaire, ce qui est vérifiable à 90 %. Soit ils ont le choix héroïque entre la sainteté et le libertinage sans signification. Quatre-vingt-dix pour cent des hommes sont désormais des pseudo-femmes. Il faut le savoir. Dix pour cent ont l'autre choix.

Lui Sociologiquement, ça se répartit comment ?

Sollers Ça passe partout. Les classes sociales disparaissent. Middle-class planétaire.

Lui Quatre-vingt-dix pour cent d'hommes féminisés ! Les femmes le savent ?

Sollers Elles le savent mais elles ne sauraient pas comment le dire. Elles l'ont toujours su. Désormais, simplement, les moyens techniques sont là, à leur portée, pour qu'elles puissent jouer avec leurs mensonges propres. En fait, elles n'ont pas à le dire. Elles ont à être cette force fondamentale. C'est une mutation considérable.

Lui Le narrateur de Femmes a l'air de dire qu'elles ont voulu ça...

Sollers Elles ne l'ont même pas voulu. Elles suivent absolument leur ligne. Les femmes sont innocentes par définition. Elles n'ont pas à savoir quoi que ce soit. Elles sont absolument innocentes. Les hommes leur prêtent trop de savoir, trop de sensations, trop de tout ce que vous voudrez... Elles se défendent simplement de leur méconnaissance. Si vous reprenez ma métaphore physique, au fond, il ne se passe pas autre chose qu'une expansion. L'humanité aurait connu pendant quelques millénaires des problèmes de régulation interne et puis maintenant ça pourrait continuer sans problème. Et je crois qu'on y est. C'est-à-dire que l'histoire n'a plus de sens. Elle ne va nulle part. Il faut se reproduire... pour se reproduire de temps en temps. Il faut réguler le système tout simplement parce que l'espèce humaine a besoin de forme cet eczéma sur la surface de la planète qui elle-même fait partie des galaxies. Ça n'a aucune espèce d'importance. Toutes les crises que vous enregistrez, tous les bla-bla idéologiques, n'ont absolument aucune espèce d'importance, et ça, les femmes le savent.

Lui Si elles sont si en avance, que devient le malentendu entre les femmes et les hommes ? Il aurait donc toutes les chances de s'accroître ?

Sollers Le malentendu a toujours été complet, avec broderies autour. Il s'agit là d'une des choses les plus comiques qui aient jamais existé !

Lui Will dit des femmes qu'elles pensent l'homme comme déterminé, d'où leurs invitations à l'analyse. Il y a bien la même idée chez l'homme ?

Sollers Ce qui est paradoxal, c'est que deux êtres d'une espèce absolument différente se soient imaginé, se soient combinés pour imaginer qu'ils avaient quelque chose à faire ensemble. Le plus drôle, c'est qu'ils se racontent qu'ils sont de la même espèce alors qu'ils ne sont pas de la même espèce. Et se racontant qu'ils sont de la même espèce, ça fait une littérature, de l'art, des sentiments, la psychologie, etc. Cela dit, dans l'époque où nous sommes, dans les régions développées, on voit très bien que ça ne tient plus le coup et par conséquent vous avez affaire avec ce que j'appelle dans Femmes le Sodome et Gomorrhe International Council (Sgic). La séparation des sexes est désormais gérée d'une façon très nette. Vous avez deux contre-sociétés homosexuelles désormais tout à fait officielles, affirmées, qui tiennent, on peut le dire ainsi, le nerf de toutes les situations programmables, et puis... des attardés qui ne savent pas encore, les 90 %, qu'ils sont syndiqués au Sgic, sans le vouloir. Et c'est ça qui est intéressant. Parce qu'à mon avis l'être libre aujourd'hui, celui qui ferait l'expérience de sa propre négation — et pour faire l'expérience de sa propre négation, il faut la faire par rapport à quelqu'un qui vous nie — donc l'être libre, cet homme qui ferait l'expérience de sa négation par rapport à des femmes, n'existe pratiquement plus. Ce que je présente, à travers Femmes, c'est vraiment le dernier homme. Là, il y a une chose étonnante : dès qu'un homme en est un, il est le dernier...

Lui Une question sur le péché, quand même ! Le narrateur soutient que le péché ne porte pas sur le sexe, qu'il s'agit là d'une babiole, etc. On a pourtant la Bible, l'Ecclésiaste, Marie-Madeleine aux pieds du Christ ressuscité, à qui le Christ dit : « Ne me touche pas. » Or le péché sur le sexe fait sortir tous les diables de sa boîte : la convoitise, la concupiscence...

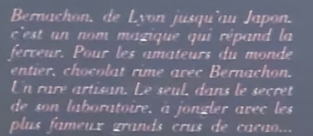
Sollers Là, nous revenons à cet épisode qui a fait écrire des bibliothèques, celui de la Genèse. Il y a là-dessus une formule de Kafka qui me paraît extraordinaire. Dans une lettre à Miléna, il évoque l'épisode du paradis terrestre où il est dit qu'il ne fallait pas manger du fruit de l'arbre du bien et du mal. Mais, dit Kafka, il n'a jamais été écrit qu'il était interdit de jouer avec. Par conséquent, l'assimilation hâtive, précipitée et passionnée de l'ingestion du fruit de l'arbre du bien et du mal à l'acte sexuel m'apparaît extrêmement bizarre. Cette réflexion de Kafka nous éclaire : jouer avec le sexe n'est pas du tout (Suite page 128.)











Bernachon, de Lyon jusqu'au Japon, c'est un nom magique qui répand la ferveur. Pour les amateurs du monde entier, chocolat rime avec Bernachon. Un rare artisan. Le seul, dans le secret de son laboratoire, à jongler avec les plus fameux grands crus de cacao…



CHOCOLAT A CRAQUER…

PORTRAIT DE MAURICE BERNACHON, LA CREME DES HOMMES DU CHOCOLAT…

Il venait de loin. De très loin. Des légendes couraient sur son dos. On lui attribuait bien des vertus. Faut-il le dire, on le tenait même pour aphrodisiaque… Avant tout, le chocolat était nouveau. Forcément, puisqu'il arrivait du Nouveau Monde.

Là où quelque quinze ans avant, Christophe Colomb n'avait pas constaté grand-chose, Hernando Cortez, lui, n'avait pas mis longtemps à comprendre. A peine avait-il posé le pied sur le sol du Tabasco, au nord du Mexique, en 1519, que le roi Montezuma en personne lui tendait les bras et, entre autres cadeaux de bienvenue, lui offrait une vaste plantation de cacaoyers. Traduction : comme les fèves de cacao tenaient lieu de monnaie, il suffisait d'attendre la récolte, de se baisser et de se remplir les poches. Qui plus est, avec ces mêmes fèves, on pouvait préparer une « boisson délicieuse ». Cadeau à double détente : quand on n'avait plus de monnaie, on possédait encore du liquide… En fin de compte, tout n'était pas mauvais chez ces bons sauvages

PAR JEAN-PIERRE BINCHET





« La marquise prit tant de chocolat, étant grosse l'an passé, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme le diable, qui mourut... », écrit Mme de Sévigné !

qu'on allait bientôt réduire en esclavage.

« Quand on en a bu, on peut voyager toute une nuit sans fatigue et sans avoir besoin de nourriture ». Ce liquide-là, le chocolat, c'était aussi du solide. Cultivé de toute éternité par les Mayas puis par les Toltèques (le roi Quetzalcoatl et son serpent à plumes) et les Aztèques (Montezuma), le cacao fut donc injecté en Espagne par Cortez et ses hommes. Revenus de leurs expéditions et nostalgiques des heureux temps de la colonisation, ils avaient bien du mal à se passer de leur bibine favorite. Ils s'en faisaient expédier de Mexico. Dans leur sillage, les gens de la Cour et les membres du clergé — les mondains — se mirent à lever le coude, avec infiniment plus de distinction que les soudards, et à vider avec ravissement leurs bols de chocolat. C'est ainsi, pour faire face à cet engouement, que le premier chargement officiel de cacao fut livré en Espagne en 1585. L'Italie ne connaîtra le fabuleux breuvage qu'en 1594. Il ne coulera en Allemagne qu'en 1641.

La France, aux portes de l'Espagne — déjà, il n'y avait plus de Pyrénées —, n'avait pas résisté à cet envahisseur du Nouveau Monde. Qui n'était plus tout à fait le même que sur ses terres d'origine. Les moines espagnols, qui furent les premiers spécialistes en chocolaterie, avaient fait disparaître son âcreté et son amertume en lui adjoignant du sucre et de la vanille. Une boisson moins rustique, plus souple, plus délicate.

Anne d'Autriche, qui devient Madame Louis XIII en 1615, en est folle. Le frère de Richelieu, Alphonse, cardinal de Lyon, se damnerait pour lui : « Un moyen radical de modérer les vapeurs de sa rate et de lutter contre la colère et la mauvaise humeur. » De Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis XIV, un historien ira jusqu'à dire : « Le roi et le chocolat étaient ses deux seules passions. »

Le chocolat, denrée rare, n'était pas encore descendu dans la rue : il régnait à la Cour et dans les presbytères prospères. Ces dames voyaient dans la potion magique de Montezuma un biais charmant pour alléger les rigueurs du jeûne. Les évêques, gourmands comme des chats maigres, n'étaient pas contre. D'ailleurs, le pape Pie VI, interrogé dès 1569 par des religieux espagnols sur ce point dramatique du jeûne rompu ou non par le chocolat, avait tranché. La réponse était non. Amen.

Le chocolat est exotique, le chocolat est furieusement à la mode. Madame de Sévigné, qui monte toujours en marche, l'adore puis l'exècre. Passe par toutes les teintes de la passion. En février 1671, dans une lettre à sa fille, Madame de Grignan : « Vous ne vous portez point bien, vous n'avez pas dormi : le chocolat vous remettra. » Deux mois plus tard, autre son de cloche, le bourdon : « Le chocolat n'est plus avec moi comme il était (...) La mode m'a entraînée, comme elle fait toujours. Tous ceux qui m'en disaient du bien m'en disent du mal; on le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a : il est la source des vapeurs et des palpitations; il vous flatte pour un temps et puis vous allume tout d'un coup une fièvre continue qui vous conduit à la mort... » Bigre. En octobre, plus fort l'orchestre, une véritable marche funèbre : « La marquise de Coëtlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'an passé, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme le diable, qui mourut... » Une version originale de la défonce du consommateur ou comment le chocolat peut vous faire marron...

Les médecins, quand même à l'abri de tels délires, voyaient dans le chocolat se lever de nouveaux remèdes. Ils n'avaient pas tort; on saura plus tard qu'il contient de la théobromine, qui est un tonique cardiaque, de l'oxalate de calcium, des vitamines A et B...

Le petit chocolat — du mot maya Xocoatl, tandis que cacao descendrait de l'aztéco-mexicain Cacahuatl, comme cacaoyer de Cacahuaquahuitl — allait faire son chemin. Fortifiant, nourrissant — 100 grammes fournissent 500 calories quand l'équivalent en pain n'en donne que la moitié, et 100 grammes de bœuf 170 calories seulement —, on le retrouvera, longtemps après que Napoléon n'ait bu le sien pour veiller tard dans la nuit, sur les plages de débarquement dans les rations des soldats américains.

L'industrie lui met la main dessus en France autour de 1770. Et les mécaniques se mettent à rouler au début du XIXe. Van Houten s'installe à Amsterdam en 1815, Cailler à Vevey, Suchard à Neufchâtel, puis Kohler, Lindt, Tobler. Pelletier ouvre à Paris et Mélinand à Lyon. Le monde entier se met à l'heure du chocolat.

Les années ont passé... A Saint-André-le-Gaz, humble village de l'Isère, en 1935 comme encore partout en France, l'instituteur et le curé jouaient au bras de fer. A Saint-André-le-Gaz, en 1935, le petit Maurice Bernachon voulait devenir maître d'école. Or, le curé, consulté, fut d'un autre avis. Il trancha tout net, balayant l'inquiétude des années d'études supplémentaires tout en ouvrant sur l'inconnu : « Faites-en un confiseur... » L'aiguilleur du ciel en soutane rêvait-il de nourritures terrestres? En tout cas, ce curé de campagne qui venait de passer, mine de rien, du bras de fer au bras d'honneur, de faire la nique au petit père Combes, connaissait la musique. Ne souriez pas, il s'appelait Berlioz...

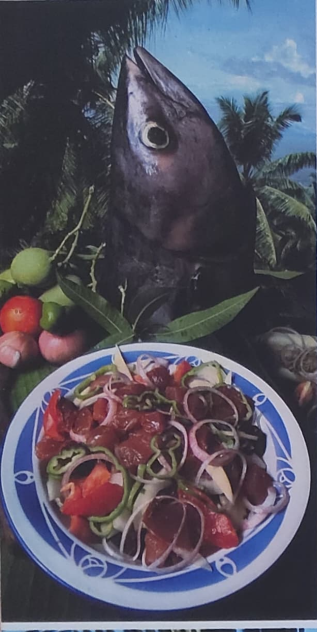
L'école laïque perdait peut-être un supporter mais l'Eglise n'y gagnait pas vraiment une brebis, car si Maurice Bernachon allait bien entrer en religion, il s'agissait — l'instrument de Dieu l'avait signifié — de celle du cacao.

Devenu le pape du chocolat, Maurice Bernachon, à soixante-trois ans, droit comme un i, le visage lisse et le regard clair des sages, se souvient comme d'hier de ses débuts d'apprenti. Il fut d'abord novice à Pont-de-Bonvoisin, la porte à côté, douze (Suite page 152.)



SEYCHELLES: LA DUCHESSE AUX SEINS NUS

Quand elle va aux Seychelles, noblesse oblige, elle ne descend que chez... Le Duc. Au château de Feuilles, où l'on sait bien que son surnom, la duchesse aux seins nus, est un doux euphémisme...





Et si l'un des plus fabuleux restaurants du monde était... au bout du monde? Les Minchelli, Jean et Paul, deux frères qui ont donné au poisson ses lettres de noblesse dans leurs restaurants Le Duc de Paris et de Genève, ont tenu le pari. Et ont fait de leur paradis du Château de Feuilles, dans l'île de Praslin, aux Seychelles, en plein cœur de l'Océan Indien, un lieu unique.

Praslin, ce ne sont pas seulement d'immenses plages désertes, dont le sable est le plus blanc et le plus fin (du monde, évidemment!), qui bordent des baignoires d'eau chaude... C'est aussi le Château de Feuilles. L'anti-Club. Si vous avez envie d'être douze à table et de vous faire chahuter par des G.o. bronzés, ce n'est pas un endroit pour vous : la directrice du « Château », Jane, est en fait juste un peu plus raffinée que la reine d'Angleterre. En revanche, si vous êtes amateur d'exotisme « intelligent », précipitez-vous !

Ce n'est pas non plus le Ritz. Le raffinement, s'il est présent dans les moindres détails, n'a pas grand-chose à voir avec la conception « américaine » du confort : il n'y a pas plus d'air conditionné que de frigo dans les chambres. Le luxe, ici, c'est justement de retourner cent ans en arrière, pour se retrouver dans un monde complètement privilégié. Un monde à part — et pas seulement parce qu'il n'y a que douze chambres au « Château ». Un monde préservé, sans matelas sur les plages et sans boîtes de nuit. Qui n'en est pas moins l'endroit le plus grandiose pour faire rêver une dame...

La grande force des Minchelli, c'est justement d'avoir su adapter, dans ce cadre fabuleux, les principes qui ont fait des deux Le Duc des sommets de la simplicité gastronomique. En prenant le contrepied de la désastreuse « cuisine internationale » qui empoisonne les hôtels dits de luxe de Hong Kong à la Sierra Leone. Inutile de chercher ici le steak frites surgelé débarqué de l'avant-dernier avion... La seule viande qu'on trouve au Château, c'est le cochon grillé du coin, le plat-roi du repas créole hebdomadaire. Le reste du temps (Suite p. 167.)









J'ai appris un jour par hasard pourquoi les numéros à trois chiffres des Peugeot, de la 104 à la 604, comportent toujours un zéro au milieu. Comme l'explication était amusante, j'ai demandé à Boeing pourquoi le 727 s'appelle ainsi. Sans être délirante, la réponse n'était pas mal non plus. A partir de ce moment, plus rien ne pouvait me retenir...

A VOS MARQUES !

SYMBOLES, SIGLES ET AUTRES APPELLATIONS CONTROLÉES...

J'ai voulu tout savoir : pourquoi le nouveau rasoir Philips s'appelle Xtr et le pneu Michelin Trx, ce que signifie Tagora, nom attribué à un modèle de Talbot, pourquoi le plus célèbre parfum de Chanel porte le numéro 5, quelle est l'origine de la marque Bic, du crocodile des chemises Lacoste, de l'écureuil des Caisses d'épargne.

J'ai tant de fois été surpris que lorsque l'attaché de presse du Seita m'a annoncé que les plus françaises de nos cigarettes, les Gauloises, s'appelaient à l'origine Hongroises, je me suis contenté de le noter sans sourciller. La première voiture créée par Renault, la 4 Cv, n'avait pas de dénomination spéciale. On parlait de la Renault et cela suffisait puisqu'il n'y en avait qu'une seule. Actuellement, la Régie produit quarante-cinq modèles de voitures particulières. Il a bien fallu leur trouver des signes distinctifs. C'est un problème plus important qu'il ne paraît à première vue. On dépense beaucoup d'argent pour le résoudre on consulte les ordinateurs, mais il arrive aussi que l'on se fie au hasard et à sa bonne étoile.

Les numéros à trois chiffres que Peugeot attribue traditionnellement à ses véhicules, n'ont aucune signification technique particulière. Ils permettent simplement de se faire une idée de la puissance de chaque voiture comparativement aux autres modèles du même constructeur. Ainsi la 505 est-elle plus puissante que la 305 et moins puissante que la 604. Le dernier chiffre indique très approximativement l'âge de chaque modèle (le 4 correspond aux années soixante-dix, le 5 aux années quatre-vingt). Entre ces deux chiffres, l'écusson du constructeur comportait à l'origine un trou pour la manivelle : le chiffre du milieu ne pouvait donc être qu'un zéro...

Tous les numéros à trois chiffres, avec un zéro au milieu, sont des marques déposées. Mercedes a dû chercher une autre appellation pour son autocar 303. « Ce genre de litige est presque toujours

PAR VASSILIS ALEXAKIS



Le 3 représente le sexe de l'homme et le 4 les seins et le sexe de la femme. Le 7 est donc le premier couple de l'histoire des chiffres...

réglé à l'amiable, dit Annick Berguerand, responsable du contentieux des marques à l'Institut de la propriété industrielle. Un procès nuirait à la réputation des deux parties ».

Renault, qui utilisait au départ des noms (Dauphine, Frégate, Floride) a adopté le système numérique, à un ou deux chiffres, à l'occasion du lancement de la R 4, en 1961. Ici encore les chiffres ne fournissent aucune indication technique (la R 12 a sept chevaux, tout comme la R 14), mais déterminent la place du véhicule dans la gamme de cette firme. Aucun modèle ne porte le numéro 13, « pour la même raison qu'il n'y a pas de chambre 13 dans les hôtels », dit Michel Bonno, responsable du groupe d'études de communication de la Régie. En Italie, où le 17 a aussi mauvaise réputation que le 13 en France, les R 17 sont commercialisées sous l'appellation R 177. Un autre numéro que Renault n'utilisera probablement jamais, en France tout au moins, est le 22 (il a existé chez Chanel un parfum n° 22, mais il n'a eu guère de succès).

Chez Boeing, seul le chiffre du milieu a un sens : il indique l'ordre de conception de chaque modèle. Ainsi, le premier avion de la série fut le 707, le deuxième le 717 (mais cet appareil n'a jamais été produit en série), le troisième le 727. Quant aux deux sept qui encadrent ce chiffre ils montrent tout simplement à quel point le fondateur de cette société était superstitieux. Persuadé que le sept lui portait chance, il a décidé que le numéro de ses appareils commencerait et se terminerait par ce chiffre.

Je n'ai pas le sentiment de sortir du sujet en demandant à Georges Ifrah, auteur d'une volumineuse Histoire universelle des chiffres (Seghers), pourquoi certains nombres ont si bonne, d'autres si mauvaise réputation. Il semble donc que le treize est considéré comme maléfique à cause de Judas, qui était le treizième personnage de la Cène. Les Italiens n'aiment guère le dix-sept en raison, semble-t-il, d'une épidémie qui s'est déclenchée chez eux un dix-sept du mois, au XVII[e] siècle.

Le prestige du nombre sept est plus difficile à expliquer. Les nombres pairs ont toujours passé pour femelles, sans doute parce qu'ils sont divisibles, et les nombres impairs pour mâles. Or, le sept est le résultat de l'union du trois et du quatre, c'est-à-dire du premier nombre mâle et du premier nombre femelle, car — c'est là que les choses se compliquent un peu —, le un et le deux n'entrent pas en ligne de compte, ils ont toujours été considérés comme divins, ce sont des chiffres à part. Le trois est censé représenter le sexe de l'homme et le quatre les seins et les lèvres du sexe de la femme. Le sept est par conséquent le premier couple de l'histoire des chiffres, c'est Adam et Eve réunis, c'est une histoire d'amour réduite à sa plus simple expression.

Il est tout de même intéressant d'observer que les superstitions les plus anciennes résistent merveilleusement au progrès et qu'elles trouvent à se loger même dans un domaine aussi puissamment moderne que l'aéronautique.

Il y a également une part de superstition dans la décision de Chanel d'appeler son premier parfum n° 5; comme il devait être présenté au public un 5 mai — cinquième mois de l'année — elle a pensé que ce numéro lui porterait bonheur. Peut-être y a-t-il aussi une part d'excentricité : il n'est guère courant en effet que des produits qui ne sont pas des machines portent des dénominations chiffrées. Chanel a baptisé un autre de ses parfums n° 19, ce qui était le jour de sa naissance.

Il existe, bien sûr, la bière 33... Pourquoi 33, au fait ? D'abord parce qu'elle a été lancée en 1933, au Viêtnam, par la société française Brasseries et glacières de l'Indochine; ensuite parce qu'elle était vendue dans des bouteilles de trente-trois centilitres; enfin, parce que le nombre trente-trois est considéré par les viêtnamiens comme bénéfique.

S'il l'on utilise beaucoup les chiffres dans l'automobile, ils n'ont que rarement une signification technique réelle. La plupart du temps ils sont choisis arbitrairement : la R 4 aurait aussi bien pu s'appeler R 400 ou R 4 000. Les cinq appareils non pliants de Polaroid portent des numéros allant de 1 000 à 5 000. Pourquoi pas de 1 à 5 ? Ce serait trop simple. Là comme ailleurs on observe une sorte d'inflation.

Les numéros à trois chiffres utilisés par Mercedes s'inspirent de la cylindrée de chaque modèle (la 280 a un moteur de 2,8 litres). Talbot utilise un système semblable, mais à quatre chiffres : la cylindrée de la 1 100 est de 1 118 cm^3, celle de la 1 510 de 1 442 cm^3.

L'appellation Quattro (Audi) s'inspire de la caractéristique essentielle de ce modèle, qui a quatre roues motrices.

Le cas le plus curieux est celui de Fiat : les numéros qu'elle attribue à ses voitures ne sont ni particulièrement valorisants, ni même rationnels. Ils n'ont en effet aucun rapport avec la taille du véhicule auquel ils s'appliquent. Ils indiquent (en comptant à partir de cent pour les voitures de tourisme et à partir de deux cents pour les véhicules utilitaires) le nombre de projets qui ont été nécessaires à l'élaboration de chaque modèle. La 127 a donc fait l'objet de vingt-sept projets et la 238 de trente-huit.

C'est dire qu'il ne faut pas attacher plus d'importance à tous ces numéros qu'on n'en attache au prénom d'une personne. En l'occurrence, le nom de famille importe davantage.

Auréolés du prestige des sciences exactes, les chiffres constituent la dénomination la plus courante pour les produits de la technique moderne. Les numéros à quatre chiffres connaissent un succès particulier : flash électronique Sunpak 3 000, pèse-aliments Terraillon 4 000, armoire à linge Esterel 1 500, aspirateur Express 2 900, etc. Le téléviseur transportable Schneider Trans 2 000 porte-t-il ce numéro par allusion à l'an 2 000 ? Cette société le confirme et signale (Suite page 124.)





LA PETITE MERCEDES: COMME UNE GRANDE

Elle a une ligne intéressante, un aérodynamisme de bon aloi et, sous le capot, un solide 2 litres (195 km/h pour la 190 E; 175 km/h pour la 190). Reprises brillantes, tenue de route, suspension et confort que l'on dit parfaits : la « petite » a de qui tenir. Son prix, lui, n'est pas si petit : aux environs de 100 000 francs. La voiture que Lui vous présente est une 190 déjà transformée par Auto Sport Lorinser : becquet arrière incorporé, bas de caisse, spoilers avant et arrière incorporés et peints dans la masse. Transformation : 22 000 francs. Didier Laudrin, Bleu Auto Service (import et concession Mercedes) 7 rue Bleue, 75009 Paris. 523.10.10.



Longueur des séries : 190 et 190 E (4 420 mm), 200 D et 280 E (4 725 mm), 280 S et 500 SE (4 995 mm).

« On a des relations affectives avec sa voiture, elle fait partie de la famille... Il est assez naturel qu'elle porte un nom. »

(Suite de la page 120.) que l'appareil en question date d'il y a sept ou huit ans. Elle considère que l'appellation 2 000 a fait son temps, que l'an 2 000 est, en quelque sorte, dépassé. Philips confirme implicitement ce point de vue : son nouveau magnétoscope a été baptisé 2 020. On trouve cependant dans le catalogue de cette firme un lave-vaisselle 2 000 et un micro-ordinateur P 2 000. En fait la dénomination 2 000 continue à être honorée par bien des sociétés, de Citroën (Cx 2 000) à Dassault-Breguet (Mirage 2 000), ainsi que par les P et T (téléphones à touches Digitel 2 000) et le ministère des Droits de la Femme (boîte postale 2 000).

Les lettres ont moins de succès. Elles bénéficient, elles aussi, d'une auréole scientifique (bien des personnages de la science-fiction sont désignés par des lettres), mais elle est sans doute moins éclatante que celle des chiffres. La lettre X qui évoque le mystère mais aussi la découverte est certainement la plus populaire. On la trouve dans la plupart des appellations de ce type. Le pneu radial lancé par Michelin en 1948 s'appelait d'ailleurs, simplement, X. Ce sont les services commerciaux et publicitaires de la firme qui en ont décidé ainsi. Il y a eu ensuite le Zx, le Xzx, on en est à présent au Trx (Tr pour « tension répartie »). Un rasoir Philips s'appelle Xtr : « C'est une fantaisie publicitaire, dit-on chez cette société. Ce sont des lettres dynamiques, agressives... C'est le rasoir de l'homme qui fonce ! » Minolta utilise les dénominations Xd et Xg, Polaroid Sx. Il existe une Fiat X.

Citroën utilise des lettres qui sont en fait des mots déguisés, des mots sans paroles : Ds, Id. Ce n'est sans doute pas par hasard que les lettres Ln ou Lna, qui se lisent comme un prénom féminin, ont été attribuées à un petit véhicule destiné plus particulièrement aux femmes.

On peut noter une certaine prédilection des dirigeants de cette société pour les dénominations qui évoquent la Grèce : certaines catégories de modèles portent le nom d'Athéna, d'autres de Pallas. On peut remarquer du reste que la Grèce classique continue à avoir une bonne cote, aussi bien dans l'automobile (je pense par exemple à la Victoire de Samothrace utilisée par Rolls Royce) qu'ailleurs (sacs Hermès). Lancia puise les noms de ses modèles dans l'alphabet grec : Bêta, Gamma, Delta. La première lettre de l'alphabet, déjà prise par Alfa Romeo, n'a pas été utilisée.

Comment choisir entre les chiffres, les lettres et les noms ? « Ce n'est pas facile, reconnaît Michel Hugues, responsable du marketing chez Peugeot. Rien n'est évident dans ce domaine. Il arrive fréquemment qu'une société change de politique et abandonne les chiffres au profit de lettres ou inversement ».

Les téléviseurs Schneider, qui étaient désignés par des numéros, portent aujourd'hui des noms : Mistral, Perthus (c'est un passage des Pyrénées-Orientales), Toucan (c'est un oiseau). Les téléviseurs en noir et blanc portent, eux, des noms classiques : Cadmos, Argos, Cyrus. Ailleurs on observe l'évolution inverse. Les lampes Philips, désignées aujourd'hui par des lettres, portaient jadis des noms poétiques. Les pneus Michelin d'avant-guerre s'appelaient Confort, Stop, Métalic.

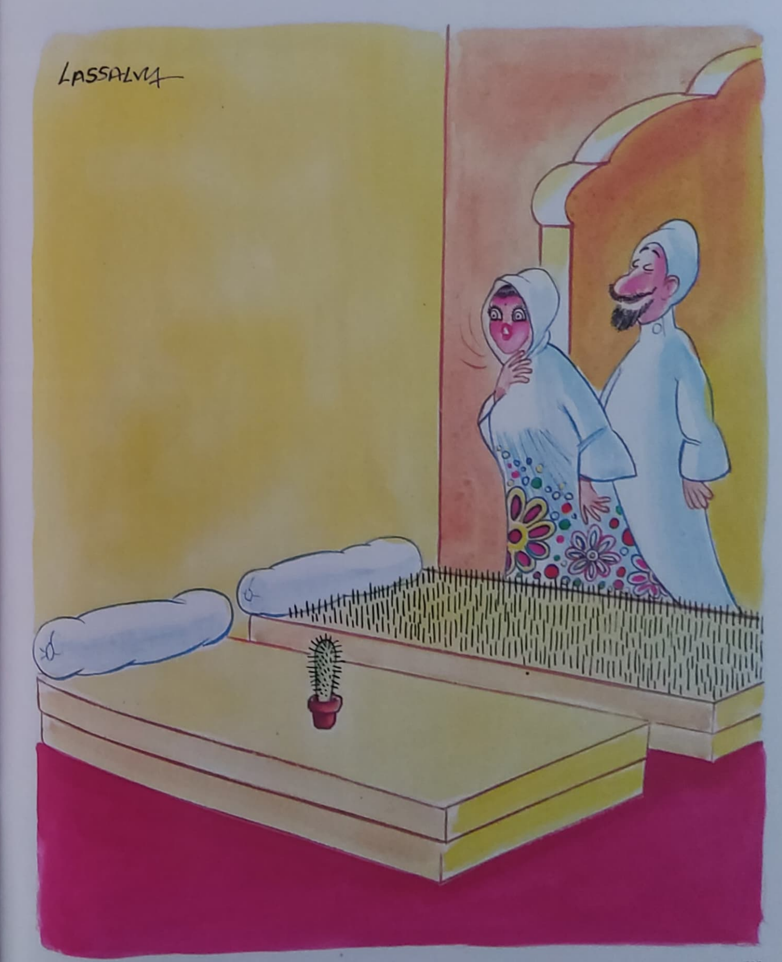
« Il ne nous paraît pas souhaitable, dit-on chez Philips, de donner des noms à des appareils très élaborés technologiquement ». Cet avis semble assez largement partagé.

En fait, c'est surtout dans le domaine de l'automobile que le choix est difficile. Chez Mercedes on fait remarquer que les noms peuvent sonner bien dans un pays et mal dans un autre, qu'il vaut mieux par conséquent s'en tenir aux chiffres. « Les numéros permettent une classification plus claire de notre production », dit Michel Hugues. « Les gens retiennent parfois mieux le nom du modèle que celui de son constructeur » constate Michel Bonno. Pourtant, Renault donne de temps en temps des noms à ses modèles (Rodéo, Fuego) ainsi que Fiat (Panda, Ritmo). Talbot les utilise de plus en plus. Aux Etats-Unis la plupart des modèles portent un nom. Il n'en a pas toujours été ainsi : les premières Ford étaient désignées par une lettre T.a.n. « La voiture n'est pas un produit comme les autres, dit Michel Hugues. On a des relations affectives avec sa voiture, elle fait un peu partie de la famille. Il est assez naturel qu'elle porte un nom ». Il est significatif à cet égard que la Coccinelle ne fut pas appelée ainsi par son constructeur, mais par le public.

Mais où trouver des noms nouveaux ? Les marques déposées par les constructeurs automobiles français s'élèvent à plusieurs milliers. Il faut y ajouter celles qui sont déposées par les firmes étrangères. « Il est devenu extrêmement difficile de trouver des noms qui plaisent à tout le monde, en France et à l'étranger, et qui ne soient déjà pris par personne », dit Michel Bonno. Lorsque par hasard on en trouve un on se presse de le déposer, même si l'on n'est pas sûr d'avoir à l'utiliser un jour. On pourra toujours le vendre à un concurrent. Il semble que le commerce des noms se développe continuellement.

Pour trouver, on cherche un peu partout : on répertorie les noms des villes, des fleuves, des châteaux. On cherche dans les ouvrages de minéralogie, d'astronomie. On relit ses classiques. Toyota a donné à un de ses modèles le prénom shakespearien Cressida. On considère que les noms masculins conviennent moins bien aux voitures que les noms féminins, tels que Dyane (Citroën), Carina (Toyota), Giulia (Alfa Romeo). Il est vrai que Henry Ford a donné à un de ses modèles le prénom masculin Edsel, mais c'était celui de son fils.

Si Renault préfère les dénominations en — o, sans doute parce qu'elles riment avec son propre nom, on trouve, surtout chez les autres (Suite p. 138.)





Nouvelle BMW série 3. La berline compacte de référence.

La nouvelle série 3 révolutionne aujourd'hui la notion de berline compacte. Elle réunit un tel ensemble d'innovations qu'elle ne trouve plus désormais d'équivalent que dans les grandes routières BMW du haut de gamme.

Elle s'en rapproche par une technologie définitivement entrée dans l'ère de l'électronique : indicateur de maintenance sur tous les modèles, indicateur de consommation instantanée, unité de contrôle actif et coupure d'injection électronique en décélération jusqu'à 1200 tr/mn sur les 320 i et 323 i.

Jamais automobile de cette catégorie n'avait fait preuve d'autant d'intelligence pour privilégier la relation homme-machine et aller aussi loin dans la maîtrise de la conduite et de la gestion optimale d'un véhicule.

Si la métamorphose apparaît jusque dans les lignes, redessinées pour un nouvel aérodynamisme, la puissante personnalité de la marque a su être préservée, affirmée même : sportivité soulignée par des performances plus élevées (202 km/h sur circuit, 0 à 100 km/h en 9,2 s. pour la 323 i), tenue de route exemplaire (nouvelle géométrie des trains avant et arrière, système anti-cabrage et anti-plongée)...

Plus compactes, plus spacieuses cependant, plus confortables et silencieuses, bénéficiant d'un choix d'équipements élargi, plus exclusive, plus BMW que jamais, la nouvelle série 3 apparaît comme la référence d'une avance technologique aujourd'hui inégalée (modèles 4 portes et cabriolet présentés fin 1983).

MOTUL dans la compétition BMW.

BMW 316, 318 i, 320 i, 323 i.

Jantes alliage et pneus P6 en option.
Consommations (Normes UTAC) :
BMW 316 : 5,9 l à 90, 7,9 l à 120, 10,9 l en ville.
BMW 323 i : 6,3 l à 90, 8,2 l à 120, 12,1 l en ville.
BMW Financement : Crédit.
Garantie 1 an sans limitation de kilométrage.
BMW : 17 Modèles de 8 à 20 CV
200 concessionnaires et agents en France.

Le plaisir de condui

« Jouer avec le sexe n'est pas interdit... Adam et Eve se seraient contentés de jouer avec le fruit de l'arbre du bien et du mal, il ne leur serait rien arrivé. »

(Suite de la p. 100.) interdit. Le texte n'en parle pas. Adam et Eve se seraient contentés de jouer avec le fruit de l'arbre du bien et du mal, il ne leur serait rien arrivé. Ils seraient restés dans le paradis terrestre. Pourquoi sortir du jeu ? Tout est là... Il faut donc que dans la sexualité humaine, à travers l'histoire sexuelle, se joue autre chose que du jeu, c'est-à-dire un enjeu vraiment mortel. Pourquoi la sexualité n'en resterait pas au jeu ? C'est ça...

Lui Dans quelles conditions passe-t-on du jeu à l'enjeu ?

Sollers Eh bien, l'expérience prouve que le jeu est ce qu'il y a de plus interdit, c'est-à-dire que le ressentiment quant au jeu, c'est ça le péché, et cela seul. L'espèce de jalousie, d'envie, toute la sexualité. Le péché originel intervient dès que quelqu'un trouve inadmissible que quelqu'un d'autre joue.

Lui Dès que quelqu'un ne joue plus en accord avec la création ?

Sollers A partir du moment où quelqu'un trouve inadmissible que quelqu'un d'autre joue, vous avez la mort. Plutôt la mort que le spectacle du jeu... Ça vous est arrivé, non ?

Lui Oui...

Sollers Vous ne pouvez pas le nier !

Lui Le lecteur du roman, homme ou femme, est mis à rude épreuve. J'ai même le sentiment que vous allez conduire des mâles et des femelles à déchiffrer la tyrannie domestique qui peut régner chez eux et leur propre vanité. Ils vont boire leur honte jusqu'à la lie !

Sollers Ce sera excellent, ça. J'ai passé ma vie à ignorer les tentatives de culpabilisation dont j'étais l'objet.

Lui ... dont l'homme est l'objet ?

Sollers Peut-être dont tout être humain est l'objet. Car je préfère beaucoup de femmes à beaucoup d'hommes. Je crois que c'est ça le fond du problème, cette volonté de culpabilisation qui habite l'espèce.

Lui Quelle origine ?

Sollers Toujours la même chose. Je passe mon temps à observer les tentatives pour me culpabiliser, pour me réduire, pour faire de moi tantôt un bouffon, tantôt un histrion, tantôt ceci ou cela, enfin peu importe : c'était pour essayer de déclencher en moi le réflexe de honte ! C'est... l'Hontologie... Et le refus, le refus radical, viscéral, cellulaire, d'accepter cette culpabilité fonde, à mon avis, la vérité. C'est-à-dire que quelqu'un est vrai si à chaque instant il est sauvage par rapport à cette tentative du groupe humain pour le culpabiliser, le rendre ridicule, le marginaliser, lui reprocher d'être autosuffisant, d'être suffisant... Le reproche majeur, c'est de reprocher à quelqu'un d'être suffisant, je ne sais pas si vous avez remarqué. Mais si tout le monde était suffisant, tout irait très bien.

Lui Une remarque surprenante : Will prétend qu'une femme ne peut considérer l'homme qui la baise. Qu'elles n'admettent que l'un ou l'autre : le corps ou la parole. Autrement dit, ce que les féministes ont pu dire, depuis dix ou quinze ans, de leur assimilation dégradante à la love-machine...

Sollers Ça, c'est très important. Toutes les religions ont compris cela.

« Si vous y touchez, vous êtes dévalorisé... »

Ou bien vous voulez avoir une prise sérieuse sur les femmes et vous vous abstenez d'y toucher ou bien vous y touchez et vous savez qu'à ce moment-là vous êtes dévalorisé : ce qui est bien normal.

Lui Le héros de Femmes fait tout pour être dévalorisé...

Sollers Le narrateur de Femmes est un explorateur sérieux. Il veut toucher et parler quand même, c'est ça l'acte impossible. Voyez La Philosophie dans le boudoir, de Sade... C'est un rêve impossible. Mais, comme chez Sade, le narrateur rêve de femmes — et finalement ça n'est pas si impossible qu'on croit — qui accéderaient à la connaissance du crime qu'est l'existence. Autrement dit, de femmes qui refuseraient ce vieux partage métaphysique entre les déconsidérés toucheurs d'un côté et les maîtres religieux qui s'abstiennent de l'autre... Il insiste, ce narrateur, en quoi c'est un personnage des Lumières, sur le fait qu'une femme, après tout (et c'est pourquoi toutes les femmes aimeront ce livre... quoiqu'elles disent elles l'aimeront profondément, alors que les hommes, eux, sont plutôt pincés ou gênés), peut parfaitement être touchée et parler de ce qui s'est passé en étant touchée. Will refuse donc la malédiction. Parler ce qu'on fait : faire ce qu'on parle. Telle est son ambition.

Il n'est pas un personnage nouveau dans la littérature occidentale, c'est simplement la reprise ouverte de la tradition libertine du XVIIIe siècle. A ceci près que cette tradition libertine du XVIIIe écartait le mysticisme comme étant un horizon obscurantiste et que désormais, munis de l'expérience que nous avons depuis deux siècles, nous pouvons ajouter l'expérience mystique à l'expérience libertine. Nous pouvons les mener d'un même geste. Les "Lumières" croyaient, là est leur limite, que l'état mystique ou religieux était faux ; ils se sont crispés là-dessus. Ça a amené de grands malentendus.

Lui Dans Femmes, (Suite page 130.)

LE TOUR DE FRANCE DES VINS DE BORDEAUX

6-Hte-GARONNE

UN PETIT CHALET AUX MYRTILLES



Jean-Claude Plazzotta fait partie de ces gens heureux qui ont découvert leur voie avant qu'il ne soit trop tard : il aurait pu finir sociologue, mais un heureux hasard lui a mis une casserole à la main, par une belle matinée de 1974, et il ne l'a pratiquement pas reposée depuis... A la «Maillède», un chalet-restaurant à 5 km de la station de Mourtis, Jean-Claude et sa femme Martine proposent une cuisine qu'un guide à la mode a joliment baptisée «nouvelle des montagnes». Du foie gras en terrine aux myrtilles à la jambonnette de volaille à l'ail doux et au miel, la carte est un petit poème... Mais sa vocation de restaurateur a aussi permis à Jean-Claude Plazzotta de satisfaire un vieux rêve : la recherche des bordeaux, petits et grands, «hobby» dont il fait naturellement bénéficier sa clientèle.

C'est ainsi qu'on trouve un agréable «Bordeaux Supérieur» (Grande Versannes) de la cave coopérative de Lugon à 35 F (!), un 1re Côtes-de-Blaye (Mayne-Boyer Chaumet) à 45 F, mais aussi deux belles années de «Domaine Viaud», un Lalande-de-Pomerol très réussi (1966 et 1970) à 135 et 110 F. Pour les grands soirs, un Canon-la-Gaffelière 1978 plafonne très raisonnablement à 200 F, toujours égal à sa réputation, celle d'un grand cru classé de Saint-Emilion... On comprend donc que Jean-Claude et Martine se soient attachés une clientèle locale, qui vient de Toulouse, de Saint Gaudens et de Luchon, ou saisonnière, descendue des téléskis tout proches pour se faire un petit plaisir. En semaine, l'ancien sociologue propose un menu à 58 F, inventif et bien équilibré, qui explique sans doute un peu le succès de la «Maillède» auprès des gens du cru. Un détail (important) : il faut retenir, car c'est joli, gentil, mais petit...

La Maillède
Jean-Claude Plazzotta
Route du Mourtis
Boutx Saint-Béat 31440
Tél. (61) 79.43.87

« Jean Paul II fait ce qu'il peut. L'essentiel, pour lui, est d'échapper aux balles qu'on lui tire dans le ventre ! »

(Suite de la page 129.) il y a plusieurs développements sur Diderot et Sade...

Sollers Diderot et Sade, que je prends à témoin de ce qui s'est passé depuis un siècle ou deux et qui, avec Stendhal d'ailleurs, m'approuvent de relancer le libertinage sous une forme mystique. Ça ne leur serait pas venu à l'idée à l'époque où ils vivaient. Désormais, c'est nécessaire. Le libertinage implique le jeu négatif avec l'autre sexe si on ne veut pas tomber dans la restriction du jeu avec son propre sexe.

Lui On a esquivé la question de la concupiscence. Comment penser le libertinage et la concupiscence ?

Sollers Mais le libertinage n'a rien à voir avec la concupiscence ! J'ai dit que le libertinage consistait à jouer avec le fruit de l'arbre du bien et du mal alors que la concupiscence était le fait de penser qu'on pouvait se l'approprier. Toute la théologie a foncé sur l'appropriation en faisant trop le jeu, à mon avis, de la reproduction humaine. Nous sommes ici, en ce moment, encore une fois, devant un paysage qui ne s'est jamais présenté à l'horizon humain. Nous pouvons du jour au lendemain décider si oui ou non cette matière animée qui nous constitue se reproduira. Jamais l'humanité ne s'est trouvée devant cette possibilité ! Jamais aucune femme n'a pu décider si oui ou non allait sortir d'elle vous ou moi ! Votre mère n'a rien décidé du tout, la mienne non plus. Les pauvres ! Ça s'est trouvé comme ça. Tout est très transformé, je vous assure. Par conséquent, nous sommes libérés de la concupiscence. Si nous voulons bien nous en apercevoir au lieu de mentir : la concupiscence, c'est terminé. Le libertinage pourrait exister... mais peur ! Peur effroyable ! Recul effrayé devant deux mille ans de mensonges sur le sexe !

Lui Avez-vous pris connaissance de La théologie du corps, de Jean-Paul II ?

Sollers Jean-Paul II fait ce qu'il peut. L'essentiel, pour lui, est quand même d'échapper aux balles qu'on lui tire dans le ventre. Tout ce qu'il a à dire par ailleurs me paraît de peu d'importance contre le fait que c'est la vertu qui veut le tuer. Je suis aux antipodes des gens qui pensent que, par exemple, le catholicisme maintiendrait la vertu. C'est au contraire les révolutionnaires qui veulent la vertu. C'est le terrorisme qui veut la vertu. C'est Andropov qui veut la vertu. Le pape admirable que nous avons souffre pour nous au nom des merveilles de la liberté sensuelle. Il nous faut dépasser l'hypocrisie catholique, aller droit à l'inspiration du catholicisme baroque qui a toujours été une école de liberté. Je me tue à le dire, mais personne ne semble vouloir le comprendre : ce pape, actuellement, défend tout simplement le sensualisme humain.

Lui Ce qu'on a appelé jusqu'à aujourd'hui nos vices ?

Sollers Il défend toute la variété, toute la coloration de la sensation. C'est pour ça qu'il est devenu un symbole antitotalitaire. Il nous défend contre l'ennui qu'on veut nous asséner à coups de revolver. La révolution soi-disant... la subversion qui lui est opposée est grisâtre, crasseuse. C'est cela qu'il faut comprendre. Dans Femmes, vous avez à longueur de pages une apologie de l'Italie, de Rome, de Florence, de Venise, c'est-à-dire de tout ce que la jouissance sexuelle humaine a inventé de plus sublime. Voulez-vous me dire où l'on peut souhaiter vivre mieux qu'en Italie ? Nulle part...
Les Français sont un peu gênés là-dessus parce qu'ils ont une sorte de sentiment de supériorité par rapport à l'Italie. C'est un vieux complexe gallican et voilà pourquoi les catholiques français sont si en retard sur la marche générale du catholicisme. Un exemple ? Rappelez-vous comment débute La Chartreuse de Parme, de Stendhal. Nous sommes en 1796, les armées françaises napoléoniennes arrivent à Milan. Elevé dans la croyance à la Révolution française et à Napoléon, Stendhal pense que ce qui vient de se passer en France apporte la liberté et la vérité au monde. Il (Suite page 136.)

Jean LEDUC a créé une gamme de vêtements de détente et de loisirs d'une très grande qualité esthétique.

Modèles présentés :
- page précédente : modèles Rugy 326
- de gauche à droite : modèles Catch Match modèles Rugy 325 modèles France (coloris unique) les 3 premiers modèles existent en plusieurs coloris.

En vente dans les magasins de sports et rayons sports des grands magasins.
JEAN LEDUC S.A.
85290 SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE - FRANCE

jean leduc





Les Docksides nouveaux sont arrivés dans les magasins Manfield.



Quel que soit le vaisseau de vos vadrouilles, le pavé de vos virées, les sentiers de vos échappées, voici les nouveaux Docksides, les mocassins aux couleurs de voiles sur l'horizon, à la main-courante lacée.

Bleus, roses, blancs, jaunes, carminés et bleus encore, unis ou alternés, les vrais Docksides américains accrochent sur le pont et ne déparent pas en ville. Légers et confortables à la marche, leur cuir tanné au chrome reste longtemps impeccable.

En provenance directe des U.S.A., vous les attendiez, pour elle et pour lui dans les magasins Manfield.

A Paris :
39, boulevard des Capucines, 2e.
97, rue St-Lazare, 9e.
48, rue du Faubourg St-Honoré, 8e.
92, avenue des Champs-Elysées, 8e.
3, avenue des Ternes, 17e.
110, avenue Victor Hugo, 16e.
51, rue de Passy, 16e.
37-39, boulevard St-Michel, 5e.
146, rue de Rennes, 6e.
72, avenue du Général Leclerc, 14e.
6, rue St-Antoine, 4e.
Forum des Halles, niveau 3.
Parly 2 : Centre Commercial.
Vélizy 2 : Centre Commercial.
Bordeaux : 10, cours de l'Intendance.
Grenoble : 3, rue Félix Poulat.
Lille : 66, rue Nationale.
Lyon : 64, rue de la République.
Lyon : Cent. Comm. de la Part Dieu.
Marseille : 28, rue St-Ferréol.
Nantes : 11, rue Crébillon.
Strasbourg : 13, rue de la Mésange.
Toulouse : 53, rue d'Alsace-Lorraine.

Pour tout autre renseignement complémentaire, contactez Manfield : 9, rue de Téhéran, 75008 Paris. Téléphone : 562.88.30.

Manfield

Mirabelle

« En réalité, la passion est économe. Elle remet l'instant à un lendemain idéal. Ou alors elle vous demande de vous tuer tout de suite ! »

(Suite de la p. 130.) décrit l'arrivée des troupes françaises à Milan, dans cette Italie dominée par la tyrannie autrichienne et l'obscurantisme papal, et voyez comme Stendhal est touchant. Constatant ce qui se passe à Milan, il a cette phrase admirable de candeur : « La liberté des mœurs était extrême mais la passion rare ». Mais que nous faut-il de plus ?

Lui Mais est-ce que ça n'était pas le cas de la France du XVIIᵉ ?

Sollers Oui… mais les Français n'en ont plus voulu ! La France révolutionnaire a préféré la vertu sanglante au sensualisme… délicat. « La liberté des mœurs était extrême mais la passion rare. » Eh bien, nous sommes toujours devant ce choix. Vous préférez la liberté des mœurs extrême ou la passion ? Moi, c'est clair, j'ai voté…

Lui La liberté des mœurs ?

Sollers … Extrême, extrême !

Lui Parce que la passion est mortelle ?

Sollers La passion fait beaucoup de morts. Elle n'aime que la mort. La liberté des mœurs extrême ne vote jamais en fonction de la mort. La passion, si. Et l'on revient à Femmes. L'hystérie est passionnée, l'hystérie vous soupçonnera et vous reprochera toujours de n'être pas assez passionné, c'est-à-dire de ne pas être assez impliqué dans la mort… qu'elle représente.

Lui La liberté des mœurs laisse-t-elle entrevoir une nouvelle époque, une époque classique ?

Sollers Moi je la souhaite. Je préfère le baroque au classique. Baroque me paraît le mot clef. Saurions-nous être baroques, nous aurions répondu à toutes les interrogations du temps. Les Polonais veulent le baroque. Baroque, ça veut dire une norme excédée. Jean-Sébastien Bach est baroque. Toute la grande musique occidentale est baroque. Bernini, dont je parle dans Femmes et Vivaldi… la peinture, Titien, etc. Ça veut dire ceci : qu'on reconnaît une certaine limite et qu'on la dépasse et qu'on l'excède et qu'on tire le rideau et qu'on s'en va dans le vide. Sans croire du tout au moindre sens de l'histoire. Quelqu'un d'autre viendra un jour pour reprendre tout ça et le redépenser en excès d'une autre façon. Ce qui est effrayant, c'est d'avoir inventé une ligne continue, remettant à demain ce qui n'était pas possible tout de suite. Est baroque tout individu qui veut dépenser tout de suite tout ce qu'il a.

Lui La passion, c'est aussi dépenser tout de suite ce qu'on a ?

Sollers Oui, mais dans la mort. En réalité, la passion est économe. Elle remet l'instant à un lendemain idéal. Ou alors elle vous demande de vous tuer tout de suite. (Suite page 137.)



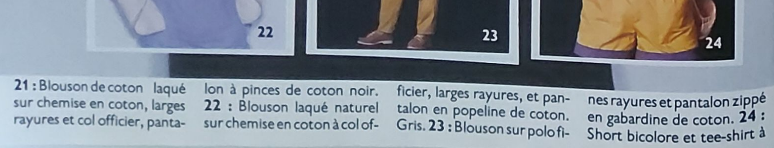
7 : Veste droite 100 % laine sur pantalon en gabardine de laine et chemise à rayures assorties. **8 :** Veste droite doublée 100 % laine chevron. Pantalon en gabardine de laine. Chemise à pointes boutonnées faux uni. **9 :** Chaussures Carvil, chemise de coton polyester à rayures. **10 :** Veste droite doublée 100 % laine poches ville, une fente médiane. Pantalon en gabardine de laine. Chemise à pointes boutonnées en coton polyester. **11 :** Veste droite doublée 100 % laine. Pantalon en gabardine de laine. **12 :** Veste droite doublée poches ville en laine et soie sur pantalon en gabardine de laine. Chemise unie col Eaton.



33 : Blazer croisé semi-doublé à rayures club 100 % lin sur pantalon de coton et chemise unie. **34-36 :** Veste croisée semi-doublée à fines rayures en coton et polyester. **35 :** Veste droite en pure laine (Woolmark) sur pantalon en gabardine de laine. Chemise à pointes boutonnées. **37 :** Veste droite doublée poches ville, fente dos sur pantalon de coton blanc.

CREPITEMENT D'AOUT

infinitif



21 : Blouson de coton laqué sur chemise en coton, larges rayures et col officier, pantalon à pinces de coton noir. **22 :** Blouson laqué naturel sur chemise en coton à col officier, larges rayures, et pantalon en popeline de coton. Gris. **23 :** Blouson sur polo fines rayures et pantalon zippé en gabardine de coton. **24 :** Short bicolore et tee-shirt à larges rayures assortis. Sur l'épaule blouson en coton traité. **25 :** Ensemble veste pantalon pur coton sur tee-shirt à larges rayures en coton mercerisé. **26 :** Chaussures Vidéo. **27 :** Polo à larges rayures sur pantalon en popeline de coton assorti. **28 :** Blouson bicolore en gabardine de coton sur polo fines rayures. Pantalon zippé.



38 : Veste droite semi-doublée 100 % coton à carreaux sur pantalon à pinces en gabardine de coton et chemise col Eaton. **39 :** Veste semi-doublée droite 100 % coton peigné, rayures italiennes sur pantalon de coton et chemise faux-uni coordonnée. **40 :** Veste sport semi-doublée poches plaquées zippées sur pantalon de coton et chemise manches courtes rayures club. **41 - 42 :** Veste droite semi-doublée 100 % coton poches plaquées à fines rayures et pantalon à pinces en gabardine de coton assorti. Chemise finement rayée à col et poignets blancs. **43 :** Veste droite semi-doublée 100 % coton. Impression italienne. Pantalon en coton, chemise col Eaton.



29 : Veste droite semi-doublée en coton, poches plaquées sur pantalon en coton à pinces. Miel. Chemise rayures à manches longues et pointes boutonnées. **30 :** Chaussures Carvil. **31 - 32 :** Blazer semi-doublé 100 % lin sur pantalon à pinces en viscose et lin.

TOLLÉ DE JUILLET

infinitif

1 2 3 4 5 6

1 : Chemise larges rayures, col officier, 100 % coton sur pantalon noir. Blouson léger en coton traité. 2 : Saharienne bicolore bleu et blanc en coton sur pantalon assorti. 3 : Blouson en coton traité. Bermudas de coton blanc sur polo à fines rayures. 4 : Chaussures Vidéo, chemise manches courtes et pantalon à liseret. 5 : Chemises manches courtes, 100 % coton, pointes boutonnées sur pantalon en gabardine blanche. 6 : Ensemble blouson bicolore et pantalon uni avec liseret coordonné sur chemise de coton uni, manches courtes.



13-17 : Costume droit semi-doublé 100 % coton à fines rayures. Pantalon à pinces sur chemise à fines rayures en coton et diolène, avec col et poignets blancs. 14 : Costume océan droit semi-doublé 100 % coton sur chemise à rayures en coton et diolène, avec col et poignets blancs. 15 : Smocking croisé cran aigu 100 % laine sur chemise blanche à col cassé. 16 : Costume semi-doublé marine 100 % coton. Pantalon à pinces sur chemise à manches longues et pointes boutonnées. 18 : Chaussures Carvil. 19 : Costume droit semi-doublé poches plaquées en soie et viscose.

« On n'estimera jamais assez Nancy Cunard par rapport à l'épouvantable Elsa Triolet, dont on a encore fait l'éloge éhonté à la télé française... »

(Suite de la p. 136.) Vous avez le choix entre mourir et investir. Le baroque ne vous dit pas de mourir ! Il ne vous dit pas d'investir ! Il vous demande de dépenser, et que ça se se voie.

Lui Vous connaissez le mot d'Oscar Wilde dans Le portrait de Dorian Gray : « La seule différence entre une passion et un caprice, c'est qu'un caprice ça dure un peu plus longtemps. »

Sollers Parole très sage.

Lui Ces femmes, la liberté baroque, elles sont prêtes à la vivre ?

Sollers Il y en a quelques-unes. Il y en a toujours au long des âges. Songez, par exemple, à l'admirable femme qu'était entre 1920 et 1928 Nancy Cunard, dont nous ne saurions faire assez l'éloge. Là, jevous ferai remarquer que si Aragon avait réussi son suicide en 1929, croyant qu'elle lui proposait la passion alors qu'elle lui proposait simplement le jeu, nous tiendrions Aragon pour quelqu'un d'honorable. Ce qui n'a pas été le cas. Il est tombé dans le refoulement, l'idéalisation de la « femme ».

Lui Aragon l'a tenté, ce suicide...

Sollers Il l'a fait, mais il s'est raté... Notez qu'il y a deux Anglo-Saxonnes importantes dans la littérature française du XXe siècle. D'une part Nancy Cunard dont on ne parlera jamais assez, qu'on n'estimera jamais assez par rapport, à l'épouvantable Elsa Triolet dont on a encore fait l'éloge de façon éhontée il y a peu, à la télévision française. Pauvre Elsa Triolet, avec sa bouche coincée de perroquet-poule en train de viser un grain passionné imaginaire se répandant sur l'écran de façon pétrifiée avec, à ses côtés, un Aragon qui récitait des poèmes d'une manière particulièrment féminine et châtrée !

Vous avez donc Nancy Cunard, après quoi Aragon passe à Moscou et dans la frigorification la plus terrible pendant cinquante ans... avant de sombrer dans autre chose qui gênerait beaucoup, si on en faisait l'analyse, l'idéologie totalitaire. Et puis il y a Elizabeth Craig, l'admirable danseuse avec qui Céline a vécu, à qui est dédié Le voyage au bout de la nuit, et qu'il a essayé d'aller chercher encore en Californie en 1934. Après quoi, il passe à Berlin. Comme quoi, le test de l'Anglo-Saxonne entre les deux guerres était le test le plus difficile à passer pour un Français : ils ont tous échoué. Les Anglaises : tel est le test décisif. Pour un Français. Dans Femmes, je vous signale que le narrateur passe brillament le test... Il y a d'autres femmes importantes pour la France. L'histoire Georges Bataille... Cunard, Craig, Laure Peignot. Elles signifient la volonté de liberté de quelques hommes à un moment donné — qui a été extrême. Après quoi, elles s'effondrent. Comme celles que nous connaissons, qui vivent un moment et qui s'effondrent après. Elles correspondent à un désir de liberté radical et puis... la vie en décide autrement, le travail des cellules, la misère, etc.

Lui Will dit qu'il y a des moments où les femmes sont femmes, et qu'à d'autres moments elles ne le sont pas.

Sollers Ça signifie qu'elles sont parfois en train de coïncider avec un moment de liberté et qu'elles peuvent très bien être très différentes juste avant et presque tout de suite après.

Lui C'est la même chose pour les hommes ?

Sollers Ça, c'est la poule et l'œuf. On ne sait pas qui déclenche. Si vous avez un violent désir de liberté, en tout cas, vous trouvez les femmes qu'il faut. Ça se trouve tout de suite. Mettez-vous dans cette disposition et vous allez trouver les femmes qu'il faut. Tout de suite. Ou demain ! Ça m'est toujours arrivé comme ça.

(Propos recueillis au magnétophone par Philippe Delaroche.)

On établit des listes de deux mille noms. C'est souvent le patron qui choisit parmi les trois ou quatre retenus...

(Suite de la page 124.) constructeurs, des noms en — a : Visa chez Citroën, Ascona et Monza (ce sont des villes italiennes, la seconde dotée d'un autodrome) chez Opel, Fiesta et Granada chez Ford. Faut-il s'en étonner ? Ces engins si polluants portent parfois des noms qui évoquent la nature, et même le vent, comme la Scirocco (selon l'orthographe italienne) de Volkswagen. Il est des noms surprenants, comme Citation (Ford) et des noms qui disent bien ce qu'ils veulent dire, comme Mini.

Il arrive qu'une voiture change de nom d'un pays à l'autre : la Golf de Volkswagen s'appelle Rabbit (lapin) aux Etats-Unis.

La recherche du nom est généralement confiée à des cabinets spécialisés, à qui l'on communique les caractéristiques du modèle qu'on veut lancer et l'image qu'on veut en donner. Ces cabinets établissent des listes de deux mille noms environ, parmi lesquels le constructeur en retient une vingtaine qui sont ensuite testés en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne et en Grande-Bretagne. C'est souvent le patron de l'entreprise qui choisit l'un des trois ou quatre noms retenus. « Le choix du nom donne lieu à des discussions passionnées, comme le choix du prénom pour un enfant », note Michel Hugues. Chez Renault on estime qu'il faut dépenser entre deux cents et trois cent mille francs minimum pour trouver un nom et s'assurer de sa disponibilité.

Chercher dans les encyclopédies ne suffit plus. On en est arrivé à créer des mots nouveaux, à l'aide d'un ordinateur. On lui demande par exemple de fabriquer des mots à trois syllabes composées chacune d'une consonne et d'une voyelle. Il paraît qu'il est capable de produire un million de combinaisons. Hélas, elles sont souvent dérisoires. « On ne peut pas appeler une voiture Ribili ! » dit Michel Hugues. On peut en revanche l'appeler Solara, Tagora, Murena (ce sont des modèles Talbot), Célica (Toyota), Camaro (Chevrolet) : ce sont des mots dénués de sens, mais les tests prouvent qu'ils sonnent bien. Le constructeur soviétique Lada a appelé un de ses modèles Niva, ce qui, selon son représentant en France, ne veut rien dire non plus. Le nom de la Renault Fuego a été trouvé également par l'ordinateur. On a failli l'éliminer quand on s'est aperçu qu'il avait un sens en espagnol : « feu ». Mais les tests dans les autres langues étaient excellents.

Si les voitures de série courante sont désignées tantôt par des chiffres, tantôt par des noms, les modèles produits en nombre limité (ils ne se distinguent en fait des séries ordinaires que par de légères modifications apportées à leur carrosserie) portent toujours un nom, comme la 104 Plus chez Peugeot, le Car et la Jogging chez Renault, les 2 Cv Spot et Charleston, les Visas Carte Noire et Sextant chez Citroën. Frédéric Chovet, publicitaire spécialisé dans l'automobile, constate que les voitures ne se distinguent plus (la Citroën Cx Réflexe, la Renault 20 Ts et la 505 Peugeot ont le même moteur de base) que par l'image qu'elles font passer d'elles. « On tend de plus en plus à leur attribuer des noms pour les rendre sympathiques, leur donner une personnalité... Il ne faut pas oublier cependant que la R5 a obtenu un énorme succès sous une dénomination fort peu séduisante ».

Depuis que les Français se sont mis à fumer des cigarettes — timidement à l'époque romantique, régulièrement à la fin du siècle dernier, systématiquement après la Première Guerre mondiale —, les Manufactures d'Etat ont créé d'innombrables marques dont les noms évoquent les goûts, les intérêts, les événements de la période qui les a vu naître.

Un grand nombre de marques lancées entre la fin du siècle dernier et les années vingt se réfèrent à l'aventure coloniale. C'est le cas des Egyptiennes, des Tunisiennes, des Kabyles, des Oranaises, des Indochinoises. A l'occasion de l'exposition (Suite page 142.)


La vocation des grands espaces.
Même si, prestigieuses, élégantes et maniables, les BMW savent se conduire en parfaites citadines, c'est bien sur la route des grands espaces qu'elles sont appelées à donner leur pleine mesure.
Là est leur domaine de prédilection. Il est vrai
maintenir un règne incontesté. 60 années d'un concept unique : le flat-twin cardan.
Suprématie aujourd'hui confirmée, et pour la deuxième fois, par une éclatante victoire au Paris-Dakar après 10 000 kilomètres de pistes défoncées à travers le désert et la savane...
Associant puissance et souplesse, avec un couple moteur idéal, l'ensemble deux cylindres opposés BMW s'affirme comme étant la formule la plus logique et la plus fiable pour tenir la distance.
Refroidissement par air, transmission par arbre, amortisseur de vibration pour plus d'efficacité et de confort, poids minimum, centre de gravité plus bas pour un équilibre parfait et une tenue de route exemplaire, simplicité et économie d'entretien...
Si vous ressentez la vocation des grands espaces, pour franchir allègrement les distances, les saisons et les modes, investissez dans une moto à la
BMW
1er au Paris-Dakar 81 et 83

On a fumé des Odalisques, des Sultanes...

(Suite de la page 138.) coloniale de 1931, on a vu apparaître des Congo qui ont disparu en 1940.

Les Français ont beaucoup rêvé de l'Orient, qui leur a toujours fourni d'importantes quantités de tabac (la marque Odalisques a vécu de 1893 à 1925, Sultanes de 1914 à 1940), mais aussi de la Russie, comme l'atteste la marque Boyards, la doyenne des cigarettes françaises, dont le paquet est toujours illustré de l'homme à la toque russe. Les Hongroises, lancées vers 1890 à peu près en même temps que les Boyards, contenaient le même mélange de tabac que nos Gauloises. En 1910, la Régie a dû renoncer à cette marque, déjà prise par un concurrent étranger. Comment allait-on appeler désormais ces cigarettes ? C'était la veille de la guerre, le nationalisme battait son plein, sur les dessins de presse la France était représentée un casque ailé sur la tête, un des journaux de l'époque s'appelait le Gaulois : on les a tout naturellement appelées Gauloises. Conçu à l'origine par le peintre Giot, le casque a été redessiné en 1936 par Jacno.

L'Espagne aussi a beaucoup fasciné les Français : il y eut des cigarettes appelées Espagnoles, mais aussi des Hidalgos et des Madrilènes. Les Gitanes, créées en 1910 en hommage aux cigarières de Séville, rendues célèbres par Carmen, font bien sûr partie du même groupe. Sur les premiers paquets, dessinés par Giot, on voyait des oranges, un éventail et un tambourin. La gitane n'est apparue qu'en 1943, dessinée d'abord par Molusson, puis, en 1947, par Max Ponty, qui lui a donné sa forme définitive.

Les responsables de la Régie avaient-ils le sens de l'histoire ? Ils ont devancé le mouvement féministe en créant les Amazones en 1893, et le Front populaire en lançant les Week-End en 1932. Il leur arrivé de faire preuve d'humour : le mot Balto, attribué à une marque, n'est rien d'autre que le code télégraphique du bureau du Seita à Baltimore ! (Suite page 144.)

Le coût de l'ensemble des recherches pour créer une nouvelle marque serait supérieur à cent briques...

(Suite de la page 142.)
Après la dernière guerre, le Seita a cessé de s'intéresser à l'Orient, à l'Est et à l'Afrique, pour se tourner résolument vers le Nouveau Monde. Il a lancé plusieurs marques de cigarettes au goût américain : les Rallye, les Royale (en 1956), les Flint, les Flash, les Score et récemment les News.

«Il y a vingt-cinq ans, on avait tendance à créer des mots de toutes pièces, facilement mémorisables, du genre Omo ou Tide, dit Daniel Bonnemaison, directeur de marketing au Seita. C'était la méthode informatique, que nous n'utilisons guère. Le nom du produit et la présentation du paquet dépendent de la clientèle que nous voulons toucher en lui proposant un mélange de tabac déterminé, blond ou brun. La marque fait en somme partie d'un tout qu'il importe de concevoir avant de lui trouver un nom. Nous avons pensé, par exemple, que l'univers journalistique était un cadre intéressant pour le lancement d'une nouvelle marque de cigarettes blondes. Partant de là, nous avons fini par lui trouver un nom, News, après avoir éliminé Reporter et Scoop. La présentation du paquet évoque le métier de journaliste et la campagne de presse a été axée sur ce thème. Avec les Seitanes nous avons voulu créer une cigarette brune de prestige et avec les Gauloises Blue Way une brune pour les jeunes». Le coût de l'ensemble des recherches qui conduisent à la création d'une nouvelle marque — y compris les recherches qui portent sur le tabac lui-même — serait supérieur à cent briques...

Bien des produits portent le nom de celui qui les fabrique. C'est le cas des stylos à bille Bic, lancés vers 1950 par un Français d'origine italienne, le baron Marcel Bich (notons cependant qu'il n'est pas l'inventeur du produit : ce mérite revient à un hongrois nommé Biro et, en Angleterre, nos "bics" s'appellent couramment des "biros"). Cette marque a fait l'objet d'innombrables imitations (stylos Bik, Chic, etc.), tout comme le crocodile des chemises Lacoste. "Crocodile" était le surnom donné par la presse sportive à René Lacoste, champion de tennis dans les années vingt, en raison de se ténacité et de sa résistance au jeu. L'intéressé s'était si bien accommodé de ce surnom qu'il avait fini par faire broder sur sa chemise un crocodile... Lorsqu'il s'est lancé dans l'habillement, dans les années trente, il n'a eu, en quelques sorte, qu'à faire reproduire sa propre chemise à des milliers d'exemplaires...

Les chemises de la firme anglaise Slazengers sont ornées, elles, d'une panthère. Les animaux sont-ils doués pour la publicité ? Le fait est qu'on les trouve un peu partout : sur les paquets de cigarettes (Camel), dans le textile (Pingouin), dans l'automobile (Jaguar).

Le Crédit Lyonnais a choisi, il y a peu, de s'identifier au lion : «Pour les Français, il n'y a rien de plus impersonnel, rien de plus froid qu'une banque, dit-on au service de publicité de cet établissement. Les enquêtes prouvent que le public confond aisément les banques entre elles et attribue la publicité faite par tel établissement à tel autre. Nous nous sommes donc mis à la recherche d'un signe qui nous permette de nous démarquer nettement de nos concurrents, d'une signature qui nous soit strictement réservée. Nous avons opté pour un animal parce que sa seule présence permet d'exprimer plus de choses qu'un sigle inanimé. Nous avons bien sûr tenu compte du fait que le lion est le symbole de la puissance, mais nous avons accentué son côté débonnaire et protecteur, son côté force tranquille si vous voulez. C'est un lion sans griffes. Nous avons fait faire des esquisses à six dessinateurs, pour retenir en définitive celle de Boisnard, qui avait également conçu le personnage du Gaspi. Le jeu de mots lion-lyonnais n'est probablement pas fameux, mais joue en notre faveur. Non, nous ne pensons pas que le public puisse confondre notre lion avec celui de Peugeot, qui est un lion héraldique, immobile. (Suite p. 146.)



Pour le Crédit Lyonnais, un lion sans griffes...

(Suite de la page 144.) Le nôtre est davantage un personnage de bande dessinée ».

L'animal le plus populaire en France est cependant le célèbre écureuil des Caisses d'épargne. A ses débuts, juste après la guerre, il était dessiné de façon bien plus réaliste qu'aujourd'hui. Au fil du temps il a perdu son agilité, il a pris une pose figée, on dirait qu'il a vieilli. En adoptant l'écureuil les Caisses d'épargne ont forgé un mythe : s'il est vrai que cet animal a un certain sens de l'épargne, puisqu'il cache des noisettes en prévision de l'hiver, en revanche il a la mémoire si courte... qu'il ne se rappelle pas où ils les a cachées, de sorte que son épargne ne lui profite pas beaucoup !

C'est René Laurent, le premier patron des Caisses d'épargne, qui a fait de l'écureuil un symbole national. Il en a eu l'idée, semble-t-il, pendant la guerre. Fait prisonnier par les Allemands, mourant de faim, il a failli manger un écureuil. Il l'a suivi et a découvert ainsi l'endroit où l'animal cachait ses noisettes. Il a donc mangé les noisettes, laissant la vie sauve à l'écureuil. Devenu directeur des Caisses d'épargne, il lui a rendu l'hommage que l'on sait...

Si vous aviez à lancer un produit, quel nom conviendrait-il donc de lui donner ? A mon sens il serait bon de faire figurer un animal sur votre marque, mais pas un lion, car on en voit trop en ce moment. Peut-être un cheval, qui est un animal particulièrement apprécié des Français et relativement peu utilisé dans la publicité (le cheval de Ferrari est plutôt discret). Comme la civilisation grecque conserve son prestige, il ne serait pas inutile de l'appeler Pégase. Pour souligner le caractère moderne de votre produit, vous devriez lui attribuer un nom sous forme de chiffres ou de lettres. Vous devriez absolument utiliser la lettre X et un nombre à quatre chiffres, contenant au moins un sept. Pourquoi n'appelleriez-vous pas votre produit, tout simplement, Pégase X-7007 ? *Vassilis Alexakis.*

Des scientifiques font de la barbe à papa...

(Suite de la page 74.) de rencontrer des présentateurs de télévision reconvertis en chauffeurs de taxis, ou des scientifiques de haut vol spécialisés dans la fabrication de barbe à papa. Ainsi le socialisme réel réalise-t-il à sa façon le programme de Karl Marx, qui rêvait de supprimer la division sociale et la division technique du travail.

Mais comment devient-on patron d'une entreprise privée en Pologne, dans ce pays où rien n'invite à prendre des initiatives ? Tomek C., qui dirige à Poznan une petite entreprise d'alimentation, est représentatif d'une des composantes du secteur privé : celle qui s'est lancée dans l'aventure non pas tant pour gagner de l'argent que pour ne pas mourir d'ennui. Dans les années soixante-dix, ayant achevé des études de langues, Tomek entre au service d'une entreprise française opérant en Pologne. Il y fait merveille, comme vendeur, mais l'avenir qu'on lui trace n'est pas à la mesure de ses ambitions. Les années soixante-dix, c'est l'époque où le règne de Gierek, par le recours massif à l'endettement extérieur, tire momentanément l'économie polonaise de son marasme, quitte à la précipiter plus tard dans une crise plus grave encore. Séduit par le clinquant de cette politique aventureuse, Tomek entre chez Cegielski, l'entreprise métallurgique dont les ouvriers en grève, en 1956, laissèrent au beau milieu de la Foire internationale cinquante morts sur le pavé. Embauché au département des exportations, il découvre bientôt que sa tâche consiste à coucher sur le papier d'inutiles colonnes de chiffres, de quoi remplir tout au plus trois ou quatre heures sur ses quarante-six de présence hebdomadaire. On murmure que, dans tout le service, seul le directeur a fait au cours des deux dernières années un voyage, à Caracas. Tomek a compris : il plaque la métallurgie et se retrouve placier en boutures d'œillets — au noir — chez les horticulteurs de la banlieue de Poznan. Puis chauffeur de voiture de place, au volant d'une Buick (Suite page 150.)

Une mixture d'herbes qui, avec un peu d'imagination, remplace les épices et le miel...

(Suite de la page 148.) de l'entre-deux-guerres, rachetée à un landlord polonais ruiné par l'annexion à l'Urss de tout l'Est de la Pologne. Les œillets paient bien, mais l'ennuient, et les jeunes mariés ne se bousculent pas pour parader en Buick de la mairie à l'église. Un stage dans une entreprise d'embouteillage de vodka le laisse sur les rotules : il en conserve le souvenir de gigantesques trafics organisés par les ouvriers, qui pour aller plus vite déménageaient la gnôle dans des jerricans, et d'une visite d'une délégation scandinave lors de laquelle il était dans toute l'usine le seul à pouvoir se tenir debout pour guider les visiteurs à travers les ateliers... Entretemps, l'expérience Gierek a périclité : la Pologne, endettée jusqu'au cou, a dû réduire drastiquement ses importations. C'est alors que Tomek retrouve un copain de lycée, passé au service d'une petite entreprise à capitaux étrangers qui fabrique à Poznan de la levure en poudre. Tous deux persistent à bercer des rêves de grandeur, ou du moins d'indépendance. Or le copain de Tomek vit avec une chercheuse qui, dans le secret d'un laboratoire travaillant pour l'industrie alimentaire, vient de mettre au point un produit miracle, et tout à fait de saison : une mixture d'herbes des champs, entièrement polonaise, qui, avec un peu d'imagination, remplace les épices et le miel entrant normalement dans la fabrication du pain d'épice, que la Pologne n'a plus les moyens d'importer... Par manque de devises, les Polonais devront-ils se passer de pain d'épice ? L'industrie alimentaire étatisée, hébétée de somnolence bureaucratique, néglige cette géniale découverte que Tomek, son copain et la chercheuse décident de reprendre et d'exploiter à leur compte. L'obtention des papiers nécessaires à l'enregistrement de leur entreprise auprès de l'association officielle des artisans nécessite, on l'imagine, des démarches si longues, si acrobatiques, que de moins obstinés auraient vingt fois renoncé. Enfin, Tomek et ses associés décrochent l'autorisation de se mettre à leur compte, sous réserve qu'ils n'emploient pas plus d'un ouvrier, de deux retraités et d'une femme de ménage. Tous ces règlements, en fait, paraissent destinés à éliminer les postulants trop maladroits pour découvrir un moyen élégant — et dans la mesure du possible quasi-légal — de les contourner (quand ce ne serait, par exemple, que de faire travailler en douce sa famille pour doubler le nombre de ses employés). Encore n'est-ce pas le tout d'avoir l'autorisation de monter une affaire : il faut aussi de l'argent... L'entreprise à capitaux étrangers qui fabrique la levure en poudre apporte les fonds nécessaires à la mise en route, et se charge de la commercialisation du produit. Reste le problème du local et de l'équipement. En Pologne, comme dans toute économie court-circuitée, les relations personnelles jouent un rôle prépondérant. Tomek a le contact facile, et il est tout à fait capable, s'il le faut, de torcher une bouteille de Wyborowa pour dégeler l'atmosphère d'une réunion de travail. Deux ou trois caisses seraient nécessaires pour convaincre le responsable d'une coopérative agricole, voisine de Poznan, de lui louer quelques mètres carrés. Jadis spécialisée dans l'élevage des poulets, la coopérative se retrouve avec trois poulaillers géants — et déserts — sur les bras, dont deux sont bientôt loués à un bricoleur de batterie pour automobiles. Tomek se fait fort de fourguer le troisième à l'entreprise fabricant la levure en poudre, et d'employer à temps partiel une dizaine d'ouvrières de la coopérative à l'ensachage de son propre produit. Moyennant quoi, la coopérative lui loue pour une bouchée de pain trois pièces d'un petit château menaçant ruine, qu'au temps de sa splendeur elle destinait à la fabrication de pâtes aux œufs. Comme auparavant le château a servi d'école primaire, il reste au mur quelques portraits officiels de Gomulka (Suite page 152.)

Couper les ailes à ses rêves industriels...

(Suite de la page 150.) et Cirankiewicz piqués de chiures de mouches. Dans ces mélancoliques locaux, où traîne le souvenir d'une famille de petits hobereaux acculée à la ruine ou à l'exil, Tomek installe un moulin prêté par la coopérative pour moudre la sauge, la moutarde, la menthe, le thym, la marjolaine et la salsepareille entrant dans la composition de sa poudre à six schtroumpfs, et de deux bétonnières louées à une entreprise de travaux publics pour mélanger ces aromates, une fois moulues, à la chicorée qui donnera au pain d'épice sa légère amertume et sa teinte foncée. Pour faire torréfier la chicorée — à raison de huit tonnes par mois —, Tomek, à finalement fait appel à un "privé" travaillant avec du matériel de fortune.
Après un quart d'heure de bétonnière — dans de délicieuses odeurs de grange et de garrique — le mélange d'aromates et de chicorée est ensaché par les ouvrières de la coopérative, pêle-mêle avec la levure en poudre fabriquée par l'entreprise à capitaux étrangers.
Cette association, sous les auspices de l'agriculture, de l'initiative privée polonaise et du capital étranger, donne au bout du compte un sachet de 24 grammes (9 de levure et 15 de mélange aromatique) qui, d'après les indications portées sur l'emballage, additionnés à 250 grammes de farine (un quart de la ration mensuelle), 125 grammes de margarine, un œuf et un demi-verre de lait, font un excellent pain d'épices de temps de crise à capitaux mixtes, susceptible d'étouffer dans les meilleures conditions une demi-douzaine de chrétiens. Pour l'instant tout va bien, les sachets se vendent comme des petits pains, l'entreprise a fait au cours de ses six premiers mois plus de dix millions de zlotis. Goguenard et flegmatique, Tomek n'attend plus que le moment où quelque tracasserie fiscale, quelque sournoiserie bureaucratique, viendra comme prévu couper les ailes à ses rêves industriels. *Jean Rolin.*



On parle de robe, d'arôme, de longueur en bouche...

(Suite de la page 104.) kilomètres de Saint-André-le-Gaz. Son premier patron, M. Debauge, avait fait ses classes chez Weiss, un maître-chocolatier de Saint-Etienne. Une référence. A l'époque, Saint-Etienne était la ville du chocolat, comme Annecy détenait le record de sa consommation par habitant.
Le pâtissier de Pont-de-Bonvoisin était un bon vivant et un homme proche de la nature — la chasse, la pêche, les champignons — qui jurait que le cacao était un don de Dieu. Un produit noble, à coup sûr. Ce n'était tout de même pas par hasard que la plupart des chocolateries appartenaient alors aux grandes familles de l'aristocratie. Deux ans chez cet homme-là, une bénédiction.
Le gars Bernachon partit pour la ville. Lyon. La Mecque des gastronomes. Le phare du goût du monde. La Cité des Femmes, les fameuses Mères. Une étape de deux années, rue Victor Hugo, dans la pâtisserie numéro un de Lyon. Avant de poser son baluchon, au début de 1939, dans la maison Durand, cours Franklin Roosevelt. Autre clin d'œil du destin : Maurice Bernachon rencontre là celle qui deviendra sa femme et avec laquelle il s'installera, là, quand le moment sera venu. Après que, démobilisé et au terme d'une période de six ans chez un pâtissier de Trévoux, dans l'Ain, il songe sérieusement à s'établir à son compte. En 1952, donc, les Bernachon achètent le fond Durand. Changement de propriétaire. Changement de programme...
On parle de robe, d'arôme, de longueur en bouche... Mais on ne commente pas un vin. On traite de chocolat. De cette pâte brun-rouge qui s'étire et s'allonge, brassée, pétrie inlassablement par les bras nickelés de machines ronronnantes. « Les grands succès de la maison, ce sont les ganaches. Et ce qui fait leur richesse, ce sont ces fèves de cacao que vous voyez là, dans ces sacs. Nous n'utilisons que des grands (Suite page 154.)

Le Chuao, très puissant (lors du broyage, son parfum violent, entêtant, est difficilement supportable), est mélangé avec dix ou douze crus différents...

(Suite de la p. 152.) crus. Le premier, le meilleur, c'est le Chuao. Il vient du Venezuela, un terroir exceptionnel. Pas de chocolat digne de ce nom sans Chuao... »

Les sacs de jute qui s'entassent dans le saint des saints, l'une des pièces carrelées de blanc du "laboratoire" de Maurice Bernachon où tout se crée et se transforme, s'étiquettent de noms exotiques : Chuao, Puerto Cabello, Caracas, issus du Venezuela; San Antonio, en direct de Trinidad; Guayaquil, Marchand, Santa Fé, en provenance de l'Equateur; et Para, du Brésil. Les meilleurs crus du monde. Que complètent le Criolo de Madagascar et des fèves de Ceylan, plus légères, plus claires que les autres et qui interviendront, en fin de parcours, pour habiller les chocolats de Bernachon de cette robe à nulle autre pareille. Tous ont transité par Amsterdam et Rotterdam, ports de triage européens de la route des épices. Deux fois par an, Maurice Bernachon et son fils Jean-Jacques passent commande à Bordeaux, chez Touton, seule adresse française pour les fèves de cacao fin. Seize tonnes. Huit aussitôt après Noël, huit pendant l'été, lorsque les cours se sont apaisés. Ces achats à la base — énormes pour une maison artisanale qui ne dispose que d'un seul point de vente et d'une quarantaine d'employés en tout et pour tout, vendeuses comprises —, les Bernachon les font depuis 1962, depuis que Jean-Jacques, retour de service militaire, a effectué un stage de formation en Hollande.

La personnalité d'un chocolat naît des mélanges. Le Chuao, très puissant — lors du broyage, son parfum, violent, entêtant, est difficilement supportable —, a besoin d'être tempéré. Les gens d'ici ont fixé sa participation à trente pour cent, les soixante-dix pour cent restant se répartissant en dix ou douze crus différents, qui éteignent son amertume naturelle et diminuent son excès d'acidité tout en conjuguant leur chant d'arômes. Ce dosage-là, que l'on ne réussit qu'après des dégustations incessantes, détermine la saveur et le coloris. Pas question d'utiliser un cru unique, quel qu'il soit : le résultat serait plat, sans intérêt. Le goût Bernachon est ainsi fixé pour l'éternité, perpétué par les mêmes crus et des proportions inchangées.

Tout chocolat se réfère d'abord à la base : il s'agit, cours Franklin Roosevelt, de fèves broyées avec du sucre et des gousses de vanille (les meilleures, il va de soi, venues de l'île Bourbon). Une fois la base opérationnelle, on se met à confectionner les ganaches. La ganache est à l'origine du métier de chocolatier. Sa recette est simple : un litre de crème double bouillie dans laquelle on verse 1 200 ou 1 400 grammes de chocolat très amer et très parfumé, du beurre des Charentes pour l'onctuosité, du sucre pour assouplir l'amertume. On laisse reposer l'ensemble une nuit puis on le travaille lentement, légèrement, et on détaille : truffes, palets d'or, tablettes, etc. Une fabrication très fragmentée. Il y a des ganaches simples et des ganaches composées : moitié chocolat, moitié noisettes, ou crème et vieux rhum, crème et Grand Marnier, amandes, cannelle, café, sucre caramélisé... La fantaisie n'est pas étouffée. On crée des saveurs nouvelles avec des produits naturels.

Le naturel, Maurice Bernachon lui a toujours tendu la main. Aussi, le terroir représente-t-il l'une de ses préoccupations majeures. La confection de ses chocolats requiert, exige des produits de premier choix, jamais ternis par les colorants ou des additifs de conservation. Avec ce qui entre dans leur composition, les chocolats maison, faits au jour le jour — même pendant le rush des fêtes —, sont garantis trois semaines. Un point c'est tout. Dans cet intervalle, ils seront au mieux de leur expression, ils atteindront leur plénitude. Et ils feront se frotter le ventre aux amateurs de cacao — qui ne le cèdent en rien aux amateurs de thé ou de café — où qu'ils se trouvent. Puisque Bernachon irradie en France, dans toute l'Europe aussi bien qu'en Egypte, en Israël ou aux Etats-Unis.

Le terroir s'exprime aussi dans les chocolats à la liqueur. Le pur malt est du Glenfiddich, l'armagnac du Grand Bas, le cognac ne saurait être que de la fine champagne, et le rhum, forcément agricole et d'un âge respectable, du Trois-Rivières.

Mais ce qui donne sans doute le plus de souci aux Bernachon, ce sont les amandes. Il n'y a pas si longtemps, ils pouvaient pianoter sur toute une gamme de variétés et de qualités. Il y avait des amandes "en dragées", il y avait ces "Matrones", grasses à souhait et idoines pour les pralinés, les "Princesses" si tendres qu'on cassait leur coque d'une délicate pression des doigts... Un plant étrange venu d'ailleurs — de Californie — a pratiquement tout balayé : le Marcona. Mais si son rendement stupéfie, sa qualité déprime. Pas le moindre goût : « Les yeux fermés, vous êtes incapables de dire si vous mangez une graine de courge ou une amande... » Dans ce domaine également, les grandes races sont en voie de disparition. Vivote, en quantité infime, une amande exceptionnelle, la Tournefort. Un petit producteur, à Apt, réserve toute sa production à la maison Bernachon, de Lyon. La vieille garde demeure et ne se range pas. Sauvées également, les noix du Dauphiné, au moins celles que récolte un cultivateur de Saint-Paul-d'Yzeaux. Ou les avelines du Piémont. Quête perpétuelle, recherches de tous les instants. Chez Bernachon, tout est bon, sans doute parce que tout est passion. A preuve, les palets d'or, qui constituent, à bon droit, l'un des fleurons de la maison. Des disques de chocolat pur, au diamètre grosso modo d'une pièce de cinq francs sur une épaisseur d'un demi-centimètre, saupoudrés de paillettes d'or... Sera-t-on vraiment étonné, dans ce contexte, d'apprendre que cet or titre vingt-deux carats ? Et, pour la pe- (Suite p. 156.)

Bernachon-Bocuse : tandem de choc...

(Suite de la p. 154.) tite histoire, qu'il provient de feuilles d'une finesse extrême, fournies par le dernier "batteur d'or" de France, M. Dauvet, établi à Etevenex, en Haute-Savoie. Tout Maurice Bernachon est contenu dans ces exigences multiples que d'autres, moins concernés, moins passionnés, rangeraient au rayon des accessoires. A miser sur la qualité, on ne perd jamais. Ça, Maurice Bernachon l'a toujours su. Et puis, il ne pourrait pas faire autrement.

Grand-prêtre du chocolat, figure de Lyon et d'alentour, il se réjouit que les Français, en amateurs distingués, l'apprécient "nature". Il considère en souriant les Anglais qui l'associent à la menthe et fait la moue devant ces diables d'Espagnols qui le farcissent... à l'eau de rose. A ces goûts... fourrés, il préfère des gens plus sérieux, comme les Belges et les Hollandais, sans parler des Scandinaves, clients très importants. Car plus on grimpe vers le Nord, plus on croque de chocolat. Calories d'abord. Les Méditerranéens, le ventre au soleil, c'est vrai, ne sont pas des fanatiques. Quant aux Soviétiques, qu'on n'enregistre guère en ces domaines, auraient-ils soudain découvert le mieux-vivre ? Ils en croquent à leur tour, comme ces femmes larguées qui ont besoin de recharger leurs batteries. Vont-ils faire flamber les cours du cacao. A cette éventualité, Maurice Bernachon oppose un front serein. Il a bien planté ses crampons dans la vie. Et puis, avec Jean-Jacques, son fils, la réputation est bâtie pour durer. Jean-Jacques qui a épousé Françoise, la fille de Paul Bocuse. C'est d'ailleurs à l'occasion de la remise de la Légion d'honneur au lion de Lyon par Vge, le 25 février 1975, lors d'un "séminaire" gastronomique mémorable à l'Elysée, que Papa Bernachon avait créé son fameux gâteau Le Président, toujours best-seller... Bernachon-Bocuse : tandem de choc. A cette aune-là, les amateurs ne seront jamais à côté de la plaque...

Jean-Pierre Binchet.

Tandis qu'elle ôtait son tee-shirt, l'image de Georges à ses pieds contemplait son image frémissante...

(Suite de la page 54.) langue tendre. Comment résister à une telle invite ? Georges ressentit l'envie insoutenable de caresser le grain de cette peau, de bercer ces cuisses et ces hanches mouvantes, de se réfugier dans le creux de ce cou. Depuis deux ans, ils ne s'étaient jamais quittés plus de quelques heures. Leurs journées et leurs nuits étaient toutes entières consacrées à l'amour. Sans perdre de temps, Georges effleura la touche "simulator" et leurs deux silhouettes se dessinèrent sur l'écran. Il choisit un fond jaune paille qui rappelait la couleur du sable, traça la ligne bleue de la mer, bordée d'écume blanche. Il s'amusa même, malgré son impatience, à dessiner au loin un parasol rouge et un guéridon vert sur lequel il posa deux verres. Après quelques essais, il parvint à figurer le hâle velouté de Sylvia. Après une série de manipulations supplémentaires, la pièce s'emplissait enfin d'une légère bise iodée qui se mêlait au parfum piquant de la jeune femme. Dressée sur ses jambes minces, celle-ci, commençait à se dévêtir avec une fausse nonchalance.

Tandis qu'elle ôtait son tee-shirt bleu rayé de blanc, l'image de Georges assise à ses pieds contemplait son image frémissante. Alors leurs deux formes se rejoignirent, s'enlacèrent. Penché sur le clavier, Georges, pantelant, programmait des caresses inédites, des positions inusitées qui se matérialisaient aussitôt. A son gré il accélérait ou ralentissait le rythme. Il fit même naître une musique angélique pour baigner leurs étreintes. Une longue phrase de saxophone comme en écrivait autrefois Benny Carter. Phrase sinueuse, serpentine, enrobée de miel, qui semblait ne jamais devoir finir. Longue et flexible comme le corps de sa Sylvia.

Epuisé par cette joute frénétique, Georges alluma une cigarette et fit servir à son image une copita de Jerez qu'elle avala goulûment. Bien décidé à ne pas laisser son nouveau gadget au repos, il s'avisa qu'une partie d'échecs l'apaiserait. Les computers d'échecs existaient depuis bien longtemps. Ils avaient même été pour Georges l'unique Maître et l'unique partenaire. En fait, il n'avait jamais connu ces pièces patinées en buis tourné qu'il est si délicieux de palper avant de faire glisser doucement leur socle de feutre sur ce plateau qui est à la fois leur champ de bataille et la scène de leur théâtre. Petits personnages qui finissent par posséder leur vie propre, leurs joies et leurs angoisses. Vigilants, prudents ou agressifs, magnanimes ou cruels, on serait presque tenté de leur prêter un cœur et une âme. Georges devait se contenter de ces symboles qui s'inscrivaient sur l'écran, anonymes. Il n'empêche que ces machines le fascinaient depuis son enfance. Chaque fois qu'il entreprenait une partie contre l'une d'entre elles, il ne pouvait s'empêcher de penser à Steinitz, ce grand Maître du XIXe siècle qui prétendait dans sa folie jouer contre Dieu lui-même !... Georges se considérait comme un joueur honorable. Et il lui tardait de tester la force de cet adversaire encore inconnu.

Ayant tiré les blancs, l'ordinateur entama la partie par la très classique avance du pion du Roi. Mis en confiance, Georges choisit une variante du gambit Göterrorg qu'il était certain de bien posséder, au point de lui avoir apporté quelques améliorations de son cru. Une heure après, il avait abandonné son bel optimisme. Il faut dire que, dès les premiers coups, ayant perdu le centre (Tartakover s'était retourné dans sa tombe !), il avait entrepris une défense en Fianchetto trop tardive pour être efficace, suivi d'un zug-zwang proprement suicidaire. Au trentième coup, une menace précise sur sa Dame le contraignait à laisser une tour aux prises avec une fourchette subtile. Tour qui succombait aussitôt alors qu'elle se trouvait à la base de sa stratégie. Au trente-cinquième coup, il subissait un échec à la découverte dont il se dépêtrait par miracle. Et, au trente- (Suite p. 162.)

ÇA MARCHE POUR EUX!

Ils sont dans le peloton de tête. Lui a fait un bout de chemin avec eux...

FANNY COTTENÇON

Je suis fière de toi!... » Cinq mots et un télégramme qui, pour la "môme" Fanny, comptent autant que son César du second rôle féminin, pour l'Etoile du Nord de Pierre Granier-Deferre. Il faut dire que le télégramme est signé Signoret, sa mère dans le film — et son modèle dans la vie. « Quand on tourne avec elle, on ne peut qu'être très bon... » C'est vrai qu'elle ne s'en prive pas, d'être bonne, la Cottençon! Sa vie, ça a toujours été de jouer la comédie. Née au Gabon par la grâce d'un père géologue qui cherchait du pétrole un peu partout dans le monde — elle le décrit comme un des derniers aventuriers « avec une grande barbe, un casque colonial, trois coutelas et deux fusils » —, elle a fait de très classiques études en France et a passé son bac à Versailles. Mais elle avait déjà entendu l'appel des planches : entrée au Conservatoire de la ville, elle fait ses débuts au Théâtre Montansier. Et réussit en 1974 le concours de la rue Blanche, dont le côté sérieux rassure un peu ses parents... La voie royale. Après deux ans, on la retrouve dans une troupe théâtrale « qui fait un peu de tout ». Elle vole bientôt de ses



Fanny Cottençon : la révélation des Césars.

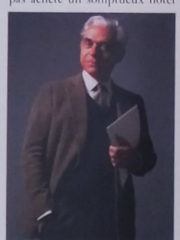
propres ailes, et fait, en 1977, ses débuts au cinéma, dans la nuit de Saint-Germain-des-Prés. Et Francis Perrin, qui l'a remarquée dans la pièce de Gérard Oury, « Arrête ton cinéma »... lui donne le conseil inverse! Et la fait tourner dans Le roi des cons et dans Têtes à claques : « Un type formidable », dit Fanny, qui a été ravie de retrouver « l'énergie joyeuse » de Perrin pour un film hilarant : Tout le monde peut se tromper. Une réussite signée Jean Couturier, qui manie l'humour noir avec une aisance complètement réjouissante. Où Fanny prouve qu'elle est aussi à l'aise dans des rôles graves, comme dans Paradis pour tous (le dernier film de Patrick Dewaere), qui reste un souvenir douloureux : dix-sept semaines de tournage éprouvant... Mais la consécration que lui a apporté Granier-Deferre, elle n'est pas près de l'oublier : « Dans chacun de ses films, il a donné leur chance à des inconnus, de Nathalie Baye à Giraudeau... » Et « la » révélation de l'année ne joue pas les stars. Elle revient même au théâtre : elle est depuis le 21 mars sur la scène du Théâtre de la Ville, avec Le maître et Marguerite...

GEORGES YATRIDES

Dans le dernier catalogue de Christie's, on le trouve à côté de Vlaminck et, dans les ventes, entre Chagall et Picasso... « Je suis un petit homme, moi, c'est mon travail qui est grand! » avoue timidement ce Grec de Grenoble, isolé dans sa "tanière", et dont 365 tableaux (estimés chacun à 2 ou 300 000 francs) font partie de collections privées américaines. Si Yatridès refuse le « showbiz » et qu'il est inclassable (« hors du tumulte », selon René Char), il fait partie d'un club très fermé. Celui des 15 peintres qui, dans le siècle, ont vécu de leur peinture!

ALBERT VERBEKE

Si Albert Verbeke n'avait pas subi pendant vingt-cinq ans les divers aléas de la vie de businessman, il n'aurait peut-être jamais eu l'idée du Satellite. Si ses affaires n'avaient pas fait de ce self-made man un des grands de la maison individuelle, avec Bâtir, qu'il a revendu en 1979 à Bouygues, il n'aurait peut-être pas acheté un somptueux hôtel



Albert Verbeke : le Satellite.

particulier rue Copernic pour l'y installer. Et s'il n'avait pas été, depuis toujours, un amateur d'art (il est peintre et sculpteur, et a eu sa propre galerie à Paris), le Satellite ne serait pas, en plus de sa vocation de luxueux centre d'affaires, une véritable vitrine d'art contemporain. Où tout est prévu, en quatorze bureaux (dont certains ont un coin douche et repos), avec tous les services intégrés imaginables. Quant à Albert Verbeke, maintenant que le Satellite est lancé, il est déjà sur une autre galaxie : peut-être même dans l'extraordinaire maison-sculpture qu'il s'est dessiné en Corse...



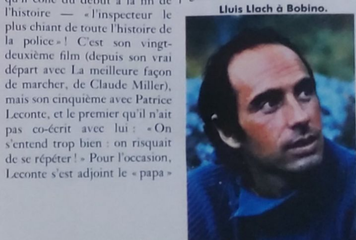
Michel Blanc : il fait rire Jerry Lewis...

MICHEL BLANC

C'est après avoir vu, en cassette, « Viens chez moi j'habite chez une copine », que Jerry Lewis a décidé de signer pour un film avec le petit blond à moustache qui l'avait fait hurler de rire. Difficile, même pour un perpétuel angoissé comme Michel Blanc — parce que c'est lui, bien sûr, le petit blond — de ne pas se dire que ça ressemble fort à une consécration! Surtout qu'un autre projet est en route : celui d'un film-fantasmagorie sur Little Nemo coproduit par Boorman! « C'est trop beau, tout ça, ça me fait peur... » Touchant dans la bouche de quelqu'un qui a tout de même fait (avec « Viens chez moi », justement), 680 000 entrées rien qu'à Paris. Et qui pourrait bien récidiver avec « Circulez, y'a rien à voir », où il interprète, en équipe avec Jacques Villeret — et aux basques de Jane Birkin, qu'il colle du début à la fin de l'histoire — « l'inspecteur le plus chiant de toute l'histoire de la police »! C'est son vingt-deuxième film (depuis son vrai départ avec La meilleure façon de marcher, de Claude Miller), mais son cinquième avec Patrice Leconte, et le premier qu'il n'ait pas co-écrit avec lui : « On s'entend trop bien : on risquait de se répéter! » Pour l'occasion, Leconte s'est adjoint le « papa » (en bande dessinée) de Bernard Lermite, Martin Veyron... Sept ans avec la bande du Splendid, Michel Blanc est d'ailleurs toujours actionnaire de leur théâtre, le Splendid Saint-Martin : « J'aime mieux investir là-dedans que dans la pierre, même si le rendement, c'est pas ça! » Fasciné par Woody Allen — et par Louis de Funès (« L'homme qui m'a fait le plus rire dans ma vie... ») avec qui il avait d'ailleurs un projet de scénario —, il peut, à trente ans, se permettre des appétits tous azimuts : ce comédien qui aime être dirigé (« Sinon, si c'est vas-y, fais ton numéro, autant tourner tout seul!... »), commence à penser à la mise en scène. Tout en continuant, par à-coups, à apparaître au théâtre (comme dans Bunny's Bar, avec Josyane Balasko), à la télé, plus souvent, et à écrire des chansons. Avec Delaporte (du Grand Orchestre du Splendid), il prépare un genre de sketch musical. La musique, ça le tient depuis tout petit : il travaille tous les jours son piano et aurait adoré être pianiste de bar, même si Brahms reste son dieu. Cyclothymique, amoureux des villes (il passe ses vacances à New York), c'est l'anti-écolo. « Des générations avant moi se sont fait chier à la campagne, pour que j'en arrive où j'en suis : ce serait injurieux pour eux que de retourner garder des moutons dans le Larzac! »

LLUIS LLACH

Pourquoi ne pas interviewer mon manager? Sa vie est beaucoup plus palpitante que la mienne! » Il est d'une modestie spectaculaire, Lluis Llach. Pourtant, l'un des plus célèbres chanteurs catalans, longtemps muselé dans son propre pays, l'Espagne, peut rassembler sur son nom quatre-vingt mille personnes dans un stade à Barcelone. Et, du 12 au 24 avril, tenir Bobino — et Paris — sous le charme de son extraordinaire voix qui éclate en hymnes et en plaintes. La France, pour Lluis, c'est une longue histoire. Qui a commencé comme un mariage de raison : porte-parole de la culture catalane, qu'il défend âprement dans le mouvement de la Nova Cançon, refusant de chanter en castillan, consacré en 1970 à Madrid et interdit le lendemain, il s'exile. Et découvre en même temps « le café au lait et le Canard Enchaîné! » Il faut croire que le régime lui convient : s'il commence classiquement par les Mjc, il se retrouve très vite à la Mutualité, et l'Olympia lui ouvre ses portes en 1972, 73 et 74. En 1975, il reste deux semaines au Théâtre de la Ville, et, en 1978, au Palace. Sans compter de nombreuses tournées en Europe... Avec, toujours, la difficulté de se faire comprendre... sans paroles, puisque chanter en catalan est resté, pour lui, un acte politique. Quant au français, qu'il parle de façon très recherchée, il l'a appris à l'école... De toutes façons, quand il compose, les paroles ne viennent qu'après la musique, à laquelle il associe des images. Une partie de l'année, il vit dans un petit village près de la frontière, « une vie très vulgaire » — il veut dire ordinaire. Et, pour se reposer de ses récitals, il va, deux fois par semaine, « faire le baryton »!



Lluis Llach à Bobino.

Josette Milgram.

HENRI CEGARRA

Henri Cegarra a le goût du paradoxe : il a trouvé drôle de s'offrir sa Rolls après mai 1981! Il a installé dans son hôtel particulier de Neuilly un des studios vidéo les plus modernes d'Europe, à l'enseigne de sa société, Télétota... Autodidacte, il a été veilleur de nuit, déménageur, sergent-instructeur dans les commandos, avant de servir de 3e assistant à Abel Gance. Ce qui précise sa vocation : il réalise deux courts-métrages et découvre très tôt le magnétoscope (à bandes!) en faisant des réunions pour les indus-



triels... Il a trouvé sa voie — et son premier client : il va louer du matériel vidéo aux entreprises, avec Iris Télévision. Puis monte un petit studio de télé, en 1971 : Télétota est né. Et Henri Cegarra se met, trois ans de suite... à perdre de l'argent. Depuis, il s'est rattrapé. En doublant son chiffre tous les ans.

Avec vingt millions investis dans les deux ans à venir et des « créneaux » très pointus : sous-titrage (il a tous les programmes Disney pour l'Europe), doublage (en vidéo, c'est unique au monde).

Et il a imaginé une utilisation révolutionnaire des studios vidéo, où toute la production est informatisée. « La chance, résume-t-il, souriant, c'est de penser aux choses avant que le besoin existe! »



Paralysé par la colère, il ne parvenait pas à trouver le bouton pour effacer l'ignoble scène.

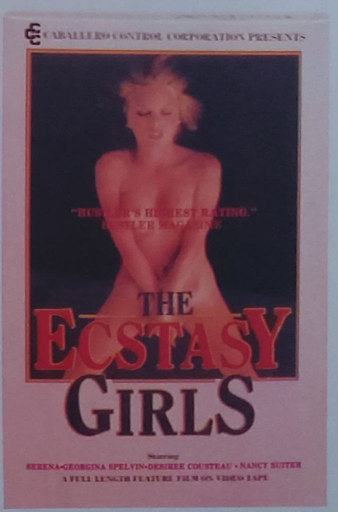
(Suite de la page 158.) neuvième, l'ordinateur, sur un ton faussement modeste, lui signifiait le Mat fatal. Georges détestait perdre. Surtout contre une de ces machines impassibles que, dans ces moments-là, il aurait eu plaisir à rouer de coups.

Pour calmer son dépit, il fit apparaître un petit quintette et se plaça résolument au clavier de la batterie électronique. On attaqua le bon vieux blues. Le blues éternel, tempo médium. Certes, son image s'agitait de façon fort spectaculaire. Les vibrations des fausses cymbales et le frémissement des peaux factices lui semblaient séduisantes. Il se trouvait élégant, fringant. Aussi efficace et aérien que ces grands drummers qu'il avait toujours admirés. Mais il s'aperçut bien vite que son jeu manquait de feeling. Il se traînait, pataud, lamentable, au milieu de ces musiciens qu'il n'avait cependant pas choisis parmi les meilleurs. Il s'excusa auprès d'eux d'un timide hochement de tête et, furibond, interrompit le morceau avant le troisième chorus.

« Mauvaise journée ! » marmonna Georges. Seule restait Sylvia. Sa Sylvia. Depuis son départ, il ne cessait de penser à elle. Il avait une folle envie de retrouver la chaleur de son corps et le goût de ses lèvres. Il inscrivit le code, fit agir le "space", et le rayon la recherchait aussitôt. Ses investigations allaient le mener chez un maître-pipier de Cogolin. Il parcourut les garrigues, les oliviers et les champs de lavande. Ne s'attarda pas sur les platanes vénérables de la place de la République et pénétra dans une boutique. Il longea les étagères de bois clair où s'alignaient, souveraines, de merveilleuses pipes blondes. Après avoir poussé la porte de l'atelier, il amorça un long panoramique sur des montagnes d'ébauchons. Et découvrit, enfin, Sylvia. Couchée dans le parfum des bruyères, elle subissait les assauts d'un colosse velu. Ses yeux baissés, son souffle haletant qui ponctuait ses fougueux coups de reins disaient assez le plaisir qu'elle éprouvait. Georges voyait ces horribles mains se promener sur son corps et cette bouche qui recherchait tous les endroits secrets. « Je n'ai pas l'air de lui manquer autant qu'elle l'affirme ! » grommela-t-il. Tandis que, paralysé par la colère, il ne parvenait pas à trouver le bouton qui lui aurait permis d'effacer l'ignoble scène. Il dut la subir jusqu'au bout, accompagnée de soupirs et d'onomatopées. Il fallait s'y résoudre, Sylvia, la liane/lionne, ne lui serait jamais fidèle que dans l'intimité douillette de ses rêves clos.

Accablé, Georges se fit servir un triple bourbon que sa silhouette engloutit d'un trait. Il maudissait au fond de lui-même cette impitoyable machine qui n'avait cessé de peindre ses déconvenues, de visualiser ses revers sur un écran imbécile.

La tête dans les mains : « Que fait-on dans ces cas-là ? » s'interrogeait Georges. Et, soudain détendu : « Le suicide ! », murmura-t-il dans un sourire. Pourquoi ne pas terminer la journée par un dernier gag ? Aussi, le "Simulator" mis en fonction, sa silhouette apparut-elle une fois encore sur l'écran. En riant, il la vêtit de noir comme il convient en de telles circonstances. Il n'hésita pas un instant sur le choix du décor. Depuis toujours, il rêvait de finir ses jours à Séville. Il plaça donc son image devant les grilles de la Maestranza, la plus somptueuse plaza de toros du monde, blanche, bariolée de rouge et d'ocre. A deux pas du Guadalquivir, dans une odeur de fauve et de poulet à l'ail, son double se tenait au centre de l'écran. Il commanda un zoom lent, en contre-plongée, pour cerner l'image de son visage et du revolver appuyé à son front. Le coup partit. Un flot de sang jaillit de sa tempe fracassée, inondant le pupitre sur lequel Georges s'affaissait... Arrivé quelques heures plus tard, l'inspecteur Ténut vida sa pipe sur la moquette et écrasa du pied un curieux insecte. Il se pencha sur l'ordinateur qui, interrogé, se borna à répondre : « Et alors ? Tout le monde peut se tromper, non ? »... *Michel Laverdure.*





ceux qui lisent lui

Ceux qui lisent Lui, c'est vous, mais c'est aussi Jean Maury, Pdg de Mac Douglas (ici avec sa femme Carole). Sa plus grande exigence ? Celle de la qualité, qui le conduit à être toujours plus difficile sur le choix des peaux et la fabrication. N'a-t-il pas créé ses propres boutiques pour ne jamais risquer d'altérer l'image de la marque ? Son plus grand plaisir ? Vous l'avez peut-être déjà deviné. Porter les plus beaux blousons. Et ce sont des Mac Douglas, bien entendu. S'il a choisi Lui pour sa publicité, c'est que 32,3 % des hommes qui ont acheté un blouson de 1 500 francs et plus, en France, depuis un an, lisent Lui...

LUI EST UN SUPPORT REGISCOPE. 133, CHAMPS-ELYSEES, 75380-PARIS CEDEX 08, TEL. : 720.71.89. PATRICK ROUSSELLE, DIRECTEUR. GERARD LEFEVRE, CHEF DE PUBLICITE.

HEAD TENNIS

Les grands tamis HEAD.
C'est leur forme qui fait leur précision.

Le gain de précision que procure le cadre ovale HEAD est incontestablement un événement. Sa forme ovale vous apporte non seulement la puissance que vous attendez d'un cadre surdimensionné mais également un remarquable contrôle de balle et une incomparable maniabilité. L'oval HEAD c'est plus de précision dans votre jeu. Choisissez votre modèle dans la nouvelle collection »Director« des grands tamis HEAD: la »Director Graphite«, la »Director Wood«, la »Director Tournament« ou la »Director Classic«.

Vous serez séduit par leurs remarquables performances.

AMF Head

HEAD, nous voulons vous voir gagner.

(Suite de la p. 108.) c'est, Le Duc oblige, la fête du poisson, pêché deux fois par jour : ceux qu'on a aussi chez nous, comme le thon ou le maquereau, mais aussi le job, le bourgeois, le cordonnier, préparés, avec le génie propre à Paul Minchelli, crus, marinés, grillés, en tartare... La même « politique de vérité » leur a fait choisir les admirables fruits et légumes de l'île : si le fameux coco-fesse est l'emblème des Seychelles, et le palmiste (mais oui, le cœur de palmier!) est si réputé, on trouve aussi des courgettes, des tomates, des salades — sans oublier les mangues, papayes, melons et autres fruits de la Passion... Si le Château de Feuilles, autre originalité, n'est pas au bord de l'eau (mais au frais, à 200 mètres d'altitude) il faut vingt minutes pour aller en minimoke (location : 210 francs par jour) jusqu'à la plage... la plus éloignée : l'île de Praslin fait onze kilomètres sur quatre! Autre chose : la discrimination, ici, on ne connaît pas. Ou alors, on adopte celle des Seychellois, qui divisent le monde en deux catégories : les gentils et les pas gentils!

Prix

Pour : le transport aérien Paris / Mahé (vols Air France directs)/Praslin, et le séjour en demi-pension (petit déjeuner et dîner) en chambre à 2 lits.
Forfait 9 jours / 7 nuits : 9 660 francs
Forfait 11 jours / 9 nuits : 10 705 francs
Semaine en plus : 3 665 francs.

Renseignements

No Problem 243 boulevard Raspail, 75014 Paris. Tél. : 327.99.30.

L'île Denis

Un autre endroit de rêve, qui n'a rien à voir, pourtant, avec le précédent — sinon que Denis est aussi aux Seychelles : l'île est minuscule (on en fait le tour en une heure mais à pied!) et ne compte qu'un hôtel — et une ferme modèle. Ce paradis de la pêche au gros est aussi complètement étudié pour amoureux-seuls-au-monde : la vie en bungalows confortables et le style buffet-club sont parfaits pour ça.

Renseignements

Office du tourisme des Seychelles 53 rue François-Ier 75008 Paris. 720.39.66. Et *Patricia Sprung* 825.86.12. *Josette Milgram.*

Solutions des mots croisérotiques.

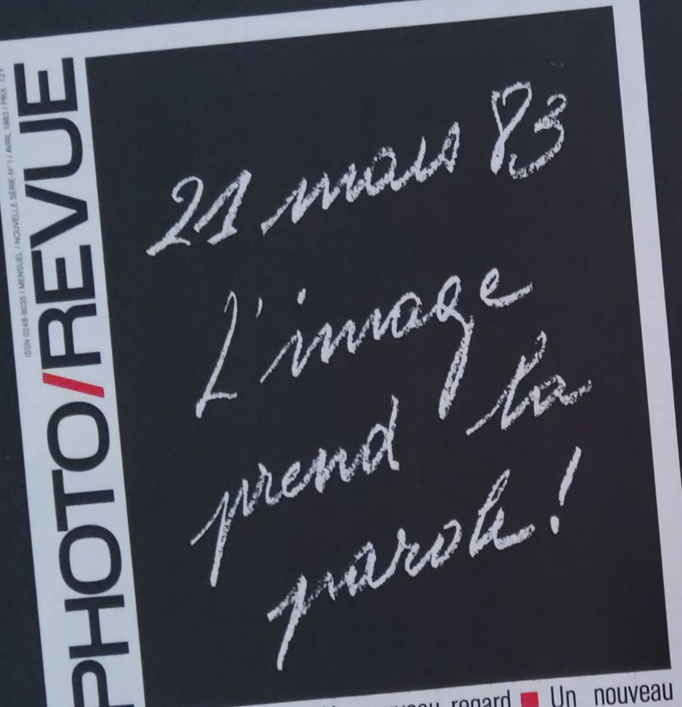
Verticalement I Diamant. Obi. 2 Officier. As. 3 Nèfle. Nuit. 4 Lorgnette. 5 Ubu. Eli. Ers. 6 Ale. Rase. Ec. 7 Nana. Co. 8 Seinder. Pb. 9 Poële. Guerre. 10 On. Eure. Ria. 11 Tsé. Fardeau.

Horizontalement I Don Juan. Pot. II Ife. Blasons. III Affluence. IV Milo. Aile. V Acérer. Neuf. VI Ni. Gland. Ra. VII Tennis. Eger. VIII Rue. Ecru. IX Ite. Ere. X Battre. Priâ. XI Is. Escabeau.

Adresses mode

Abercombie 38 rue du Bac, 75006 Paris *Cacharel* 5 place du Marché-Saint-Honoré, 75001 *Castelbajac* 31 place du Marché-Saint-Honoré, 75001 *Cerruti 1881* 27 rue Royale, 75008 *Juliette Coustillères* 7 rue du Général de-Gaulle, 85350 île d'Yeu. *Jacques Dereux* 23 rue du Cherche-Midi, 75006 *Fitch* 4 rue Gustave-Courbet, 75016 *Galfa Club* Galeries Lafayette, boulevard Haussmann, 75009 *Halpben* 3 rue de la Pompe, 75016 *Daniel Hechter* 50 Champs-Elysées, 75008; 146 boulevard Saint-Germain, 75006 *Hippolyte* 19 rue de l'Ancienne-Comédie, 75006 *Hollington* 9 rue Racine, 75006 *Lassance* 5 rue du Vieux-Colombier, 75006 *Opax Rapax* 12 rue de la Ferronnerie, 75001 *Popard* 48 rue du Bac, 75007 *Savetier de Rungis* 4 place des Pêcheurs 94569 Rungis.

Directrice de la Publication: Anne-Marie Périer-Barrois. Imprimeries: Hélio Jean Didier Lille France; Didier route d'Echampeu, 77440 Lizy-sur-Ourcq, Numéro de Commission Paritaire : 56594.



Un rendez-vous à ne pas manquer

BONNES ADRESSES
261.51.12

INSTITUTS de BEAUTE

Institut de Beauté LENIDA NORMAND
BAINS, HYDROTHERAPIE
SAUNA
SOINS ESTHETIQUES: corps et visage
1, rue Lulli Face Bibliothèque Nationale
75002 PARIS Tél: 296.58.05

Institut Malicia
Détente-Relaxation
de 12h à 19h 824.85.17

LIFE SHOW INTEGRAL
LOVE in PARIS
14 h à 17h30 Perm. Strip tease hard
17h45 séance sado-maso.
Femmes esclaves en cage
en soirée séance à 21 h - 22 h 30 - 24 h.
spectacle super hard en couple et trio.
7, rue fontaine (9e) tel: 280.23.16 cartes de credit

INSTITUT JANE DE NEUBOURG
ESTHETICIENNE DIPLOMÉE
- Bains à remous
- Algothérapie
- Solarium U.V.A.

70, rue de Ponthieu - Tél. : 562.90.94

RESTAURANT-CLUB
Couples - Femmes
Rencontres amicales et +
sur r.d.v. 68, rue Alexandre-Dumas
Paris 11e - 370.47.96

DANSE

club 79
dans un nouveau cadre
thé dansant de 16 à 19 h tous les jours
grande soirée RÉTRO du dimanche au jeudi de 21 h 30 à 3 heures du matin
spécial DISCO de 22 h à l'aube vendredi et samedi
79, Champs-Élysées 723.68.75

INSTITUT VOLTAIRE 24
Détente
Sauna UVA
372.97.96 métro Voltaire
24 rue Godefroy-Cavaignac 75011 PARIS

SPORT-DETENTE

VILLE D' Club
de 15 h à l'aube
Laissez-vous aller à l'oubli des réalités quotidiennes
3 rue Villedo Paris 1er
Bar américain
296.25.35

SAUNA LAURIE-FRANCE
- Bronzage UVA
- Soins corporels
- Détente
- Salle de relaxation

44 rue Lauriston 75116 - Mº Kleber Etoile (av. Victor Hugo) lundi au vendredi 10 h à 19h30



ALESIA CLUB
143, rue d'Alésia (14e)
Tél. : 542.91.06

RIVOLI CENTER
140, rue de Rivoli (1er)
Tél. : 236.85.25

centres masculin et féminin
- CULTURE PHYSIQUE
- AEROBIC DANSE
- KINESITHERAPIE (Massages)
- SAUNAS FINLANDAIS
- PISCINE (Bain à remous)
- BRONZARIUM (U.V.A)

{ CLUB NATURISTE

RIVOLI Ouvert le dimanche Nocturne lundi et mercredi

MARIE HELENE BESANÇON
DETENTE, SOINS ESTHETIQUES
BAINS AUX PLANTES
OUVERT TOUS LES JOURS DE 12h à 20h
520.76.70



INSTITUT MANON
Détente-Relaxation
Lundi au vendredi de 11h à 18h30
251.52.36





appelez PUBLOR à 261.51.12

Righi
RESTAURANT ITALIEN
ET GRILLADES
au
FEU DE BOIS
Merci
BEAUCOUP
11, Rue de la Trémoille
75008 Paris
723.37.32

BMW
la passion exclusive de GPM
EN LOCATION AUSSI
63 BD JEAN-JAURÈS
92110 CLICHY
731 05 05

BONNES ADRESSES

261.51.12

• L'EPI D'OR

Voici un vrai bistro comme on les aime, avec son comptoir, ses glaces, ses banquettes, le tout patiné par les ans. Tout ici est authentique et fleure bon son terroir d'origine, en l'occurence le Val de Loire. Mais attention : petits mangeurs et amateurs de nouvelle cuisine, s'abstenir ! Ici c'est du solide, du bien de chez nous, depuis le pâté de tête persillé ou les rillons de Touraine jusqu'à l'andouillette au vouvray, en passant par le coq au vin de Chinon avec ses pâtes fraîches, le petit salé aux lentilles ou les tripes au sancerre. Tout cela est servi très copieusement par des garçons gouailleurs mais efficaces, en tenue traditionnelle. Pour les très gros appétits, je recommande le jambonneau géant à la lyonnaise ou la côte de bœuf. Pour dessert, la tarte tatin n'est pas mal non plus. Comme il se doit, côté vins, on appréciera les sancerre, sauvignon saint-nicolas de Bourgueil ou gamay de Touraine. Ce sont tous des vins fruités et gouleyants qu'il faut boire à larges rasades. On sort de là euphorique et rassasié. Comptez environ 120 F. 25, rue Jean-Jacques Rousseau, 75001 Paris - 236.38.12. Fermé le dimanche.

Jean RIMIER

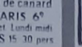


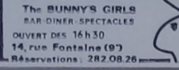
L'Epi d'Or
CUISINE DE NOS PROVINCES
Jambonneau géant à la Lyonnaise
Fricassée de lapereau à l'Angevine
25 rue J.J. Rousseau (1er) ● 236.38.12.
On sert jusqu'à 1h du matin (fermé Dimanche)

Chez ROBERT VATTIER
La table prime le cadre
FRUITS DE MER
GRILLADES
14, rue Coquillère - Paris 1er
Réservez vos tables au 236.51.60

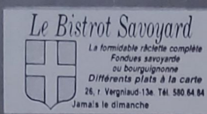
Mouton de Panurge
RESTAURANT
AMBIANCE PAILLARDE
17, rue de Choiseul (2e)
742.78.49

LE BISTROT St SULPICE
SPECIALITES
soufflé de poisson — soupe de poissons
rognons flambés — magret de canard
30 rue St Sulpice 326 02 34 PARIS 6e
Fermé Dimanche et Lundi midi
PETITS SALONS SEMINAIRES 15 30 pers







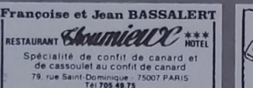










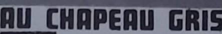


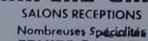




BAUMANN
LE TEMPLE PARISIEN
DE LA CHOUCROUTE
64, avenue des Ternes (17e) tel: 574.16.66
ouvert tout les jours jusqu'à 1 heure du matin



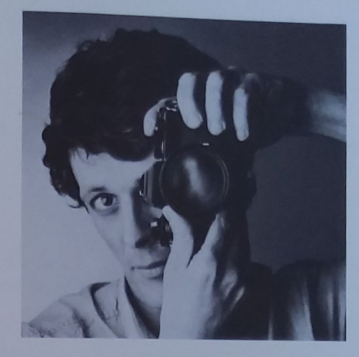




SALONS RECEPTIONS
Nombreuses Spécialités
FRUITS DE MER
7 rue Hoche 78000 VERSAILLES. Tél. 950.10.81
Fermé Mardi soir et Mercredi

Pour paraître dans cette rubrique, appelez PUBLOR à 261.51.12





Êtes-vous de ceux qui peuvent apprécier un Tamron ?

Tous les professionnels s'accordent à dire que si la qualité d'une photographie tient à la sensibilité du photographe, elle dépend également de la qualité de l'objectif utilisé pour la circonstance. Le boîtier, aussi perfectionné soit-il, n'est qu'une chambre noire qui sert essentiellement à impressionner la pellicule.

C'est pourquoi Tamron a concentré ses efforts sur la fabrication d'une gamme d'objectifs qui sont de véritables "assistants de la sensibilité". Tamron a su matérialiser les plus hautes qualités de fiabilité, de sophistication et de robustesse. Outre ces performances exceptionnelles et contrairement à l'ensemble des objectifs ordinaires, vous avez la possibilité d'adapter un objectif Tamron sur la presque totalité des boîtiers 24 x 36 reflex, grâce à ses montures interchangeables. Ces montures sont conçues spécifiquement pour une adaptabilité parfaite de l'objectif à chaque boîtier.

Bien sûr, il n'est pas donné à tous d'apprécier un Tamron. Des connaissances techniques certaines, un goût prononcé pour la photo et un authentique tempérament artistique sont nécessaires pour juger de sa supériorité et utiliser au mieux ses multiples performances.

Ce sont ces appréciations qui font le prix de tels objectifs. Choisir Tamron aujourd'hui est indiscutablement une preuve de compétence.



TAMRON
L'image de marque.

Zoom télé macro à mise au point continue (CF) 80-210 mm F 3,8/4 et bague interchangeable exclusive.
Documentation sur demande : SCOP S.A. Importateur exclusif 27-33, rue d'Antony. Silic L 165 - 94533 Rungis Cedex.

SPRINT VELOCE 105ch



Masius

Alfa Romeo

lubrifiant Agip crédit universel Consommations normes UTAC : 6,3 l à 90 km/h, 8,2 l à 120 km/h et 11,4 l en circuit urbain